



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

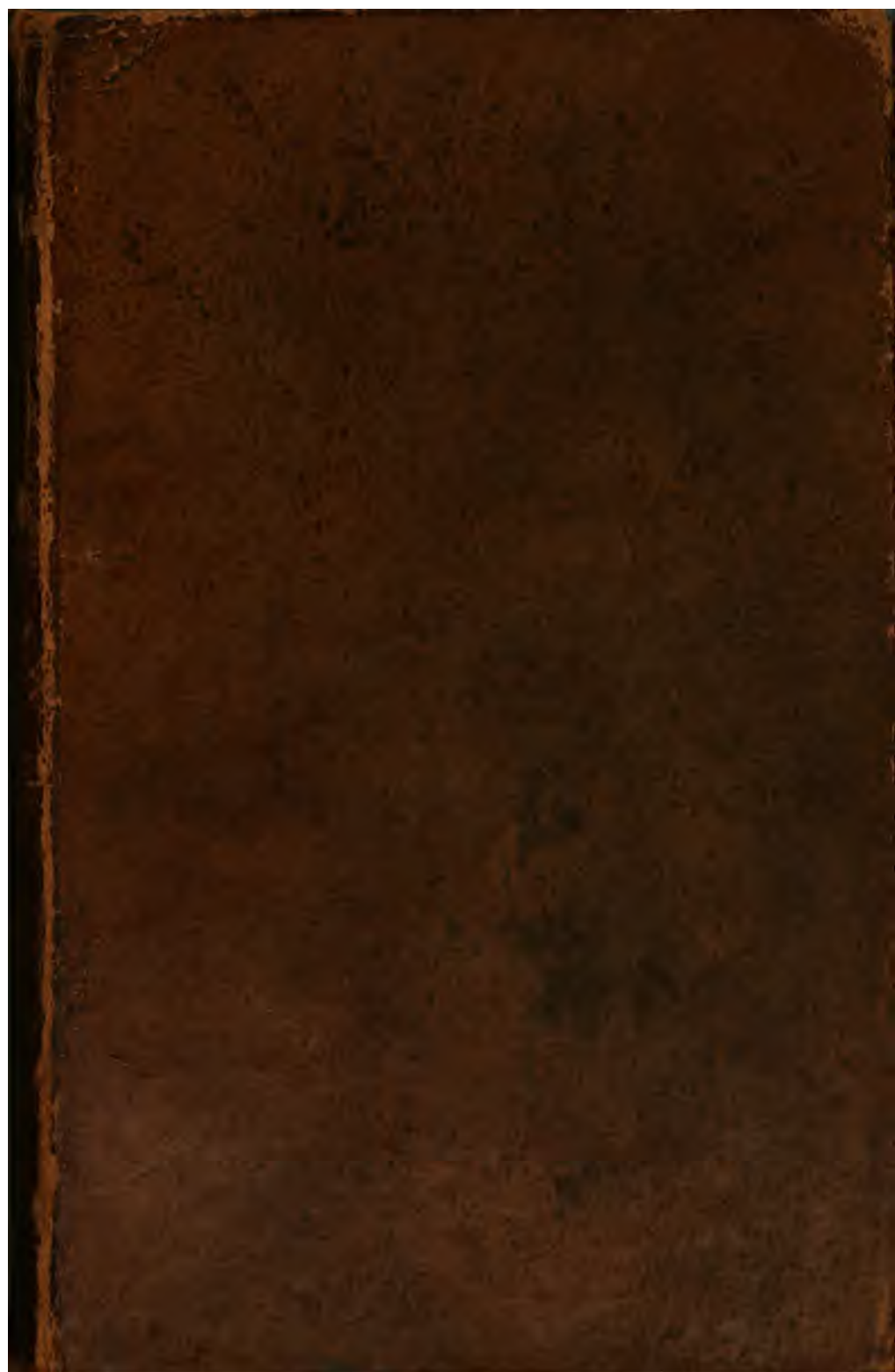
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

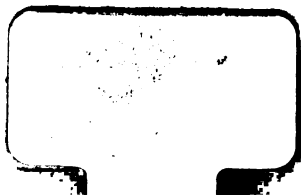
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

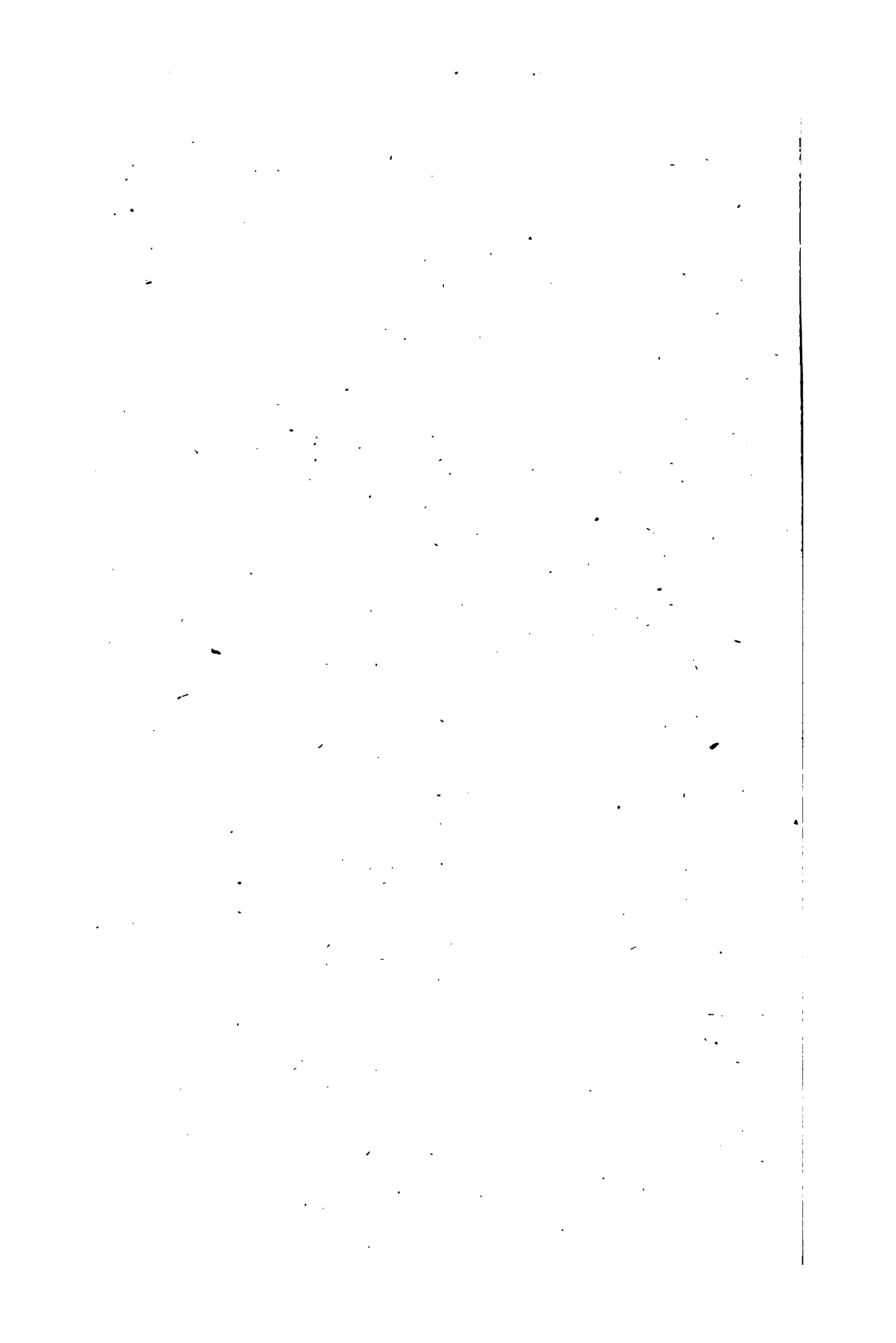




MERE HALL.



T 200 (Final)



VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT :

**La suite des Voyages de MILORD CÉRON dans les sept
Planètes.**

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME DIX-HUITIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant
les Voyages Imaginaires merveilleux.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

2 10 10 10 10

2 10 10 10 10

2 10 10 10 10

10

2 10 10 10 10

2 10 10 10 10

2 10 10 10 10



2 10 10 10 10

2 10 10 10 10

2 10 10 10 10

2 10 10 10 10

2 10 10 10 10

VOYAGES
DE MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANÈTES,
ou
LE NOUVEAU MENTOR

25 DAY

THE MIDDLE

THE MIDDLE

OF

THE MIDDLE



VOYAGES DE MILORD CÉTON DANS LES SEPT PLANÈTES.

INVOCATION.

VENEZ esprits célestes, qui resplendissez des brillans rayons du soleil; je vous invoque, esprits lumineux; soyez complaisans, & rendez-vous aux instances que je vous fais. Et vous, flambeau de l'univers, source inépuisable de lumière, vous qui ne cessez de parcourir infatigablement l'un & l'autre hémisphère; Apollon, prince des planètes, dieu des savans, souverain du Parnasse; & vous charmante Uranie, qui présidez à la sphère du firmament étoilé; vous, brillante Melpomène, qui vous plaisez dans celle du soleil; & vous aussi, aimable Clio, qui avez inventé l'histoire, venez avec la divine Calliope, qui seule préside à l'harmonie des différentes sphères qui composent ce vaste univers; amenez avec vous

Tome II.

A

Momus, j'ai besoin qu'il suspende, pendant quelque tems, ses plaisirs & ses soins ordinaires.

Aimables dieux & déesses, fermez, je vous conjure, l'oreille aux vœux de tous ces importuns qui ne vous invoquent que pour des choses vaines ou inutiles; accourez à mon secours, venez réchauffer mon imagination, venez allumer dans mon esprit ce feu que vous avez coutume de verser dans le sein de ceux qui vous implorent, & qui fait faire tant de merveilles à tous nos grands poètes; inspirez-moi ce que vous avez de plus touchant; donnez-moi les graces & les ornemens qui me sont nécessaires pour faire une peinture qui soit digne de mon sujet; soutenez enfin ce courage qui m'a conduite jusques dans les sphères les plus élevées : de peur que, semblable à Bellerophon, je ne tombe d'une région trop haute, & que craintive, errante, perdue & désespérée, je ne puisse fournir que la moitié de ma carrière.

Venez donc contribuer à l'heureux succès de mon entreprise : je vous conjure, esprits célestes, d'employer vos vertus & votre puissance à éloigner les génies malfaisans qui pourroient détourner les bénignes influences que je vous supplie de répandre sur mon ouvrage; le secours des dieux ne doit pas manquer à ceux qui les implorent avec un zèle égal au mien.



CINQUIÈME CIEL.

LE SOLEIL.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION du Palais d'Apollon.

PLACÉS sur les aîles du génie, qui par son vol rapide perce aisément à travers l'air en s'avancant parmi des astres innombrables qu'on voit briller de loin, semblable à des étoiles de toutes grandeurs, le ciel nous parut semé comme un champ de tous ses astres lumineux.

Le génie, après nous avoir donné le tems d'admirer ce brillant spectacle, se précipita ensuite dans l'atmosphère du soleil, & nous descendit dans un endroit que nous primes d'abord, Monime & moi, pour les Isles Fortunées des Hespérides. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce bel astre qui parcourt, avec un appareil si éclatant, son immense carrière.

Zachiel nous fit remarquer ces plaines émaillées de mille fleurs nouvelles, ces bocages délicieux,

ces vallées fleuries, dont l'herbe tendre & la verdure étendoient sur le pré un coloris charmant. Toutes sortes de plantes nouvellement écloses, en développant leurs couleurs variées, paroissent égayer le sein de la nature & la parfumoient en même-tems des plus douces odeurs. Là on voit l'humble arbrisseau & le buisson touffu s'embrasser l'un l'autre; ici des arbres majestueux s'élèvent pompeusement jusqu'au ciel; d'un autre côté, des fontaines dont les bords sont garnis de bouquets & de plantes salutaires.

La variété, la grandeur & la beauté de mille & mille spectacles nouveaux, des oiseaux étrangers à tous les autres mondes, des plantes bisarres & inconnues; cet assemblage formoit à nos yeux un mélange inexprimable, dont le charme s'augmentoient encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués : en rapprochant tous les points de vue, les distances en paroissent miondres que par-tout ailleurs, où l'épaisseur de l'air semble couvrir la terre d'un voile; enfin on peut dire que ce monde a je ne fais quoi de magique & de surnaturel, qui ravit l'esprit & les sens; le feu divin qui vous anime vous fait tout oublier; on s'oublie soi-même, on ne fait plus où l'on est ni ce qu'on est.

En avançant dans ce globe lumineux, nous découvrîmes un mont superbe, dont la cime four-

cilleuse se perd dans les nues ; des buissons incultes & sauvages en défendent l'approche. Ces buissons sont précédés d'une magnifique futaie de cèdres , de pins & de palmiers , dont les rameaux qui s'em brassent les uns dans les autres , forment par leurs rangs disposés par étages , un superbe amphithéâtre qui présente un coup d'œil ravissant.

Au-dessus de ce bois enchanté on voit le palais d'Apollon. La première porte est pratiquée sur un roc d'albâtre. Ce palais , dont le sommet superbe s'élève jusques aux cieux , renferme dans sa vaste enceinte un parc & des jardins admirables. Nous eûmes besoin des secours du génie , qui , par sa vertu , empêcha que la splendeur de ces lieux ne nous éblouît.

Nous promenâmes nos regards de tous côtés , sans que l'œil & la vue rencontrassent ni obstacles ni ombrages ; tout y brille d'une lumière éclatante ; les feux & les rayons que darde le soleil de toutes parts , ne sont jamais interrompus par la rencontre d'aucuns corps opaques ; l'air plus pur & plus serein que dans aucun monde , semble rapprocher les objets les plus éloignés , ce qui fut pour nous un nouveau sujet d'admiration.

Uriel , un des écuyers d'Apollon , esprit le plus éclairé de ce monde , sachant l'arrivée du génie , vint au-devant de lui pour le présenter à son maître ; il nous conduisit dans le palais d'Apollon

par une route large & superbe, dont la poussière est d'or & le pavé de diamans. Ce palais me parut d'abord un globe de feu; des colonnes de lumières soutiennent des arcades qu'on pourroit prendre pour autant d'arc-en-ciels : ce qui forme une architecture si brillante, que nos regards eurent peine à en soutenir l'éclat.

Après avoir traversé plusieurs pièces, nous entrâmes dans une grande galerie, au bout de laquelle étoit Apollon sur un trône environné de toute sa gloire; une thiare d'or & des rayons brillans ceignoient son front; sa chevelure admirable flotloit sur ses épaules, au gré d'un vent léger qu'animoit le zéphir; la jeunesse & les graces animent toutes ses actions, & l'on voit briller dans ses yeux un feu divin qui pénètre tous ceux qui ont le bonheur de s'approcher de ce prince, qui voulut bien, à la prière de Zachiel, tempérer l'éclat de sa majesté que notre foiblesse n'auroit pu supporter.

Au pied du trône étoient rangées toutes les intelligences qui conduisent les différentes évolutions de la nature. Ces intelligences me parurent placées par degrés, selon la noblesse de leur origine & la dignité de leurs fonctions; leurs corps diaphanes reçoivent toutes les impressions de la lumière qui les pénètre & paroissent en même tems comme une vapeur légère teinte de couleurs fraîches, brillantes & variées.

Apollon est regardé dans ce monde comme un souverain prophète; c'est de lui qu'on tient l'art de la divination. Il préside principalement à la poésie, à la musique & à la médecine; il est le chef des muses, le souverain des Parques; sa lyre représente l'harmonie des cieux. Des neuf sœurs qui lui sont soumises, la première se nomme Uranie, elle préside à la sphère du firmament étoilé; Polymnie, à celle de Saturne; Terpsicore, à celle de Jupiter; Clío conduit Mars; Melpomène est pour le soleil; Erato dirige Vénus; Euterpe régle Mercure, & Thalie fait agir la lune: de ces huit sphères diversément conduites, naît une différence de tons qui forment une harmonie mélodieuse, comprise sous la neuvième Muse qu'on nomme Calliope.

Dès que Zachiel parut, Apollon, qui le reconnut d'abord pour un génie du premier ordre, à qui rien ne doit résister, le fit à l'instant approcher de son trône. Ce monarque, après avoir félicité le génie sur l'étendue de son pouvoir & sur ses différentes entreprises, eut avec lui une longue conversation sur toutes sortes de sciences. A portée de les entendre, leur éloquence élevoit mon ame & y répandoit un charme inexprimable; un langage sublime exprimoit leurs pensées: mais je m'arrête & ne puis entreprendre de rapporter un discours qu'animoit le feu divin qui compose leur être; il faudroit être inspiré d'Apollon lui-même pour le

rendre avec la dignité qu'il convient d'employer lorsqu'on fait parler les Dieux. Est-ce à moi à vouloir semer des fleurs ? Le lot des esprits médiocres est d'applaudir dans le secret du cœur, & de laisser aux hommes extraordinaires le soin de célébrer les dieux.

Après que le génie nous eut présentés à ce monarque qui nous fit l'accueil le plus favorable, Uriel vint nous reprendre pour nous conduire chez la princesse Caparisse, une des favorites de ce prince. Nous trouvâmes chez cette princesse les muses & les grâces qui s'y étoient rassemblées pour y entendre exécuter un morceau de musique de la composition de Terpsicore.

Lorsque le génie les eut instruites de l'objet de nos voyages, il pria ces belles déesses de vouloir bien nous accorder leur protection, & nous favoriser en même-tems de quelque étincelle de leurs lumières. Elles parurent extrêmement surprises de la hardiesse de notre entreprise, aucun mortel du globe de la terre n'ayant encore jamais paru dans cette planète non plus que dans les autres, ce qui fit que le génie fut obligé de leur faire part des moyens qu'il avoit employés pour nous y conduire. Il ajouta que nous avions déjà visité plusieurs planètes, ce qui engagea ces déesses, qui aiment un peu à causer, & qui sont naturellement curieuses, de nous faire cent questions, sans presque nous donner le tems d'y répondre.

Clio , savante dans l'histoire , parce qu'elle est journellement instruite de ce qui se passe dans tous les mondes possibles , nous demanda ce que nous avions vu de plus curieux dans ceux que nous venions de visiter : j'ai des nouvelles certaines , ajouta cette déesse , que dans plusieurs tourbillons les usages n'ont point changé , qu'on y rencontre toujours de ces prétendus savans , sans étude , de ces périodiques qui conservent le sublime talent de mutiler toutes productions , & de les disséquer pour en rendre les lambeaux qu'ils rapportent , ridicules. Tous ces critiques qu'on voit fondre sur le mérite naissant , afin de tâcher de l'étouffer , ressemblent à des chouettes , qui par leurs cris aigus & discordans voudroient faire rentrer dans le néant des génies qui s'efforcent à prendre l'essor ; on les voit faire l'analyse de livres que souvent ils n'ont point lus , qui finissent ordinairement par de plates & indécentes railleries , qui servent également à tous les ouvrages qu'ils ont intérêt de décrier.

Il est vrai , dit Monime , que nous en avons rencontré quelques-uns qui croient s'être acquis des lettres de noblesse par la digne profession de critique littéraire , quoiqu'on dise que les hautes sciences soient pour eux de l'algèbre , & les arts un grimoire. Un auteur éclairé nous compare à un de ces critiques , cerbère en furie , dont l'esprit

n'est qu'une exhalaison impure de la méchanceté, & qui ne jouit de l'impunité qu'à l'ombre du mépris que font tous les savans de ses traits envieux. Je conviens, dit la muse, qu'un auteur doit rougir de ces éloges bâtarde; un savant ne doit faire cas que de ceux qui partent d'un esprit judicieux; d'un sage qui pense par lui-même, sans avoir égard à ces critiques *microscopiques* qui cherchent à grossir les plus petites fautes, en comptant les *ci*, les *cas* & les *mais*, & en citant des erreurs d'impression pour des défauts de grammaire; mais je n'ignore pas que le bon-sens & la raison sont bannis de bien des mondes; les sages & les philosophes n'osent encore faire paroître librement leurs idées, & je doute qu'avec cette façon de penser, les princes puissent goûter de vrais plaisirs; prévenus sans cesse par leurs favoris, ils ignorent ce bonheur qui fait le charme de la vie, c'est la certitude d'être aimé pour soi-même, sans que l'ambition ou l'intérêt aient aucune part au zèle qu'on leur fait paroître.

Clio, en continuant de nous interroger, nous demanda si le goût tenoit encore contre la nouveauté des objets; si les personnes qui emploient le plus mal leur temps sont toujours celles qui en ont le moins de reste; si l'esprit de présomption & de fatuité étoit encore le partage des petits maîtres; si les généraux étoient présentement plus avides

de gloire qu'ils ne l'étoient d'argent ; si on voyoit des ministres préférer le bien de l'état à leur propre intérêt ; si les harangues des sénateurs étoient toujours écoutées ; si les prêtres , les pontifes & les coribantes prêchoient l'humilité & la charité par leurs exemples , & mille autres questions qui nous surprirent infiniment , parce que nous ignorions jusqu'à quel point ces aimables déesses poussaient l'étendue de leurs connoissances. Clio continua d'entretenir Monime pendant qu'Uranie & Polymnie me firent part de leur science sur la rhétorique & sur l'astrologie ; elles m'en parlèrent avec beaucoup d'éloquence , & je jugeai par leurs discours que personne ne pouvoit les égaler sur ces matières.

La princesse Caparisse nous proposa de passer dans les cabinets d'Apollon , pour y admirer les curiosités dont ils sont ornés. Le premier offrit à nos yeux plusieurs pièces de tapisserie que Minerve elle-même avoit travaillées ; dans une on voyoit les trois Parques , filles de Jupiter & de Themis , occupées à filer la trame de chaque mortel ; une autre offroit la déesse renommée qui présente un trône à l'honneur ; en face étoient représentées au naturel , Cirene , Daphné , Hyacinthe , Caparis & Broncus , favorites d'Apollon.

Nous passâmes ensuite dans un autre cabinet qui renfermoit les choses du monde les plus curieuses.

rieuses : nous y remarquâmes, entr'autres, ce fameux trépied sur lequel la Sibylle de Delphes rendoit ses oracles, la barbe d'Esculape, le caducée de Mercure, le carquois de Diane, l'égide de Minerve, les flèches & le bandeau de Cupidon, la toilette de Vénus, l'enclume de Vulcain, & mille autres curiosités dont je parlerai dans la suite; mais ce que nous admirâmes avec beaucoup d'attention, fut la harpe d'Apollon, dont les sept cordes répondent aux sept planètes sur lesquelles il répand sa vertu & sa lumière, ce qui représente en même-tems l'harmonie des cieux.

Les muses nous conduisirent dans la bibliothèque du souverain du Parnasse. Je mis d'abord la main sur un ouvrage d'un de nos philosophes, qui traite de l'attraction ou de la théorie du monde. Cet ouvrage me parut écrit avec tant de force & de lumière, qu'on diroit que ce philosophe air pris la nature sur le fait; je le parcourus avec avidité, en priant le génie de m'expliquer quelques endroits trop élevés pour mes foibles connoissances.

L'attraction & l'électricité sont les causes, dit Zachiel, de tous les phénomènes, tant physiques que moraux. L'attraction est une force dont l'action est connue dans toute la nature; elle opère, non-seulement sur tous les corps matériels, en raison directe de la masse & inverse du quart de la

distance ; elle agit pareillement sur les objets intellectuels , en suivant exactement les mêmes loix. Elle est aussi la cause de la mémoire dans laquelle les idées se renouvellent par la forte conjonction , ou par le souvenir du tems ou du lieu où les choses se sont passées. On peut attribuer aussi à l'attraction les causes de l'analogie & de la sympathie ; c'est elle qui nous fait pencher pour un objet plutôt que pour un autre ; c'est elle qui engage deux cœurs ou deux personnes d'esprit à se lier d'une étroite amitié ; c'est elle encore qui fait naître ce penchant secret qui porte les deux sexes à s'unir. On peut croire que l'homme est animé par une double attraction , l'une qui l'entraîne au vice & l'autre à la vertu ; l'éducation & les circonstances lui donnent toute son activité & son énergie : en un mot , elle est cette cause incon nue , cet agent secret avec lequel la nature met tout en mouvement , tient tout dans l'équilibre ; c'est-à-dire , qu'elle agit universellement. Le tems ne me permet pas à présent de vous faire un plus long détail ; il faut accompagner les muses à la promenade.

Nous suivîmes ces déesses qui descendirent dans les jardins , & prirent la route d'une grande allée plantée de lauriers , de palmiers , d'oliviers ; entre ces arbres on découvroit des collines enchantées , & la gorge fleurie d'une vallée coupée de plu-

fleurs ruisseaux qui présentent mille nouvelles beautés. C'est dans ces lieux charmans que la rose croît sans épines. Là sont de sombres grottes qui invitent par leur fraîcheur à profiter de leur ombre pour se dérober aux ardeurs du soleil.

Ces retraites sont tapissées de lierres & de vignes qui s'empressent de livrer leurs grappes de pourpre , avec une agréable fécondité ; & ces richesses sont répandues en tout tems avec une égale profusion dans les campagnes qu'Apollon chauffe benignement de ses divins rayons : d'un autre côté , on voit les ruisseaux qui tombent en murmurant doucement le long des collines , & se jettent en divers canaux qui se rassemblent ensuite dans un grand bassin , dont la surface présente son miroir de cristal à la verdure de ses rivages. Là l'humble arbrisseau & le buisson champêtre s'embrassent l'un l'autre ; plus loin on voit le cèdre majestueux s'élever pompeusement , & porter sur ses branches des oiseaux de toute espèce qui y forment des concerts mélodieux , & les zéphirs ne paroissent entre les feuilles que pour les agiter légèrement.

Ce fut dans cet endroit délicieux que les muses , & les graces , qui toujours les accompagnent , se reposèrent. Ces belles déesses , qui souvent aiment à badiner , se mirent à cueillir des fleurs qu'elles se jetoient les unes aux autres ; mais ces fleurs me

parurent toutes différentes de celles que la nature produit dans les autres mondes ; j'en ne pouvois en deviner l'espèce, lorsque Polymnie, souriant de mon ignorance, me tira d'inquiétude : ces fleurs que vous admirez avec tant d'attention, dont vous ne connoissez ni la forme, ni la figure, sont des fleurs de rhétorique & de métaphysique ; c'est de cette colline d'où les tirent les sçavans de tous les mondes. Ce côteau que vous voyez plus loin s'élever jusqu'au haut de la montagne du Parnasse, est l'endroit où croissent les métaphores, les frictions & les hyperboles que les poëtes emploient si souvent dans leurs ouvrages.

Pendant ce discours, Monime badinoit avec les grâces qui sembloient lui être devenues plus familières. Cette charmante personne se trouvant couverte d'une prodigieuse quantité de ces fleurs, vouloit à son tour leur en jeter, lorsqu'elle vit s'approcher un très-grand nombre d'animaux, qui dans les autres mondes n'habitent que les bois, les déserts, ou se retirent ordinairement dans des tanières. Monime, à l'aspect de ces animaux dont la plupart lui étoient inconnus, se trouvant saisie de crainte & de frayeur, je la vis pâlir & chercher à se cacher à l'ombre de quelques buissons ; mais Polymnie, toujours attentive & officieuse, s'apercevant de son trouble, loin de se prêter à sa foiblesse, l'arrêta, & employa, pour la rassurer,

un discours physique qui eut tant de force sur l'esprit de Monime , que non-seulement il dissipa ses craintes , mais la mit encore en état de prendre part aux divertissemens que ces divers animaux procurent souvent à ces belles déesses qui se trouvent dans l'instant entourées de lions , dours ; de béliers , de capricornes , de scorpions. Monime prit sur-tout un singulier plaisir lorsqu'elle aperçut le taureau qui bondissoit devant elle , & l'éléphant matériel employer toute son industrie à contourner en cent différentes façons sa trompe flexible pour faire avancer l'écrevisse & l'empêcher d'aller à reculon. Nous découvrîmes enfin que tous les animaux de ce monde sont apprivoisés , se font entendre , & répondent avec précision aux questions qu'on leur fait.

Nous suivîmes les muses qui se levèrent pour continuer leur promenade. Ces déesses gagnèrent un large sentier qui alloit en serpentant , & qui me parut rempli de pierres brillantes. Je pris d'abord ces pierres pour des diamans ; j'en ramassai de toutes les couleurs , qui toutes jetoient beaucoup d'éclat. Vous aimez les faillies , à ce que je vois , dit une des muses ; il ne tient qu'à vous de vous en munir de toutes les espèces ; c'est dans ce sentier tortueux où elles croissent en abondance : il conduit à la fontaine d'Hypocrène.

Lorsque nous fûmes arrivés à cette fontaine , je

Je pus résister à l'envie d'en goûter l'eau dans sa source ; à peine en eus-je avalé quelques gouttes , que je me sentis animé d'un feu divin ; il me prit une espèce d'enthousiasme qui , en élevant mon ame , répandit dans mon esprit ce charme & ce brillant de la poésie ; à l'instant je composai une élégie des plus tendres , que j'adressai aux muses , qui me firent la grace de l'approuver.

Nous reprîmes le chemin qui conduit au palais d'Apollon. Ce monarque , par considération pour le génie , nous fit l'honneur de nous admettre à sa table : nous y fûmes régalez de l'odeur des parfums les plus exquis ; l'encens fume de toutes parts ; c'est la seule nourriture qu'on peut prendre dans ce monde : cependant cette nourriture , quoiqu'extrêmement légère , ne laisse pas de fortifier ; il est certain qu'elle ne charge point l'estomac , aussi les habitans de ce globe ne meurent jamais d'indigestion : c'est pourquoi la plupart des médecins ne s'occupent qu'à composer des livres qui puissent servir utilement dans les autres mondes.

Le génie voulut bien nous permettre de passer plusieurs semaines à la cour d'Apollon. Pendant ce court espace , les neuf Sœurs , toujours soumises aux volontés de ce prince , se firent un plaisir de nous instruire , & de joindre à leurs instructions mille nouvelles fêtes , qui , quoiqu'elles ne

parussent faites que pour l'amusement, étoient néanmoins des leçons fort utiles.

Je remarquai que ceux qui sont admis à la cour d'Apollon, ont un corps si subtile, qu'à peine les yeux d'un mortel peuvent-ils l'apercevoir; mais, semblables aux génies, lorsqu'ils veulent se rendre visibles, ils ont comme eux la faculté de prendre des corps fantastiques, parce que la matière subtile obéit à l'instant à leur volonté.

Cette cour est remplie de savans de toute espèce : on y voit des astronomes, des géomètres, des chimistes, des cabalistes, des poètes, des médecins, des oracles & des musiciens, toutes personnes protégées par Apollon. Nous ne pouvions Monime & moi nous lasser d'admirer un séjour aussi délicieux. Cependant Zachiel nous avertit qu'il falloit nous disposer à prendre congé du souverain du Parnasse, des muses & de toute la cour d'Apollon. Les muses nous témoignèrent avec bonté le chagrin qu'elles avoient de nous quitter. Ces belles déesses firent à Monime mille caresses; elles la douèrent chacune en particulier des sciences auxquelles elles président; elles ajoutèrent que, sans la certitude où elles étoient de la recevoir, on ne lui permettroit pas de s'éloigner d'une cour pour laquelle le destin l'avoit fait naître.

CHAPITRE II.

FORÊT merveilleuse.

LE génie, dont l'intention étoit de nous faire visiter les diverses contrées que renferme ce globe lumineux, & de nous en faire admirer en même tems toutes les merveilles, nous fit descendre du Parnasse par une espèce de chemin couvert qui sert de route aux habitans de cette planète lorsqu'ils veulent se rendre à la montagne pour participer aux dons que le souverain du Parnasse répand sur ses peuples.

Ce chemin qui est rempli d'un sable d'or, conduit à des souterrains qu'on pourroit prendre pour des cavités de cette planète embrasée. C'est-là, sans doute, ce qui empêche les habitans de ressentir l'ardeur des rayons du soleil, parce qu'il semble que leur force augmente à mesure qu'ils s'éloignent de cet astre. Cette partie du soleil peut être comparée à nos caves, dont la fraîcheur paroît augmenter à proportion de la chaleur. Il est bon d'avertir qu'il n'y a point de nuits dans ce monde; comme c'est le centre de l'univers, Appollon y répand toujours sa lumière la plus pure : mais la fraîcheur des cavités tempère l'air & le rend plus ferein que dans pas un des autres mondes.

Lorsque nous fûmes au bas de la montagne nous aperçûmes une grande forêt que le génie assura renfermer tout ce que la nature a de plus précieux. Les arbres de cette forêt sont d'une espèce singulière ; les troncs en sont d'or , les rameaux d'argent & les feuilles d'émeraudes, qui, de dessus l'éclatante verdure de leur superficie , représentent comme dans un miroir les images des fruits qui y pendent , & qui n'empruntent rien de leur beauté aux feuilles, puisque ce sont autant de fioles qui renferment l'esprit & le bon-sens de tous les humains. Chaque personne , à l'instant de sa naissance , a deux fioles pour partage ; dans l'une est renfermé son esprit , & dans l'autre son bon-sens : les noms des personnes sont gravés sur le verre. Remarquez , nous dit le génie , en nous faisant examiner ces fioles , que la nature toujours judicieuse dans la distribution qu'elle fait de ses dons , ne favorise jamais personne au préjudice d'un autre. Tous les hommes naissent dans une égalité parfaite ; l'éducation corrompt ou perfectionne les bienfaits. Si cela est , lui dis-je , pourquoi ces fioles ne sont-elles pas également remplies ? C'est , reprit le génie , par le mauvais usage que les hommes font des graces qu'ils ont reçues de la nature. Vous avez dû remarquer dans les différens mondes que nous venons de visiter , que le bon-sens & la raison en sont presque bannis. Par-tout on court après l'es-

prit, chacun en veut avoir; chacun se forme de nouveaux systèmes; & cette noble simplicité que le bon-sens nous donne, que la raison nous dicte, se trouve abandonnée & semble être proscrite de tous les mondes : on ne demande que des faillies, beaucoup de feu & de vivacité, de ces phrases hyperboliques auxquelles on ne comprend rien, & que ceux qui les composent n'entendent pas eux-mêmes; ce sont de grands mots qu'on rassemble pour dire des riens qui composent néanmoins des volumes; mais le bon-sens, si nécessaire au bonheur des hommes, est regardé comme simplicité, bêtise, timidité, ou manque d'usage; c'est-là ce qui fait la différence que vous remarquez dans ces fiôles; vous en voyez beaucoup dont tout l'esprit s'évapore, parce qu'il n'y a que lui qui soit à la mode; le bon-sens se conserve pour un tems plus heureux.

Vous devez encore remarquer, ajouta le génie, que cette forêt est partagée en autant de routes que ce soleil éclaire de mondes, & que dans chacune de ses allées, on-y voit plusieurs sentiers qui désignent les différentes provinces de ces mondes; mais pour l'intelligence des ministres d'Apollon, chargés d'examiner toutes les révolutions qu'on voit arriver fréquemment dans les mondes planétaires, on y a gravé sur le premier arbre de chaque allée le nom

de la planète dont l'esprit & le bon-sens de ceux qui l'habitent sont déposés dans cette allée.

Je suivis Monime qui commença par visiter les allées qui désignaient les mondes que nous venions de parcourir; je la voyais chercher avec un soin extrême les fioles des personnes que nous avions connues. Ses recherches eussent été vaines, si Zachiel ne se fût prêté pour satisfaire sa curiosité. Il lui montra les fioles de quantité de ministres, de généraux, de juges, de coribantes & d'une infinité d'autres personnes qui passent dans ces mondes pour des génies supérieurs : il est vrai que l'esprit étoit entièrement disparu, mais pour les fioles de bon-sens elles étoient pleines. Monime, surprise d'un phénomène si singulier, regarda avec beaucoup d'attention si elles étoient également bouchées, si l'air ne communiquoit pas plus à l'une qu'à l'autre; les trouvant toutes sans aucune ouverture : je me perds dans mes recherches, dit Monime avec un air de dépit, il faut que l'esprit soit beaucoup plus subtil que le bon-sens; car comment se persuader que les grands personnages que nous avons vus jouer les premiers rôles sur le théâtre de leur monde aient jamais pu manquer de bon-sens, sur-tout lorsqu'on les voit revêtus de postes où il est si nécessaire pour la conduite d'un état. Dites-moi donc, mon cher Zachiel, si depuis

que nous avons quitté ces mondes ils ont changé de méthode ; sans doute que l'esprit de vertige a succédé au bon-sens & à la raison.

Le génie sourit &, sans lui répondre, il nous conduisit dans des sentiers détournés, où toutes les fioles de bon-sens brilloient comme des escarboucles, c'est-à-dire, qu'elles étoient toutes vides, & celles de l'esprit à moitié pleines. Je suis presque sûr, dis-je à Zachiel, que les propriétaires de ces fioles ne brillent que médiocrement dans leur sphère. Vous vous trompez, dit le génie, puisqu'elles appartiennent à de véritables philosophes, tous personnages d'un esprit juste, profond & éclairé dans toutes sortes de sciences ; il est vrai que la plupart vivent dans l'indigence, sans néanmoins se trouver plus malheureux, parce que le sage ne se plaint jamais de son infortune, le simple nécessaire suffit à tous ses besoins.

Ces sentiers nous conduisirent dans l'allée de Saturne : presque toutes les fioles en étoient vides, elles ressembloient à des perles qui éblouissoient par l'éclat de leur blancheur. Ceci nous annonce, dit Monime, un monde rempli de candeur, de raison & de bonne foi. Votre réflexion est juste, dit le génie, c'est dans Saturne où vous trouverez l'enfance du monde, cet âge d'or, cette probité des anciens patriarches, cette bonne foi si vantée

Biv

& en même tems si méprisée dans les autres mondes.

Nous arrivâmes insensiblement dans la partie de la forêt qui concerne notre monde. Monime & moi, curieux d'en visiter toutes les routes, nous y entrâmes avec beaucoup d'empressement. Le génie se prêta volontiers à satisfaire notre curiosité, afin de nous donner une idée frappante de la portion de lumière départie aux différentes nations qui remplissent le globe de la terre, ou pour mieux dire, de l'usage qu'ils en font. Extrêmement surpris de la variété que je remarquai suivant les divers climats, aucuns sentiers n'étoient semblables : dans l'un, presque tout le bon-sens avoit disparu; dans l'autre ce n'étoit que l'esprit. Monime eût bien voulu que le génie lui donnât quelques instructions détaillées sur les monarques, les souverains, sur leurs généraux & sur leurs ministres, mais il remit à l'en instruire lorsque nous serions de retour dans notre monde.



CHAPITRE III.

RENCONTRE extraordinaire.

SORTIS de la forêt merveilleuse, nous traversâmes une grande plaine, pour gagner la ville des Philosophes. A quelque distance de cette ville, nous aperçûmes plusieurs personnes qui paroissent se disputer avec beaucoup d'aigreur. Au milieu étoient deux vieillards qui nous parurent, par l'épaisseur de leurs corps, être nouvellement arrivés de quelque planète éloignée. Zachiel les reconnut aussi à l'instant. Il nous dit que l'un de ces deux vieillards étoit Paracelse, philosophe Suisse, qui a traité des secrets de la nature, de la connoissance des génies & des esprits élémentaires; l'autre étoit le grand Avicene, fameux cabaliste. Quoique je n'aie jamais douté, ajouta le génie, que ces deux grands hommes ne dussent un jour arriver dans la sphère du soleil, comme étant celle qui leur est destinée & celle dont ils avoient sans doute tiré toute l'étendue de leurs lumières, je suis néanmoins très-surpris de les y rencontrer sans avoir auparavant satisfait à l'ordre de la nature. Je ne doute pas qu'ils ne s'y soient fait transporter par quelques esprits élémentaires,

qu'ils auront indubitablement fait descendre par la force de leurs conjurations. Je connois l'étendue de la science d'Avicene; ce n'est que par ses études qu'il s'est acquis le pouvoir de commander aux génies; il m'a forcé de descendre moi-même pour l'assister dans diverses opérations qu'il a entreprises & qui lui ont acquis ce grand nom dont il jouit parmi les savans. Le génie s'avança ensuite; il écarter la foule qui entourait ces deux vieillards, pour apprendre d'eux-mêmes le sujet de leur dispute. Avicene reconnut d'abord le génie & parut charmé de le revoir. Après lui avoir témoigné sa joie & sa surprise, il nous examina un instant mais trop occupé de son aventure pour s'en distraire en notre faveur; il ne nous fit pas la moindre politesse.

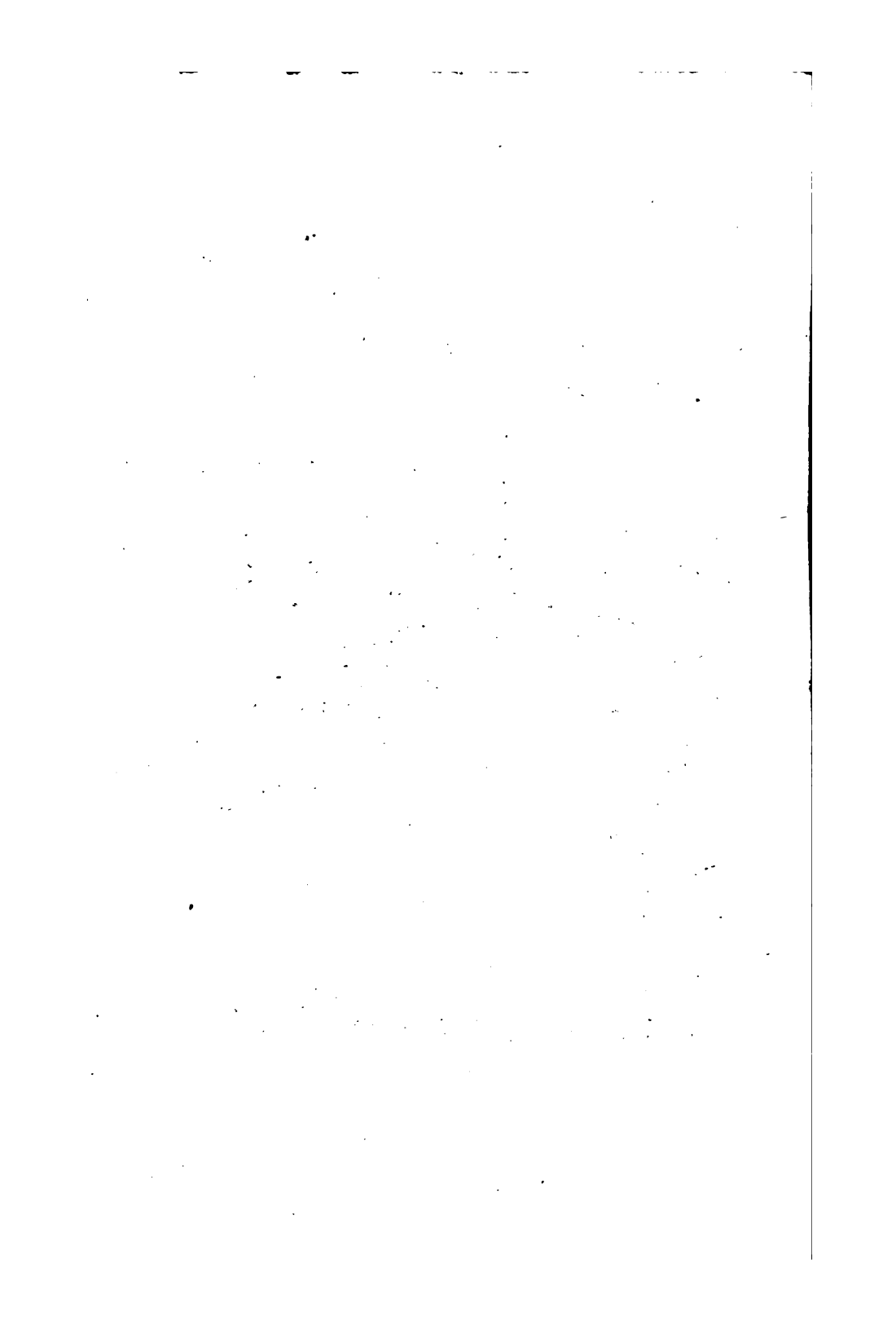
Au nom de la première lumière, dit Avicene en s'adressant à Zachiel, tirez-nous de l'embarras où nous sommes. Vous n'ignorez peut-être pas qu'il y a nombre d'années je fis la connoissance de ce philosophe qui, comme moi, a toujours été persuadé de l'existence des esprits élémentaires; mais, pour nous assurer de leur pouvoir, nous avons formé ensemble la résolution de les forcer à nous transporter dans la sphère du soleil. Le pouvoir de mes conjurations vous est connu; vous savez que je n'ignore aucun des noms des intelligences, puisque vous-même avez été contraint de



Au nom de la première lumière, tirez nous
de l'embarras ou nous sommes.

Marillier. deli

Delignon. Sculp



répondre à mes invocations : j'ai donc employé les plus vives conjurations sur Radiel, Caracaza, Amady & plusieurs autres que vous connoissez ; tous ces génies, obéissant au nom de la première lumière, nous ont transportés dans la sphère du soleil. A peine ces esprits se sont-ils éloignés, que nous nous sommes trouvés en bute aux railleries d'un peuple qui, sans doute, ne fait consister la science qu'à douter des évènements les plus naturels ; car enfin, ces gens que vous voyez, qui se sont rassemblés autour de nous, poussent leur incredulité jusqu'à nous disputer notre existence, & ils ont encore l'audace de nous soutenir que depuis long-tems nos fables de bon-sens sont tombées de l'arbre auquel elles étoient attachées. A-t-on jamais pu imaginer de pareilles absurdités, pour-
suivit Avicène ? Ce philosophe ne se possédoit plus ; animé par la colère, ses veines étoient gonflées, son visage enflammé & les yeux en feu ; à peine pouvoit-il articuler quelques mots, lorsqu'une des femmes qui étoient présentes le fit d'abord rentrer en lui-même & rougir en même-tems de sa faiblesse par ce peu de mots :

Si tu étois, lui dit, cette femme, ce que tu t'efforces en vain de vouloir nous persuader, tu saurois mieux modérer tes passions. Apprends que la véritable philosophie est si pure, qu'elle arrache jus-

qu'aux moindres racines du vice; qu'elle lave & nettoye l'ame pour la rendre digne de celui qui l'a formée; elle opère enfin ce que l'amour de la gloire, la vanité ni le desir des louanges ne sauroient seuls produire: ce n'est que la philosophie qui peut faire des hommes parfaits; mais toi qui n'as peut-être été guidé que par l'ambition d'être admiré des foibles mortels, tu n'as pu, conséquemment, élever ton esprit que jusqu'à un certain degré qui ne sauroit jamais détruire les foiblesses de l'humanité, parce que tes préjugés ou tes passions ont offusqué ta raison & l'ont nécessairement empêchée d'agir librement. Après cette petite leçon c'est à toi d'examiner si ton ame est actuellement à ce degré de perfection qu'exige la vraie philosophie, surtout après les disparates que tu viens de nous montrer.

Avicene parut terrassé de ce reproche, qui servit néanmoins à le rendre beaucoup plus tranquille; mais confus de l'avoir mérité par son emportement, il nous quitta sans oser proférer une seule parole, & nous le vîmes prendre la route de la forêt. La dispute ainsi terminée, tout le monde disparut; Paracelse seul resta avec nous.

Je serois bien curieuse, dit Monime à ce philosophe, d'être instruite par vous-même des lumières que vous avez acquises sur la connoissance des génies. Je consens, répliqua Paracelse, de

Vous faire part d'une science que je n'ai découverte que par mon travail & mes veilles ; mais le génie qui vous protège a dû vous instruire de cette partie essentielle qui compose la cour céleste, & qui remplit ce vide immense qui doit nécessairement se trouver entre l'Être suprême & les foibles humains. Il est vrai, dit Monime, que Zachiel n'a rien négligé de ce qui a pu servir à notre instruction. Je n'ignore pas que ce vaste univers est rempli de plusieurs sortes de génies occupés à différentes fonctions ; mais comme vous avez approfondi cette matière, vous me ferez plaisir de m'en instruire plus particulièrement.

Je ne résiste point, dit Paracelse, à satisfaire votre curiosité. Vous ne devez pas ignorer que l'Être suprême est seul parfait & accompli ; que c'est de sa toute puissante & suprême volonté qu'il a créé des abîmes du rien, une infinité de mondes remplis de diverses créatures qui ont été formées dans l'instant qu'il avoit marqué par sa sagesse. Sa divinité produisit en même-tems une prodigieuse quantité de substances spirituelles, séparées du corps & de la matière, & plus excellentes que l'homme, qui sont les génies. Ces substances spirituelles & invisibles surpassent de beaucoup les forces humaines ; elles sont les mobiles d'une infinité de choses dont les effets les plus ordinaires sont le mouvement des cieux & le cours des astres,

parce que les cieux qui sont animés ne peuvent se conduire d'eux-mêmes dans un si bel ordre & une cadence aussi bien réglée. Un savant philosophe assure avoir découvert , par les simples lumières naturelles, qu'il y avoit des intelligences mortelles, c'est-à-dire, des génies qui doivent n'être occupés qu'à donner le branle aux sphères célestes & les conduire dans leurs courses journalières. On peut donc conclure que la substance des génies est plus spirituelle que les corps les plus subtils & les plus déliés, tels que sont les vents & les tempêtes, qui ont si peu de corps qu'ils en sont invisibles.

Cependant plusieurs philosophes ont avancé que les génies ne pouvoient être autre chose que ces météores qui se forment en l'air ; mais la plus constante opinion est de croire que les génies n'ont point de corps, parce que s'ils en avoient, il faudroit nécessairement qu'ils fussent grands & proportionnés à l'importance de leurs emplois, ce qui ne pourroit être sans faire un bruit considérable dans l'air. Les génies n'ont été créés que pour obéir aux ordres de la divinité ; les uns afin de s'en approcher & de participer à la lumière dont elle est le principe, ce qui fait qu'ils doivent être dégagés de la matière, pour pénétrer, entendre & écouter avec plus de facilité les secrets & les ordres de la divinité : or, comme ce sont eux qui en ap-

prochent de plus près, on doit les regarder comme les créatures les plus parfaites.

Quelques favans ont été persuadés que les génies avoient été créés en même-tems que les cieux & les élémens lorsqu'ils furent tirés du néant ; & les plus fameux philosophes assurent que la divinité, par sa vertu toute-puissante, a créé, dès le commencement du tems, l'une & l'autre créature, la spirituelle & la corporelle ; & qu'il y a plusieurs ordres de génies qui ont chacun des vertus particulières : semblables aux étoiles qui brillent dans le ciel, & répandent une lumière différente, ils ont aussi diverses propriétés.

Ces différens ordres de génies sont distribués dans tous les mondes possibles, pour les conduire suivant l'ordre de leurs fonctions. Ils diffèrent entr'eux par la nature & par leur essence, & sont naturellement doués de la faculté de connoître & d'entendre par la grandeur & l'étendue de leur esprit ; c'est pourquoi ils distinguent tout ce qui est dans la nature ; ses plus grands secrets leur sont développés, l'essence des cieux, les propriétés des élémens & des autres créatures animées & inanimées. Ils sont naturellement physiciens, médecins, métaphysiciens, astronomes, géographes, géomètres & mécaniciens ; l'origine des vents leur est connue, les causes du flux & reflux de la mer, le cours des étoiles & plu-

seurs autres sciences sublimes que la divinité a imprimées dans leurs esprits dès l'instant de leur création, afin de les rendre plus propres à exécuter ses ordres ; ils sont aussi grands théologiens, & entendent beaucoup mieux que les foibles humains, quels sont les attributs de la divinité.

Les génies du premier ordre connoissent d'un seul regard les matières spirituelles ainsi que les corporelles ; & sans employer de longs discours ni de vains raisonnemens, ils découvrent d'un même coup-d'œil & la cause & l'effet ; l'esprit toujours ouvert & agissant, & sans cesse occupés à quelques connoissances qui leur représentent comme dans un miroir les perfections qu'ils ont reçues de l'Être suprême ; mais loin de s'enorgueillir, elles ne leur servent que d'aiguillon pour exercer leur charité envers les hommes.

Ces génies ont encore, par l'étendue de leurs connoissances, la faculté mortrice, c'est-à-dire, la puissance de se mouvoir, de remouvoir toutes choses, & de se transporter d'un lieu à l'autre. Comme leur substance est la plus parfaite des substances créées, leurs facultés sont aussi les plus parfaites, les plus agissantes & les plus vigoureuses, puisqu'ils agissent avec une vitesse & une agilité incomparables ; les oiseaux ne volent pas si légèrement dans l'air, les vents ne sont pas si impétueux, ni les traits décochés, si rapides que la course d'un génie

génie qui traverse l'univers pour se transporter d'un lieu dans un autre ; en un instant il passe d'un monde à l'autre, descend du ciel en terre, & remonte de la terre au ciel par la vigueur de sa nature , perçant & pénétrant tout , sans trouver de résistance en aucun lieu , parce que les génies supérieurs , outre la puissance qu'ils ont de se mouvoir , ont encore celle de faire agir les autres substances spirituelles qui leur sont inférieures , & auxquelles ils ont droit de commander : ce qui fait qu'il est dans leur pouvoir de produire des effets innombrables en appliquant l'actif au passif, c'est-à-dire , en approchant les corps qui ont des vertus pour agir auprès de ceux qui peuvent en recevoir l'impulsion ou l'attraction. Il est encore en leur pouvoir de faire descendre le feu du ciel , de soulever les eaux de la mer , de causer des inondations , de transporter les montagnes , de déraciner les arbres , & faire enfin mille autres prodiges , parce qu'il n'y a point de puissances sur la terre qui leur soient égales ; mais l'amour qu'ils ont pour la vertu , les porte sans cesse à faire des œuvres de charité en faveur des hommes. Ces génies sont toujours en action , & toujours prêts à nous rendre service ; mais ce n'est point avec cette indolence qu'on remarque dans les foibles humains , qu'ils prennent nos intérêts : jamais le

tems ni l'éloignement ne refroidissent leur amitié, parce que leur qualité particulière est d'obéir à l'Être suprême, & à tout ce qui tient à sa divinité, par une force invincible, qui les rend persévérans & inébranlables.

Malgré la puissance de ces génies, on ne les voit point abuser de leurs forces : toujours doux & compatissans envers les hommes, qu'ils regardent avec une affection & un amour paternel, jamais ils n'exercent leur puissance qu'avec un caractère de candeur, & ce n'est que par les doux attrails de leur bonté qu'ils conduisent leurs inférieurs ; ce qui prouve que la douceur est la plus aimable de toutes les vertus, & qu'elle a mille charmes pour gagner les cœurs & se les assujettir. Leurs intentions toujours pures déferent toutes leurs actions à l'Être suprême, sans aucun mélange d'intérêts, ni aucune vue de gloire ou d'ostentation. Ainsi on peut regarder les génies de la première classe comme des princes célestes, mais bien différens des princes de la terre, qui n'ont en vue que l'appareil de leur grandeur.

Il faut encore remarquer que la divinité a destiné ces premiers génies à l'économie & au soin des affaires journalières des mondes corporels ; c'est-à-dire, qu'ils accomplissent, finissent & terminent toutes les distinctions & les divers ordres

de nature céleste, & de ceux qui sont employés jour & nuit à veiller sur tous les mondes, sans jamais s'affoiblir par la longueur du tems.

Les mauvais génies, quoique soumis aux ordres des supérieurs, ne sont néanmoins occupés qu'à troubler cette harmonie qui doit régner entr'eux & les hommes. En parcourant sans cesse tous les mondes, afin de les corrompre en y semant la discorde, & pour les empêcher de suivre les sentiers de la vertu, ils les attaquent par de véhémentes passions, & poussent les hommes dans des extrémités condamnables, en donnant crédit au vice par de nouvelles & fausses doctrines. Mais les bons génies & ceux du premier ordre s'opposent à tous ces désordres par leurs continuelles assistances : c'est pourquoi il est de la prudence de se lier par une étroite amitié avec les génies supérieurs, & de tâcher de se rendre propices les inférieurs, afin de les engager à ne point troubler ce commerce par leurs malices ou leurs mauvaises insinuations. Je ne vous parlerai point des autres substances intermédiaires, dont vous n'ignorez aucune des qualités.

Vous avez sans doute, dit Monime, trouvé le secret, par vos observations & vos veilles, de vous attacher une de ces substances intermédiaires, ou un de ces génies supérieurs. C'est à quoi j'ai long-tems travaillé en vain, reprit Paracelse,

mais Avicene m'a été d'un grand secours ; & ce n'est qu'en réunissant nos connoissances que nous sommes parvenus à nous faire obéir par les génies élémentaires.

Ce philosophe est l'homme le plus savant qui ait jamais paru sur le globe de la terre ; il possède toutes les sciences secrètes , par lesquelles on explique les différentes opérations de la nature : fameux cabaliste , il joint à ces sciences la chymie , il a le secret de la pierre philosophale , celui de l'élixir universel ; il fait découvrir les trésors , & en éloigner les mauvais génies qui s'en sont rendus maîtres. Nul prodige ne lui paroît difficile dans l'exécution : il peut , quand il lui plaît , changer les hommes en quadrupèdes ou en reptiles , aucun talisman ne lui résiste , les plus secrets mystères de la cabale lui ont été développés : c'est par ce moyen qu'il vient à bout de se soumettre les esprits élémentaires , & de les assujettir à ses volontés. Ce philosophe a composé un très-grand nombre de livres , qui traitent de tous les prodiges de la cabale ; mais ces livres sont écrits d'un style si figuré , qu'à moins d'être instruit par un génie de la première classe , il est presque impossible d'en pénétrer le sens : son intention n'a jamais été d'en instruire les hommes ordinaires.

Avicene a plusieurs siècles : lorsqu'il sent ses forces diminuer , il les répare aisément par une

dose d'élixir universel qui , en le ranimant , lui donne en même-tems une nouvelle vigueur. Pardonnez , ajouta Paracelse ; je suis obligé de suivre Avicene , & je vais le rejoindre.

CHAPITRE IV.

REMARQUE sur l'Astronomie.

LORSQUE Paracelse nous eut quittés , nous fûmes rejoindre Zachiel , qui s'étoit avancé à la rencontre de plusieurs astronomes. Instruits de son arrivée par les divers mouvemens qu'ils avoient remarqués dans les signes du zodiaque , tous ces savans venoient au-devant du génie , comme députés de la ville des philosophes. Les principaux étoient Thalès , Anaxagore , Pitagore , Démocrite , Aristarque , Hiparque , Ptolomée , Copernic , Galilée , Gassendi , Limberge , Vilkius , Tycho-brahée , Kepler , Cassini , Descartes & Newton. Ce dernier s'adressant au génie , le complimenta au nom de tous les autres.

La harangue de ce philosophe finie , Zachiel nous fit approcher de ces grands hommes , afin de nous donner une teinture de l'astronomie. Ces philosophes nous saluèrent avec gravité , en marquant

néanmoins beaucoup de surprise, & nous regardant attentivement. J'avoue que leur examen se fixa sur Monime; je fus même d'abord tenté de croire que quelques-uns de ces savans la prirent pour un des signes du zodiaque, qu'on nomme *Virgo*; car je les vis à l'instant s'armer de leurs télescopes, pour examiner si ce signe brilloit encore dans le ciel avec autant d'éclat qu'ils en avoient remarqué dans les yeux de Monime.

Pour prévenir les intentions du génie qui vous conduit dans cette sphère, dit l'un de ces savans, je vais vous apprendre à connoître, avec le secours d'un de nos télescopes, plusieurs étoiles nouvellement découvertes par nos plus habiles astronomes. Depuis long-tems nous sommes à l'affût de ces étoiles, qui semblent se plaire à nous donner de l'exercice, par leurs fréquentes disparutions.

Je m'armai donc, à l'exemple de ces philosophes, de l'instrument qui devoit diriger ma vue, & me faire distinguer dans cette prodigieuse quantité d'étoiles les différentes formes de celles qui intéressoient tous ces savans, avec les noms des signes auxquels elles devoient être attachées. Messieurs, s'écria l'un d'eux avec une sorte d'enthousiasme, mais toujours l'œil collé sur son télescope, voici l'étoile que nous cherchons depuis si long-tems; elle se montre au col du signe.

Je ne puis concevoir, dit Monime en nous in-

terrompant, comment vous pouvez reconnoître dans l'immensité d'un ciel parsemé de tant d'étoiles, dont le brillant & l'éclat me paroissent presque égaux, les noms & les attributs de chacune de ces étoiles. Vous n'avez, à ce que je vois, répliqua le savant, aucune teinture de l'astronomie. Il est vrai, dit Monime, que cette science m'a toujours paru un peu trop abstraite pour m'y appliquer. Soyez persuadée, madame, que l'étude de la philosophie ne diminue rien de la beauté : ici toutes nos dames s'y appliquent ; & il semble que les lumières qu'elles acquièrent par cette étude, donnent encore plus de brillant à leurs yeux, & qu'elles animent en même tems toutes leurs actions, sans néanmoins altérer la douceur de leurs caractères, ni cette gaieté qui les rend si aimables. Comme je ne fais nul doute que vous ne desiriez de les surpasser en science autant que vous les surpassiez en beauté, je vais vous donner une petite leçon ; nous ne pouvons choisir un endroit plus commode.

Apprenez, poursuivit l'astronome, que tous les corps sont susceptibles de différentes modifications : le mouvement en est une des principales. Galilée a instruit plus d'un monde, des loix que suivent les corps en tombant vers la terre. Newton a reconnu que la cause qui fait tomber les corps vers la terre, sans pouvoir en expliquer la nature,

C iv



faisoit aussi graviter les corps célestes, les uns contre les autres. Mais le bruit vient de se répandre parmi nous, qu'un génie élémentaire, de ceux qui président aux mouvemens de la terre & de la lune, venoit de découvrir la nature de cette fameuse cause à un physicien de votre planète, qui n'est point encore connu; & l'on assure qu'il n'est pas peu embarrassé, comment il pourra faire comprendre aux autres ce secret admirable, quoique le génie lui en ait donné une idée très-claire. Cela n'est pas étonnant, dit Monime; les génies instruisent par inspiration; ils impriment directement dans l'âme, par une opération simple & toute spirituelle, les connoissances qu'ils veulent lui communiquer, au lieu que les hommes ont besoin du ministère de leurs sens, qui sont matériels & grossiers, pour manifester leurs idées aux autres hommes, qui, de leur côté, ne peuvent les saisir que par le même moyen; ce qui rend la communication des connoissances d'homme à homme, souvent très-difficile & presque toujours imparfaite. Vos réflexions sont justes, répliqua le savant: il est aisé de reconnoître, à la netteté & à la solidité de votre raisonnement, que vous avez été instruite par un génie du premier ordre; mais soyez persuadée que si le nouveau physicien dont nous parlons possède bien cette connoissance, il parviendra tôt ou tard à la faire comprendre. On vient à bout

Des plus grandes entreprises, lorsqu'on ne se rebute point du travail & des soins nécessaires pour la réussite; & l'on ne s'en rebute jamais, quand ils peuvent conduire à l'immortalité. Vous apprendrez dans nos écoles les détails de l'astronomie. On vous dira que tout astronome doit savoir distinguer les constellations, & le mouvement que chaque étoile emploie pour faire ces révolutions, de même que celui des comètes. Un esprit aussi pénétrant que le vôtre peut à présent écouter sans ennui les instructions que je vais donner.

Pendant cette conversation, j'avois quitté mon télescope. En avois-je besoin pour admirer le feu qui brilloit dans les yeux de Monime? J'avoue que j'aurois bien voulu berner à ces deux astres toutes mes observations; mais je fus obligé de reprendre le télescope pour suivre mon savant dans ses nouvelles recherches.

Remarquez, me dit-il, l'éclat de cette étoile; qui approche du brillant de celle de Vénus: l'endroit où vous la voyez est reconnu parmi nous pour la chaise de Cassiopée. Celle qui paroît un peu plus loin, qui a l'éclat d'une étoile de la troisième grandeur, paroît & disparoît périodiquement: elle fait, à peu de choses près, ses révolutions en six ans. Cette étoile ne s'éteint jamais entièrement, elle est au col de la baleine. En voici une autre que nous avons perdue pendant quelque temps, & qui

nous a causé beaucoup d'inquiétudes, parce qu'elle est extrêmement diminuée. On la voit à présent paroître entre la poitrine & le col du signe. Mais nous en avons perdu une qui surpasse par son éclat celui de Jupiter : elle étoit d'une espèce toute différente des autres : on n'en a point encore découvert de semblable depuis qu'elle est disparue : on la voyoit proche de l'écliptique : elle suivoit la jambe droite du serpentaire.

Ce fameux astronome m'en fit remarquer encore une autre nouvellement découverte, qu'il m'assura faire sa révolution en quatre cens quatre jours deux heures dix minutes & quinze secondes, & qui, quoiqu'elle surpasse rarement la cinquième grandeur, ne laisse pas de revenir très-régulièrement. On la découvre avec un télescope de six pieds.

Le savant me fit ensuite observer quelques taches lumineuses qu'il avoit découvertes parmi les étoiles fixes. C'est, poursuivit-il, une lumière qui vient d'un très-grand espace dans l'éther, au travers duquel est répandu un milieu lucide, qui brille par lui-même. On ne voit aucune apparence d'étoile dans ces taches brillantes : la forme irrégulière de celles qui en ont, fait voir que leur éclat ne vient pas d'un centre lumineux. Ces taches brillantes sont au nombre de six. La plus considérable paroît au milieu de l'épée d'Orion : elle passe pour une seule étoile de la troisième grandeur. On en voit une

autre dans la ceinture d'Andromède, qui ressemble à un nuage pâle, & darde un rayon vers le nord-est. La troisième tache est proche de l'écliptique, entre la tête & l'arc du Sagittaire. J'ai découvert la quatrième en travaillant au catalogue des étoiles méridionales: elle est dans le Centaure, & ne donne que peu de lumière. Par rapport à sa longueur, cette tache n'a point de rayons. La cinquième paroît devant le pied droit d'Antinoüs. C'est une petite tache obscure d'elle-même; mais l'étoile qui brille au travers, la rend lumineuse. La sixième a été découverte par hasard dans la constellation d'Hercule: on la peut voir sans télescope. Je ne fais aucun doute, ajouta l'astronome, qu'il n'y ait encore plusieurs autres taches lumineuses qui ont sans doute échappé à nos observations, & qui doivent cependant occuper d'immenses espaces, puisqu'elles sont parmi les étoiles fixes: car il semble qu'il y ait une lumière perpétuelle dans ces vastes espaces; ce qui peut fournir matière de spéculations aux naturalistes, aussi-bien qu'aux astronomes.

Apprenez-moi, je vous supplie, demandai-je à ce savant, ce que c'est qu'une comète. Une comète, reprit cet astronome, est un corps solide, à peu près de la grandeur de la terre, & qui paroît tout en feu. Nous avons observé que sa ligne de mouvement tombe toujours vers le soleil. On en a vues

qui après avoir paru tomber dans cet astre , en sortoient ensuite tout enflammées , & remontoient beaucoup plus vite qu'elles n'étoient tombées , jusqu'à ce qu'on les perdit entièrement de vue. Leur exhalaison & leur fumée , pendant qu'elles descendent ou qu'elles remontent , forment la queue ou la chevelure qu'on leur voit. Mais si une de ces comètes se retrouve de nouveau assez loin du soleil , cette queue ou cette chevelure peut retomber sur la croute du corps de la comète , & par ce moyen la faire devenir une plus belle planète qu'elle n'étoit auparavant. Mais depuis plus de trois mille ans qu'il y a des astronomes qui s'occupent à observer le mouvement des étoiles & celui des planètes , on n'a point remarqué qu'aucune de ces planètes connues soit encore tombée dans le soleil. Au surplus , si vous voulez apprendre la véritable théorie du mouvement des corps célestes , & en avoir un calcul conforme à ses mouvemens , lorsque vous serez arrivé dans la ville des Philosophes , vous n'aurez qu'à consulter Kepler & l'illustre Newton ; ce sont ces deux grands hommes qui l'ont démontrée avec le plus de netteté.

Après avoir quitté nos astronomes , Monime se trouvant fatiguée de tout ce fatras de science abstraite qui l'avoit horriblement ennuyée , pria le génie de lui donner un peu de relâche. Eh bien , dit Zachiel , pour vous dissiper , entrons dans ca

verger, on y respire un air champêtre qui chassera l'ennui qu'a produit en vous un discours un peu trop élevé; le ramage des oiseaux, leurs petits gâsouillemens rappelleront votre belle humeur. Savez-vous bien, mon cher petit papa, reprit Monime, que vous m'excédez par vos railleries, & qu'il me prend envie de vous quereller, mais très-sérieusement; depuis quelque tems vous vous faites un jeu de m'en imposer; cat qu'est-ce que ces oiseaux? Ce ne peut être encore que des savans; je me rappelle ce que vous m'avez déjà dit de la métamorphose des premiers hommes, qui sûrement sont arrivés ici tout emplumés: n'importe, je veux bien vous suivre; peut-être n'y entendrai-je plus parler de vos vilaines comètes. Le génie sourit, me fit un coup-d'œil, & nous entrâmes dans le verger.

Le premier objet qui se présenta à nos yeux fut un fameux théologien de l'Eglise anglicane, qui a fait un traité sur l'enfer qu'il avoit placé dans le soleil. Il faisoit de cet astre le séjour des démons & des méchans condamnés à souffrir d'éternels tourmens. Ce savant avoit sans doute formé son système sur ce que les saintes écritures ont nommé l'enfer la gêne du feu, en le comparant à un lac de feu qui brûle nuit & jour. Monime ne put s'empêcher d'éclater de rire, d'entendre parler d'un système aussi extravagant.

Nous abordâmes ce savant qui paroissoit plongé

dans une profonde rêverie. Eh bien, lui dit Zachiel ; que pensez-vous actuellement de l'empire du soleil ? Croyez-vous encore qu'il soit un séjour préparé pour les méchans ? Nos lumières sont si bornées sur la terre, reprit notre Anglois, qu'on ne doit pas être surpris si la plupart des prétendus savans tombent tous les jours dans de nouvelles erreurs ; je conviens que celle où je me suis laissé entraîner en étoit une des plus grossières : j'ignorois alors qu'il y eût plusieurs mondes, & que ces espaces immenses qui forment ce grand univers, en fût rempli ; que les étoiles fixes fussent autant de soleils qui éclairent un monde ou plusieurs autres ; mais depuis que j'habite le séjour de la lumière, mon esprit plus éclairé me fait actuellement placer l'enfer dans l'atmosphère, ou sur la surface d'une comète embrasée par les rayons du soleil : je suis donc très-persuadé que c'est dans quelques-uns de ces lieux que Lucifer & les anges de ténèbres, accompagnés des impies & des méchans qui doivent sortir des entrailles de la terre, c'est là dis-je, qu'ils souffriront les peines qui leur sont dues. Voilà encore de vos malices, dit Monime, à Zachiel ; toujours des comètes !

Le génie, sans lui répondre, s'adressa au savant : vous êtes encore dans l'erreur, lui dit-il, puisque vous ne sauriez nier qu'un être intelligent est l'auteur de tous les phénomènes de la nature ; doute-

riez-vous encore que l'air est habité par des êtres immatériels, dont les corps sont trop subtils & trop déliés pour être les objets de vos sens? Apprenez donc que, quoique les comètes ne vous paroissent pas des lieux fort commodes pour servir d'habitation aux êtres intelligens qui ont des corps ou des véhicules corporels, parce que la chaleur y peut être trop sensible lorsqu'elles approchent du soleil, où le froid trop excessif lorsqu'elles s'en éloignent, cependant soyez certain que ces comètes n'ont point été faites pour produire seulement de grands changemens, exciter des embrasemens ou des déluges; vous devez donc croire que les comètes, ainsi que les planètes, renferment de vastes campagnes, des lacs & des rivières, une multitude infinie d'hommes & d'animaux de toute espèce; je puis encore vous assurer que tous les mondes sont, à peu de choses près, semblables à celui que vous avez quitté, c'est-à-dire, qu'ils renferment dans leurs tourbillons un soleil, plus ou moins de planètes qu'il n'y en a dans celui de la terre, dont la grosseur est proportionnée à celle de chaque monde.



CHAPITRE V.

DES MŒURS des habitans du soleil.

APRÈS avoir quitté notre théologien, Zachiel badina un peu Monime sur l'impatience qu'elle avoit marquée en écoutant les discours de ce prétendu savant. Je dois maintenant vous instruire, continua le génie, des mœurs, des usages & de la façon de penser de ceux qui habitent ce globe lumineux. Vous avez dû remarquer l'un & l'autre, à la forme de leurs corps diaphanes, qu'il est aisé d'appercevoir à travers leurs cerveaux ce qu'ils imaginent ou ce qu'ils pensent; car il est certain que sans leurs habits on pourroit distinguer, au mouvement de leurs cœurs, les différentes passions qui les agitent : enfin on peut regarder tous les citoyens de ce monde comme de vrais squelettes vivans, dans lesquels il est aisé de distinguer les impressions que peuvent produire les passions dans le corps des humains; c'est par cette raison qu'il leur est très-difficile de cacher leurs pensées, aussi n'en prennent-ils pas la peine.

C'est ici un monde qui n'est rempli que de savans; jamais la dissimulation, la basse flatterie ni

La politique n'y ont été connues; ils pensent ce qu'ils disent, il exécutent ce qu'ils promettent; presque tous philosophes éclairés par la raison, l'examen de leur propre conduite est regardé chez eux comme leur premier devoir & leur principale occupation, du reste tout ce qui les environne ne sert qu'à leur délassément; toujours attentifs à se perfectionner, à retrancher leurs desirs, à réprimer leurs passions, on ne les voit point tourmentés par la folle ambition d'augmenter leurs richesses.

Dans ce monde, les hommes n'ont aucune supériorité sur les femmes, à moins que la vertu, la science, le bon-sens & la raison ne la leur donnent. Il est certain qu'une femme peut également posséder tous ces dons, sur-tout lorsqu'elle reçoit la même éducation : celles-ci ont cet avantage, les mêmes sciences & les mêmes talens leur sont enseignés; c'est par cette éducation qu'elles acquièrent la justesse du raisonnement dans les connoissances utiles & nécessaires; dès leur naissance on les instruit à penser juste, à réfléchir & à parler raisonnablement de toutes choses; on peut dire que ce n'est guère que dans ce monde où s'établit leur véritable triomphe, parce que le bon-sens, l'esprit & l'érudition brillent également dans toutes leurs expressions; ce qui prouve que la vérité ressemble à la lumière, & qu'elle frappe tous les esprits attentifs à la chercher. La nature, toujours

judicieuse & libérale à distribuer à chacun des humains une portion égale de ses dons, n'a point prétendu favoriser un sexe plus que l'autre. Je ne fais par quelle fatalité on interdit aux femmes dans les autres mondes les connoissances exactes & approfondies de toutes les sciences; on ne peut jamais leur faire une injure plus marquée & dont les suites leur deviennent plus funestes; car il est certain que ce n'est que l'ignorance dans laquelle on les élève, qui occasionne leurs foiblesses, leurs superstitions & tous leurs égaremens.

C'est une remarque que vous avez dû faire dans presque tous les mondes que nous venons de visiter. Vous n'ignorez pas que la plupart des jolies femmes passent presque toujours la moitié de la journée à leur toilette : là on les voit examiner, avec un soin recherché, le rapport que des ornemens étrangers peuvent avoir avec leur figure, & ne se déterminer à tel ou tel ponpon, qu'après l'examen le plus scrupuleux de l'effet qu'il doit produire sur leurs charmes; que ne doit-on pas présumer du tems que les vieilles ou les laides y doivent employer, sur-tout lorsque les graces ne président point à leurs conseils.

Vous ne verrez pas non plus ici de ces femmes qui, d'un air simple & niais, écoutent les discours de nombre d'étourdis aussi légers que des papillons, qui ne daignent leur parler que dans la vue

de les séduire par les fausses impressions qu'ils répandent dans leurs esprits. On ignore, ou l'on fait semblant d'ignorer dans plusieurs de ces mondes, l'utilité qu'on retireroit en donnant aux femmes une éducation convenable, qui procureroit à l'un & l'autre sexe leur bonheur & leur tranquillité. Ces réflexions qu'on doit être accoutumé à donner à mon génie, se présentent d'elles-mêmes sur la façon de penser & d'agir des habitans du soleil.

La plupart des philosophes de ce monde, continuent le génie, loin de se prêter à l'ignorance de ces prétendus esprits forts, qui croient que le hasard, à la naissance des mondes, a balancé dans les vagues du firmament ces masses énormes, ces globes de feu qui parcourent l'espace immense de ce grand univers; que c'est le hasard qui les dirige dans leur course majestueuse & rapide; que c'est le hasard qui fixe le cercle de leurs révolutions, & qui empêche que se heurtant ou s'entre-choquant les uns les autres, ils ne se réduisent eux-mêmes en parties élémentaires aussi imperceptibles que les atômes dont ils sont formés.

Ceux-ci au contraire regardent la nature comme une divinité superbe; ils croient que c'est une force répandue par-tout; qu'elle est essentielle à la matière; qu'elle y tient par une espèce de sympathie qui lie tous les corps & les soutient dans l'équilibre;

qu'elle est une puissance qui, sans se décomposer elle-même, a le secret merveilleux de varier les êtres à l'infini ; qu'on doit enfin la regarder comme un principe d'ordre & de régularité qui produit éminemment tout ce qui se peut produire dans ce vaste univers.

Apprenez, mes chers enfans, dit Zachiel, que tout ce qui est dans la nature a besoin d'être nourri & substanté ; le plus grossier des élémens nourrit le plus subtil ; la terre nourrit la mer, & la terre jointe à la mer, nourrit l'air ; celui-ci, à son tour, sert de nourriture à ces feux éthérés, à commencer par la lune, dont les vapeurs exhalent aussi à leur tour, de son humide continent, la nourriture nécessaire aux astres qui sont plus élevés ; & le soleil qui départ à tous sa lumière ; reçoit à son tour, de ces astres un tribut d'humides exhalaisons, en s'abreuvant le soir des eaux de leur Océan. Il est bon que vous sachiez que l'air est un fluide huit cents fois plus léger que l'eau. Un homme soutient ordinairement une masse d'air de vingt-six milliers ; & sans la faculté élastique de ce milieu, un fardeau aussi énorme l'écraseroit dans l'instant. La pesanteur de l'air est une découverte qu'on doit à Toricelli, disciple du fameux Galilée. Pascal en a fait de fameuses expériences & l'a démontrée.

L'emblème dont ces savans se servent pour représenter la nature, est un cercle peint en bleu & tout

parfémé de flammes, au milieu duquel est un serpent avec une tête d'épervier : les flammes, le serpent & la tête d'épervier représentent les attributs de la divinité, & le cercle la divinité elle-même : ils sont persuadés que la nature chérit également ses ouvrages, qu'elle partage également ses bienfaits entre les hommes & les animaux.

CHAPITRE VI.

Le génie nous conduit dans la ville des philosophes.

MONIME, peu accoutumée à l'exercice, se sentant extrêmement fatiguée, d'une marche presque continuelle, pria le génie de nous faire reposer à l'entrée d'un vallon que forment deux côtesaux couronnés d'arbres verts ; un doux zéphir modérait par son haleine la chaleur de ce lieu, d'où par une échappée de vue, on découvrait une des portes de la ville des philosophes.

Ce fut dans ce lieu charmant que le génie, afin de réparer nos forces, nous fit prendre quelques gouttes d'un baume admirable qui les augmenta, & en même-tems le desir de nous instruire. Zachiel s'apercevant qu'il étoit nécessaire de continuer nos observations sans interruption, engagea

Monime à suivre la route qui conduit à la ville des philosophes , où nous arrivâmes en très-peu de tems.

Au milieu de cette ville est élevé un édifice très-spacieux ; les fondemens de cet édifice sont de pierres philosophales ; de grandes galeries en distribuent les appartemens que les graces ont embellis elles-mêmes de plusieurs peintures , où elles semblent se représenter par-tout ; une frise ornée de festons couronne ce superbe édifice que le génie nous dit être le palais des philosophes.

La plus grande partie de ces grands hommes demeurent ensemble , & vivent dans une liaison tendre & une union parfaite. Ils ne reconnoissent point cette basse jalousie qui , dans les autres mondes dégrade si fort les gens de lettres , & qui néanmoins n'est que trop ordinaire parmi eux.

Plus d'un exemple a dû vous apprendre , charmante Monime , dit Zachiel , que l'envie est une espèce de maladie épidémique qui se communique dans presque tous les cœurs. Cette maladie passe aisément des grands chez le peuple , quoiqu'il semble qu'il ne devrait y avoir aucune jalousie entre des personnes qui paroissent si éloignées les unes des autres par la naissance , la condition , les postes éminens ou les grandes dignités qui illustrent les premiers , on peut encore ajouter

le caractère , que l'éducation devoit avoir perfectionné. N'êtes-vous pas étonnés que , malgré la différence des sphères habitées par des hommes , dont l'air plus pur , plus fluide ou plus grossier , devoit influer sur l'humeur , vous n'avez cependant remarqué dans tous ces mondes que le même amour propre qui semble être gravé dans tous les cœurs. C'est cet amour propre qui a toujours suscité des envieux aux hommes illustres en tout genre ; il n'est presque point de mondes où on ne souffre avec regret qu'un homme encore vivant veuille exiger par ses vertus , par son mérite & ses grands talens , une espèce de vénération & de respect qui , en l'élevant au-dessus des autres , semble en même-tems abaisser ceux qui sont forcés d'honorer ses vertus ; c'est ce qui a fait dire à quelques savans que la gloire d'un héros vivant blesse les yeux de ceux qui en sont les témoins , parce qu'elle fait un parallèle trop humiliant de son élévation à leur petitesse.

Lorsque nous fûmes entrés dans le palais , nous remarquâmes un grand concours de gens de l'un & de l'autre sexe qui se rassembloient dans un salon très-spacieux : Monime , curieuse d'en apprendre le sujet , pria Zachiel de nous en instruire. Ne soyez point surprise , dit le génie , de l'empressement de tous ces savans , apprenez que

Div

chacun d'eux se fait gloire d'assister à la réception de Fontenelle qui vient d'arriver dans la sphère du soleil. Ce savant a fourni une carrière assez longue dans le globe de la terre ; c'est un des plus agréables génies que la France ait produits ; ses ouvrages vous sont connus , vous les avez plus d'une fois admirés , & je puis vous assurer qu'un des génies de la première classe a souvent présidé à son travail : suivons-le dans la salle de l'académie.

Ce fut dans cette salle où nous entendîmes ces orateurs célèbres , ces foudres d'éloquence , à qui rien ne résiste ; Cicéron , chargé de prononcer le discours qui se devoit faire à la louange de Fontenelle , prononça sa harangue avec cette onction qui touche , cette véhémence qui entraîne , & emporta par son éloquence rapide le cœur de tous les grands hommes ; philosophes , jurisconsultes , poètes , tout applaudit à un discours qu'Apollon lui-même n'auroit pas défavoué.

Je ne m'amuserai point à nommer ici tous les grands personnages , tant anciens que modernes , qui ornoient cette admirable assemblée. Le génie nous fit remarquer le cardinal de Richelieu qui tient une des premières places dans cette académie ; sa physionomie annonce la grandeur de son ame , & la vaste étendue de ses lumières : Zachiel

nous assura qu'il avoit toujours été plus grand par son esprit & par ses talens, que par les dignités dont il a été revêtu.

En sortant de cette salle, nous passâmes dans une longue galerie qui distribue les appartemens des philosophes qui habitent ce palais, dont chacun ne consiste qu'en une chambre & un cabinet. Dans un de ces appartemens étoit Homère, qui nous parut fort occupé à corriger son Iliade; nous crûmes d'abord qu'Aristote lui servoit de secrétaire : mais le génie s'appercevant de notre erreur, nous apprit qu'Aristote avoit porté la lumière dans les ténèbres de la nature & de l'art, il est le père de la critique; le tems dont la justice est lente, mais sûre, a mis enfin la vérité à la place de l'erreux; il a brisé les statues du philosophe, mais il a confirmé les décisions du critique; destitué d'observations, il a donné des chimères pour des faits; formé dans l'école de Platon, & dans les écrits d'Homère, de Sophocle, d'Euripide & de Thucydide, il a puisé ses règles dans la nature des choses, & dans la connoissance du cœur humain, il les a éclaircies par les exemples des plus grands modèles. Deux mille ans se sont écoulés depuis Aristote; les critiques ont perfectionné leur art, cependant ils ne sont point encore d'accord sur l'objet de leurs travaux. Le vrai critique ne peut se dissimuler que sa tâche ne fait que commencer;

il pèse , il combine , il doute , il décide ; exact & impartial , il ne se rend qu'à la raison , ou à l'autorité qui est la raison des faits.

Le nom le plus respectable , continua le génie , le cède quelquefois aux témoignages d'écrivains auxquels les circonstances seules donnent un poids momentané ; prompt & fécond en ressources , mais sans fausses subtilités , il ose sacrifier l'hypothèse la plus brillante , la plus spécieuse , & ne fait point parler à ses maîtres le langage de ses conjectures ; ami de la vérité , il cherche le genre de preuve qui convient à son sujet , & ne porte point le faux de l'analyse sur ces beautés délicates qui s'effacent sous la touche la moins rude ; mais aussi peu content d'une adulation stérile , il fouille jusques dans les principes les plus cachés du cœur humain pour se rendre raison de ses plaisirs & de ses dégoûts ; modeste & sensé , il n'étale point ses conjectures comme des vérités , ses inductions comme des faits , ni ses vraisemblances comme des démonstrations. Mais c'est assez parler sur ce sujet : entrons dans ce cabinet.

Nous suivîmes le génie , & remarquâmes Virgile qui lisoit avec beaucoup d'emphase quelques endroits de son *Enéide* à l'empereur Auguste. Ce prince s'éloigna , & Virgile , par complaisance pour Zachiel , voulut bien nous expliquer les antiquités : la fuite d'une bande d'exilés , le combat

Ce quelques villageois , l'établissement d'une bi-coque , qui forment les travaux tant vantés du pieux Enée , que le poëte a ennoblis , & qui a su , en les ennoblissant , les rendre encore plus intéressans par une illusion trop fine pour ne pas se dérober au commun des lecteurs. Ce poëte embellir les mœurs héroïques , mais il les embellit sans les déguiser. Le pâtre Latinus , & le séditieux Turnus sont transformés en monarques puissans ; toute l'Italie craint pour sa liberté ; Enée triomphe des hommes & des dieux , & Virgile fait encore faire rejaillir sur les Troyens toute la gloire des Romains , & le fondateur de Rome fait disparaître celui de Lavinium. C'est un feu qui s'allume , bientôt il embrasera toute la terre. Enée , si l'on peut hasarder l'expression , contient le germe de tous ses descendans. Mais jamais Virgile n'emploie mieux son art que lorsque descendu aux enfers avec son héros , son imagination en paroît affranchie. Le génie nous fit voir les Géorgiques , que nous lûmes avec ce goût si vif qu'inspire le beau , & avec ce plaisir délicieux que l'aménité de leur objet inspire à toute ame honnête & sensible. On peut dire qu'Horace & Virgile fixèrent le goût des Romains.

Nous quittâmes Virgile pour suivre le génie , qui nous conduisit dans un autre appartement où s'étoient rassemblés Epicure , Plinè , Lucien , &

quelques autres, pour y discuter sur l'esprit : voilà comme un de ces philosophes nous expliqua le sentiment qu'on en doit porter.

L'esprit, nous dit-il, est une qualité de l'ame qui élève & anime des sentimens communs, & des expressions simples, en leur donnant cette tournure élégante & fine qui attire l'admiration, & cause en même-tems de la surprise ; il sert à animer nos pensées, à rendre nos expressions vives, agréables & nouvelles. L'esprit ne peut être que l'effet d'une imagination brillante, fertile, & enrichie d'une grande variété d'idées. On doit distinguer deux sortes d'esprits ; celui qui est rempli de feu s'élève avec plus de rapidité, il va plus loin, mais il se soutient rarement dans cette élévation ; au lieu qu'un esprit brillant, qui a de la vivacité, de l'agrément & de la justesse, s'écarte peu de son sujet ; ainsi l'un peut être comparé à un excellent cuisinier qui donne un goût exquis aux mets les plus simples ; & l'autre, à un admirable ouvrier qui embellit d'une riche broderie les étoffes les plus communes. Il y a de si belles productions d'esprit, que tout le monde les sent & les admire sans en savoir la raison. Il y en a d'autres qui sont si fines & si délicates, que peu de personnes sont capables d'en remarquer toutes les beautés. Nous en avons encore quelques-unes, qui, sans être parfaites, sont néanmoins dites avec

tant d'art, soutenues & conduites avec tant de grâces, qu'elles méritent d'être admirées.

La manière de former les idées, est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels est un esprit solide; celui qui se contente des rapports apparens est un esprit superficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste; celui qui les apprécie mal, est un esprit faux, & celui qui ne compare point, est un imbécille: ainsi l'aptitude, plus ou moins grande à comparer des idées, & à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit.

Le vrai génie est simple; il n'est ni intrigant; ni actif, il ne se compare à personne, toutes ses ressources sont en lui seul, il jouit de lui-même sans s'apprécier. On voit des gens qui par une sorte d'instinct, dont ils ignorent eux-mêmes la cause, décident ce qui se présente à leur esprit, & prennent toujours le bon parti; ces personnes guidées simplement par le goût, ne jugent que sur leurs lumières naturelles; leur raison n'est point offusquée par l'amour propre, tout agit de concert entr'eux, tout y est sur un même ton, & cet accord les fait juger sainement des objets, & leur en forme une idée véritable.

Cherchons maintenant, continua ce savant, la cause physique de l'esprit, que je crois qu'on peut

attribuer à un tempéramment bien composé, dans lequel se trouve un assemblage de fibres extrêmement déliées, joint à une grande abondance d'esprits animaux très-subtils ; ces esprits doivent avoir un mouvement fort rapide, afin de mettre l'ame en état d'opérer avec beaucoup plus de vivacité ; ce ne peut être que par ce moyen que l'imagination parcourt aisément toute la nature, qu'elle contemple une infinité d'objets, & qu'en observant la ressemblance ou la différence de leurs qualités, elle assortit & réunit les idées qui lui conviennent mieux ; de-là naissent ces pensées frappantes, ces belles allusions, ces métaphores hardies, & ces sentimens qui excitent l'admiration en faisant paroître les pensées les plus communes sous une nouvelle forme qui ne manque jamais d'exciter en nous une sorte de plaisir qui se fait sentir à tout notre être.

Nous passâmes dans le cabinet de Cicéron, le génie nous fit examiner plusieurs de ses ouvrages ; entr'autres, son traité de l'Amitié, sur lequel le génie nous fit faire ces réflexions : les ames humaines, nous dit-il, ont besoin d'être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié reconnue, qui ne nous parle jamais que pour notre in-

être : on peut croire qu'un ami se trompe , mais non qu'il veuille nous tromper ; si quelquefois on résiste à ses conseils , jamais on ne les méprise.

Si l'on n'a besoin que de foi pour réprimer ses penchans , souvent un ami est nécessaire pour nous aider à discerner ceux qu'il est permis de suivre. L'amitié d'un homme sage regarde sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt de bien connoître. L'amitié est un sentiment vif & céleste , qui donne de la chaleur aux raisonnemens d'un ami ; les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin , quel qu'il soit ; on veut être recueilli pour ainsi dire l'un dans l'autre ; les moindres distractions sont désolantes , la moindre contrainte est insupportable ; lorsque le cœur porte un mot à la bouche , il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne , il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment , & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui. Le charme de la société qui règne entre de vrais amis , consiste dans cette ouverture de cœur qui met en commun toutes les pensées , & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être , se montre aussi tel qu'il est.

Un vulgaire attachement peut se passer de retour , mais jamais l'amitié ; elle peut être un échange ou un contrat comme les autres , mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'ami n'a

point d'autre expression que lui-même. Le progrès de l'amitié est naturel, il a sa raison dans la situation des amis, & dans leur caractère : à mesure qu'on avance en âge, tous les sentimens se concentrent, on perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher sans pouvoir le remplacer ; on meurt ainsi par degrés jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir & de vivre sans cesser d'exister ; mais un cœur sensible emploie toutes ses forces contre cette mort anticipée : lorsque le froid gagne les extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle ; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste, & il tient au dernier objet par les liens de tous les autres.

Après ce discours, le génie nous fit encore admirer dans les ouvrages de Cicéron son traité des Offices, celui des Loix, celui de la Vieillesse, ses Philippiques, & d'autres où ce prince de l'éloquence parle avec éloge du système des Platoniciens, de ceux des Peripatéticiens & des Stoïciens ; mais il montre beaucoup de mépris pour les autres sectes, qu'il attaque avec force & véhémence. Zachiel nous assura que l'éloquence de ce grand homme s'étoit acquis sur le cœur de ses concitoyens des droits d'autant plus certains, qu'ennemi de toute tyrannie & de toute contrainte, il n'employa jamais pour les gagner que la seule persuasion. Dès sa
plus

plus tendre jeunesse il étudia toutes les sciences avec une application infatigable ; il se remplit l'esprit de toutes les connoissances qui pouvoient l'orner & l'embellir , mais il ne commença de parler en public qu'à l'âge de vingt-sept ans ; ce fut pour une cause qui attira sur lui les yeux de toute la République.

Les plus prudens orateurs , craignant d'offenser Silla , avoient abandonné l'affaire de Roscius , accusé de parricide ; Cicéron seul eut la hardiesse d'entreprendre sa défense contre le favori du dictateur. Le succès qu'eut cette action fut le premier degré de sa gloire ; mais cet avantage fit trop d'éclat pour ne pas donner de la jalousie à Silla , & inspirer de l'animosité à Chrisogonus ; cet affranchi qui s'étoit rendu maître de celui qui l'étoit de toute la République , suscita à Cicéron , par ses mauvais offices , une persécution qui dura jusqu'à la mort de ce dictateur , de sorte que Cicéron fut obligé de sortir de Rome pour éviter l'orage prêt à tomber sur sa tête , en prenant néanmoins la précaution de faire courir le bruit qu'il n'en sortoit que par l'avis de son médecin , qui lui avoit conseillé , pour conserver sa santé , d'interrompre pendant quelque tems ses études. Cicéron prit ce prétexte afin de ne pas diminuer la gloire de son action par une apparence de crainte ou de légèreté qui auroit pu être blâmée.

de ceux même dont il avoit eu les approbations. Ainsi il fixa pendant quelque tems sa demeure à Athènes, où se trouvant libre & débarrassé de tout autre soin, il étudia les diverses opinions des différentes sectes de philosophie qui étoient alors en vogue : cette soif ardente qui l'animoit à s'instruire de toutes les sciences, l'engagea de visiter toute l'Asie, pour entendre ceux qui avoient le plus de réputation ; c'est par ce moyen qu'il sut profiter de ses voyages, en se livrant à une étude beaucoup plus réglée & plus assidue qu'il n'eût pu faire à Rome dans son cabinet.

Pendant le cours de ses voyages, il rencontra dans Rhodes Apollonius Molon, qui avoit été son maître d'éloquence en Italie. Cet orateur l'entendant réciter quelques-unes de ses pièces en grec, ne put s'empêcher de dire : Cicéron va encore ravir aux Grecs la seule gloire qui leur restoit de surpasser les autres par l'éloquence, pour en faire honneur aux Romains qui ont déjà remporté celle de la valeur.

Cicéron apprit dans ses voyages l'astronomie, la géométrie, la philosophie ancienne & moderne, la théologie de sa religion, le droit athénien & toutes les loix de la Grece ; Diodotus lui enseigna le mystère des nombres de Pithagore & son harmonie, il étudia la morale des Stoïciens sous Philon & Clitomachus ; Zenon & Phedras lui

montrèrent la doctrine d'Epicure qu'il a blâmé dans ses écrits : il revint enfin à Rome après la mort de Silla, avec un esprit enrichi de plusieurs belles connoissances, & une santé fortifiée par l'exercice qu'il avoit été obligé de faire pendant le cours de ses voyages.

Zachiel nous conduisit ensuite chez Thucydide ; que nous trouvâmes avec Démosthène ; ce dernier paroissoit étudier les ouvrages de ce grand auteur, dont la narration est toujours simple, claire & naturelle ; mais cette simplicité a quelque chose de noble qui se soutient par la beauté de l'expression & par la vérité dont il ne s'écarte jamais ; éloigné en cela d'Herodote qui l'a précédé, & dont la manière d'écrire est plus divertissante par sa grande variété, & par le tour qu'il donne aux évènements ou aux choses qu'il rapporte, comme il ne se contraind pas pour la vérité, il lui est plus facile d'amuser & de plaire.

Le génie nous apprit que Démosthène s'étoit prescrit l'usage d'une espèce de morale populaire, dont toutes les maximes se rapportoient au bien public, à la gloire & à l'intérêt de sa patrie ; c'est par cette conduite qu'il s'est acquis, à un si haut degré, la confiance des peuples ; ses avis étoient écoutés comme des conseils salutaires, & il étoit regardé comme le génie tutélaire de la patrie, parce que chacun étoit convaincu qu'il n'ouvroit

la bouche que pour appuyer l'autorité des loix & pour le service de l'état ; l'honneur & la probité dont il faisoit profession , l'invocation des Dieux qu'il ne manquoit jamais de faire dans ses harangues , lui avoient procuré cette opinion de piété & de religion qui fait de si grands effers sur les esprits , parce que cette vertu est la règle & la mesure de toutes les autres.

Rien ne contribua davantage au crédit de Démosthène, que la liberté qu'il prit de déclamer contre Philippe. Il est certain qu'on ne peut rien imaginer de plus glorieux à un simple citoyen d'Athènes, que la hardiesse qu'il montra en se déclarant contre un roi déjà si puissant dans sa république, qu'il en partageoit tous les esprits ; mais le pouvoir de ce prince, ses armées, ses menaces, ni ses promesses ne purent jamais l'ébranler ; & tout l'or de Macédoine ne fut pas capable de l'éblouir ; il fut toujours impénétrable aux offres qu'on lui fit faire pour tâcher de le corrompre, ce qui fit dire à Antipater, successeur d'Alexandre, que s'il avoit eu un ministre aussi incorruptible que Démosthène, il auroit été invulnérable. Qu'il y a de souverains qui à juste titre pourroient en dire autant !

Ce qu'ajoute Antipater donne encore une plus grande idée de la vertu de cet orateur : c'est, dit-il, le seul amour de sa patrie qui l'a fait entrer

dans le gouvernement de l'état , & qui lui fit employer la vertu dans un poste que les autres ne recherchent que dans la vue d'élever leur fortune.

Que ne donneroie-je pas pour avoir un homme qui lui ressemble , afin de pouvoir prendre ses avis sur les affaires présentes , & pour entendre cette voix de la liberté au milieu des applaudissemens des flatteurs ? Je sens trop combien un conseil aussi sincère que le sien me feroit utile parmi les déguisemens de la Cour.

Ce prince, qui n'avoit rien retenu d'Alexandre, que son ambition , croyoit sans doute qu'il se feroit bientôt rendu le maître du monde avec un ministre aussi désintéressé , parce qu'on ne pouvoit ni le corrompre, ni le tromper, ni le surprendre. Que ne fit-il point aussi pour l'avoir ? Mais Démosthène, par une grandeur d'ame sans exemple , préféra la mort à toutes les caresses d'Antipater ; & prenant le poison en présence d'Archios, qui le pressoit de se rendre au pouvoir du vainqueur de la Grèce , reporte , dit-il , à ton maître que Démosthène ne veut rien devoir au tyran de sa patrie. Telle fut la probité de ce grand homme , dont Lucien fait un éloge parfait. Par son éloquence il eut l'art de se rendre maître de l'esprit du peuple le plus fier, le plus inconstant & le plus intraitable qui fût jamais. Cette populace mutine & jalouse du mérite de ceux qui se distinguoient dans sa républi-

que , foumettoit néanmoins fa raifon à celle de Démoftène , contrainte de fléchir fous le poids d'une auffi grande autorité.

C H A P I T R E V I I .

S U I T E d'Observations.

LE génie nous conduifit dans le cabinet d'Aristote , qui inftruifoit plusieurs de fes difciples fur la véritable éloquence : il dit qu'elle excite du trouble dans l'efprit en renverfant fes penfées & en domptant fa raifon , qu'elle ne marche qu'à grand bruit , que fes traits éblouiffent comme les éclairs & frappent de même que la foudre , qu'elle eft femblable à ces tourbillons qui renverfent les plus grands arbres auffi vite que les foibles rofeaux ; ainfi la perfuafion eft une efpèce de conquête remportée fur le cœur de l'homme. Il ajoute que l'orateur éloquent doit s'appliquer à connoître le génie & les intérêts de ceux qu'il veut perfuader , en racant d'accorder fon air , fes tons & fes paroles avec fes penfées , afin de n'en point troubler l'harmonie par quelque chofe d'étranger.

Il eft vrai que le cœur de l'homme eft la chofe du monde la plus impénétrable , & qu'il faut une grande attention pour pouvoir fonder la pro-

fondeur de cet abîme, ou pour trouver les moyens de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer & y pratiquer des intelligences qu'on ne peut guère acquérir que par le secours des passions, c'est-à-dire, que semblable à des conquérans, on peut y tenter des surprises, tantôt par la crainte ou par l'espérance, tantôt en y excitant des desirs, en y allumant la colère, ou en faisant naître enfin tous les mouvemens qui sont capables de l'intéresser en faveur de celui qui parle; mais à moins de connoître parfaitement le cœur qu'on entreprend de toucher, & de trouver les endroits qui peuvent le rendre sensible, le succès en sera toujours difficile.

Mais que ce don de toucher les cœurs & celui de s'en rendre maître est rare à trouver ! L'inconstance des hommes, le changement de leurs inclinations, l'altération de leurs humeurs, la diversité de leurs intérêts, celle des conjonctures, des lieux, & même de la fortune, qui souvent a beaucoup de part à cette disposition générale des esprits, sur-tout dans les grands événemens qui doivent être des sujets d'une attention perpétuelle, lorsqu'il est question d'inspirer de nouvelles résolutions à des personnes qu'on veut faire entrer dans ses vues ou dans ses opinions.

Après l'instruction de ce philosophe, nous le suivîmes chez Pindaré, où Socrate, Platon, Thu-

cydide , Hipéride , Epicure , Pithagore , & plusieurs autres philosophes venoient de se rendre. Je ne rapporterai point la conversation que ces savans eurent ensemble , dans la crainte d'ennuyer mon lecteur par de trop longs récits ; je dirai seulement que Monime goûta beaucoup les préceptes de Pithagore.

Ce philosophe enseigne que toute personne qui se trouve à la tête d'un état , doit travailler sans cesse à en entretenir cette harmonie qui fait la félicité des particuliers , des familles , & qui s'étend même sur tout le corps de l'état ; que pour cet effet on ne doit rien épargner pour chasser de l'esprit l'ignorance ; du cœur , l'intempérance & les mauvais desirs ; des familles , les dissensions & les querelles , & de toutes les sociétés , les factions & tout esprit de parti. Ce philosophe recommande particulièrement la pudeur & la modestie ; il blâme tout excès dans la joie & dans la tristesse ; il exige qu'on soit toujours égal dans les divers événemens de la vie , & conseille de ne parler & de n'agir qu'après s'être bien consulté.

En sortant de la galerie des philosophes , nous traversâmes une grande cour , au bout de laquelle est un gros pavillon carré qui porte son dôme jusqu'aux nues. Ce bâtiment est habité par les plus grands poètes ; Homère , Euripide , Seneque , Horace , Corneille & le tendre Racine , étoient

logés ensemble; Juvenal, Terence, Plaute, Anacréon, Marot & Moliere, étoient vis-à-vis; Esope & le charmant & naïf Lafontaine s'entretenoient de leurs fables, en déplorant le malheur des hommes, qui ne peuvent souffrir la vérité, à moins qu'elle ne soit masquée sous l'enveloppe d'une fable ou d'une allégorie. Ne diroit-on pas que la vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu de l'esprit humain? Mais le mensonge y entre naturellement sous sa propre figure. Boileau Despreaux & le fameux Rousseau occupoient le même appartement; Fontenelle & Crébillon, nouvellement arrivés, s'étoient joints ensemble.

Nous remarquâmes à gauche un joli édifice destiné, au logement des femmes illustres, c'est-à-dire, de toutes celles qui se sont distinguées dans les autres mondes par leur science & par leurs talens: une longue terrasse termine cet édifice: cette terrasse, dont l'exposition est admirable, conduit à un berceau de myrthes & de roses. Monime, enchantée de ce lieu charmant, demanda à Zachiel la permission de s'y reposer. Arrivés sous le berceau, le génie nous fit remarquer madame de Maintenon qui, d'un air majestueux & tendre, montrait à madame de Sévigné plusieurs lettres qu'un secrétaire habile avoit écrites en son nom, mais dont

elle défavouoit une partie; Sapho, Deshoulières, de Villedieu, & plusieurs autres, se promenoient sur cette terrasse, entre lesquelles le génie nous fit remarquer l'ingénieuse du Châtelet, l'Uranie d'un savant de notre monde, que Zachiel nous assura être un des plus grands génies de son siècle. Il nous fit encore remarquer Pascal, Labruiere, Fenelon, Bossuet, Montesquieu, Bayle, la Rochefoucault, & une infinité d'autres que leur mérite a conduits dans la sphère du soleil.

Le génie nous conduisit ensuite dans une grande pièce, où tous les citoyens se rassemblent pour assister aux instructions qui se donnent publiquement. Ces instructions, semblables aux rayons du soleil, se communiquent généreusement aux grands comme aux petits, qui tous doivent également participer à l'éclat de cet astre, source immortelle de lumière & de science.

Zachiel nous dit d'écouter avec attention le discours qu'un de ces savans alloit prononcer, afin de ne laisser échapper aucune des connoissances qui pourroient nous être utiles, de nous mettre au fait des divers sentimens de la plupart de ces philosophes, & nous donner, en même-tems, une idée de leur façon de penser.

Servons-nous de notre raison, dit l'orateur, pour chercher la vérité; mais craignons de nous

égarer dans des chemins peu battus : les lumières de l'esprit apprennent à douter & s'arrêter lorsqu'on ne peut éclaircir ses doutes. Vous me répondrez peut-être que le doute est sans action, & qu'il en faut aux hommes; cependant depuis qu'on cherche à découvrir la vérité, on ne peut encore s'assurer de l'avoir trouvée, quoique les hommes emploient chaque jour un courage incroyable à la recherche des choses dont ils sont entêtés; ils croient sans doute que ce qui est échappé aux lumières des autres est réservé à leur découverte; ils ont au moins l'espérance; & cette espérance, quoique souvent vaine, leur est toujours agréable; enfin si la vérité ne se démontre ni aux uns ni aux autres, le plaisir de la même erreur les console: elle leur est due.

Nos plus savans philosophes, continua cet orateur, nous apprennent que nous ne sommes que des fragmens dispersés de la divinité même, ou des gouttes séparées de son essence, des esprits volatils de l'éternité, fixés par la destinée ou par le hasard dans les véhicules du tems & de la matière. Vous ne devez pas ignorer que la masse entière de l'univers corporel n'est qu'une toile extrêmement déliée, tirée des entrailles d'un être infini, & travaillée par lui-même avec un art inimitable, pour y prendre des formes, des idées & des ames immatérielles : telles sont les productions naturelles de

L'intelligence éternelle. Il est donc certain que nous ne sommes qu'autant de particules travesties de la divinité, réduites en corps par certains aimans ou charmes cachés, avec lesquels nous avons de la sympathie. Mais sans nous arrêter à cette opinion, nous conviendrons qu'il ne paroît rien de ferme & de constant, que les cieux & les astres qui le composent & qui persévèrent toujours dans l'immuabilité de leurs cours, qui ne changent jamais de globe & ne quittent jamais leurs postes : Apollon se lève & se couche aux heures accoutumées; sa sœur observe constamment les périodes qui lui sont marquées pour croître ou pour décroître; ces deux astres ne varient que comme les saisons de l'année, c'est à-dire, avec une admirable régularité & des retours toujours constans & fixes.

Mais il ne faut pas croire que tous les mondes se ressemblent. Depuis que nos observations se sont fixées sur le tourbillon qui renferme le globe de Mercure, nous y avons remarqué une perpétuelle transmigration des états & formes de gouvernemens. Par les observations qu'on a faites, & en examinant les fioles de bon-sens que renferme la forêt, on a découvert que ce monde est actuellement agité par un flux & reflux perpétuel; leurs bachas, semblables aux chimistes, ne sont plus occupés qu'à tirer la quintessence de la substance

des sujets, pour la faire passer dans leurs coffres & dans ceux de leurs créatures, & ne laissent aux pauvres peuples que la matière terrestre, & aux souverains que le murmure & les plaintes des citoyens. Ces calamités que nous ne saurions ignorer doivent nous faire bénir la divinité, en lui offrant de nouveaux sacrifices, afin de lui rendre grâces de nous avoir conduits dans un monde rempli de lumière, de justice & d'équité, & de ce que le prince qui nous gouverne veut bien départir également ses dons à tous ses fidèles sujets. Ce philosophe, après s'être étendu sur la politique & sur la façon de bien gouverner, congédia l'assemblée.

Le génie nous fit passer dans un autre bâtiment qu'il nous dit être le logement des sept sages de la Grèce. En y entrant, le premier qui s'offrit à nos yeux fut Thalès, homme d'un grand esprit, qui néanmoins s'étoit laissé mourir de faim & de soif plutôt que de sortir d'un théâtre d'où il regardoit un combat de gladiateurs.

Solon parut ensuite, & nous eûmes avec lui une assez longue conversation sur les loix qu'il a données à Athènes. L'établissement d'un corps de loix, nous dit ce savant, est nécessaire dans toute administration. Le projet que j'ai formé, en donnant des loix à ma patrie, a été d'établir des règles qui pussent joindre la sûreté publique & l'intérêt par-

ticulier de chaque citoyen. L'administration de la justice, cette émanation précieuse de la divinité, doit principalement poser sur des formes qui lui soient propres : nulle personne ne doit se permettre de les violer, sans attaquer le nerf & le soutien de l'état : la justice n'auroit plus rien que d'arbitraire, elle ne seroit plus qu'un vain nom, aussi peu redoutable au crime qu'inutile à l'innocence. Ainsi les loix, si nécessaires à l'économie publique, le sont également à toutes les branches de la société ; elles évitent bien des maux & procurent une infinité de biens. Si la loi n'est que la volonté de celui qui gouverne, on ne peut la connoître avec certitude ; de-là un grand nombre de sujets se croient autorisés à violer cette règle de droit, écrite par la main du tout-puissant sur les vivantes tablettes du cœur, dans l'espérance de n'être pas exposés au châtimement ; & ceux qui la suivent ne sauroient jouir du témoignage intérieur de cette sécurité qu'on doit trouver dans la protection de la loi connue, lorsqu'on ne ne l'a jamais violée.

Or si l'offense ou le crime ne sont pas fixés, ni le châtimement prescrit, c'est un motif de moins pour la probité, auquel on doit nécessairement suppléer, autant pour ceux qui peuvent être tentés de commettre le crime, que pour ceux qui pourroient en souffrir ; d'ailleurs si un souverain veut se dispenser

de gouverner par des loix écrites & publiées, il doit exercer le gouvernement par lui-même, mais il est à craindre qu'il ne succombe sous un fardeau que personne n'est capable de soutenir seul; si c'est par le ministère de quelques-uns de ses sujets, il est encore à craindre que l'infériorité de leur rang ne les expose, soit à des tentations dont on ne peut espérer qu'ils aient toujours la force de se défendre, soit à des préventions qu'il leur sera peut-être impossible de surmonter. Ainsi pour exercer l'administration avec équité, il faut nécessairement une loi qui fixe l'offense & qui prescrive la punition; alors l'intégrité suffit seule, & la sentence ne dépend plus de l'opinion, mais des faits. Rarement la justice sera corrompue, & dans le cas où l'intégrité pourroit manquer, le défaut n'en pouvant être rejeté sur aucune erreur, on seroit du moins arrêté par l'idée de l'infamie & le danger qui résulteroit d'une prévarication manifeste.

Solon ajouta qu'il avoit laissé son corps en Chypre après quatre-vingts ans de vie sur le globe de la terre, en recommandant à ses principaux officiers de le brûler & d'en jeter les cendres au vent, dans la crainte qu'elles ne fussent portées à Athènes, parce qu'à la vue de ses reliques les athéniens se seroient crus dégagés du serment qu'ils avoient fait d'observer ses loix, du moins jusqu'à son retour. Ce

sage nous fit lire l'épithaphe qu'il avoit composée lui-même pour être gravée sur le tombeau qu'il s'étoit fait construire avant son départ ; peut-être ne sera-t-on pas fâché de la retrouver ici.

Je laisse à mes amis tout le soin de ma gloire ,
 Et je ne veux en ma mémoire
 Ni d'autre tombeau que leurs cœurs ,
 Ni d'autre éloge que leurs pleurs.

Après avoir quitté Solon , nous entrâmes dans l'appartement du roi Périandre. Ce prince essaya en vain de couper l'isthme de Corinthe. Zachiel nous dit que Périandre eut tant d'amour pour la reine sa femme, qu'il eut mille peines à la quitter après sa mort.

Nous joignîmes Cléobule , qui a passé pour le plus bel homme de la Grèce. Ce sage avoit appris la philosophie d'un Egyptien : il nous assura que le culte que cette nation rendoit aux animaux n'étoit qu'un culte civil & politique, sans que le fond de leur religion y eût aucune part. Comme ils tiroient leur principale subsistance de la culture des terres, ils firent une loi , par laquelle ils déclarèrent que tous les animaux qui servoient au labourage & ceux qui détruisoient la vermine, seroient sacrés & inviolables, & que quiconque les tueroit volontairement

ment, ou par accident, seroit puni de mort, regardant les animaux comme les instrumens de la providence divine qui les leur avoit donnés pour le soutien de la vie humaine; ce n'étoit que dans cette vue qu'ils les consacroient.

Nous vîmes ensuite ce fameux Chelon, qui mourut de joie lorsqu'il apprit la nouvelle d'une victoire remportée par le fils d'Olympias. Voici les trois sentences qui lui ont acquis le nom de sage.

Le grand savoir c'est se connoître; faites tout ce que vous devez; n'empruntez jamais pour paroître, & ne commencez jamais de procès. Chelon nous conduisit dans l'appartement de Bias, prince de Prienne en Ionie. Ce prince étoit si content de son esprit, que lorsque sa ville fut prise, il en sortit en disant qu'il emportoit tous ses biens avec lui. Le septième sage est Pittacus de Mèlène qui délivra Lesbos du tyran Melanchre, & qui tua en duel Phrinon, chef des ennemis.

J'ai peine à croire, dit Monime, que ce soit-là les sept sages dont il est tant parlé dans nos histoires; convenez, mon cher Zachiel, que s'il paroïssoit actuellement dans notre monde de pareils personnages, on pourroit bien les prendre pour des fous; j'en excepte cependant Solon. Mais qui est celui que je vois paroître? N'est-ce point un huitième sage? C'est, dit le génie en souriant, Scaron, qui a traduit en vers burlesques quelques mor-

ceaux de l'Énéide de Virgile & des Métamorphoses d'Ovide. Je suis charmée, reprit Monime, de le connoître; je me souviens d'avoir lu quelques-uns de ses ouvrages qui m'ont fort amusée, & je suis très-perfuadée qu'il vaut lui seul tous vos sages.

Monsieur, dis-je à Scaron en m'avancant vers lui, voici une belle dame qui vous préfère à tous les sages. Madame m'honore beaucoup, reprit Scaron, mais, je puis l'assurer que je n'ai jamais composé aucun de ces gros volumes qui tendent à prouver que la maladie, les douleurs, ni les souffrances, jointes au manque de fortune, ne doivent point altérer la gaieté du sage. Cependant, dit Monime, vous étiez en état de le prouver beaucoup mieux qu'un autre, puisque tous vos ouvrages sont une preuve bien convaincante que vous avez toujours conservé, au milieu d'une infinité de maux, cette gaieté & cette patience qui est la meilleure espèce de sagesse, ou pour mieux dire, la seule qu'il y ait; car qui peut se vanter d'être assez indépendant de la nature pour n'en craindre aucune surprise? Mais, par malheur, malgré tous les savans discours de vos philosophes, s'ils vouloient parler de bonne foi, ils avoueroient qu'elle conserve toujours ses droits, qu'elle a ses premiers mouvemens qu'ils ne lui peuvent jamais ôter, à moins d'en faire de vrais automates montés à

l'unisson. Scaron nous quitta après avoir dit à Monime les choses du monde les plus agréables; il fut rejoindre Marot.

Un peu plus loin nous rencontrâmes plusieurs disciples de Pithagore; entr'autres Philolaüs qui étoit de Corinthe. Ce philosophe avoit formé la république de Thebes, & lui avoit donné des loix: les Thebains le regardoient comme leur oracle; ils le croyoient descendu d'une fille de Bacchus nommée Bacchée: ses ouvrages étoient si fort estimés, que Platon, qui n'étoit pas riche, en acheta trois volumes la valeur de douze mille livres, que Dion de Syracuse lui avoit données pour son entretien. Malgré toute la science & la sublimité de la doctrine de ce savant, Zachiel nous dit qu'il avoit été obligé, lorsqu'il habitoit notre terre, de vendre des huiles pour fournir à sa subsistance. Ce philosophe a traité de l'amour d'une façon toute métaphysique; mais quelques-uns lui reprochent de n'avoir pas toujours eu l'esprit seul pour objet, & d'avoir souvent mis le corps de la partie. Zachiel nous fit remarquer Anaxaque, que le tyran Nicocréon avoit fait broyer dans un mortier.

CHAPITRE VIII.

SUITE d'Observations.

SUETONE, s'avancant vers le génie, se plaignit amèrement d'avoir été confondu sur la terre avec une foule d'historiens qu'on accusoit d'être menteurs, c'est-à-dire, de ces partisans flatteurs ou aveugles qui disent la vérité par caprice, & la médisance & le mensonge par inclination. Il est vrai, ajouta Suetone, qu'un pauvre historien se trouve souvent fort embarrassé par la contrainte où il est de flatter le souverain, sur-tout lorsqu'il est chargé d'écrire les évènements qui se sont passés sous son règne. Cependant il est de l'intérêt de la nation qu'on permette à un savant de dire la vérité sans flatterie & sans crainte, afin que la postérité puisse, en lisant l'histoire de ses ancêtres, apprendre à imiter les bons exemples, à s'éloigner & à avoir même de l'horreur pour la conduite des méchans. Il est certain qu'un homme qui entreprend de décrire l'histoire, doit commencer par se dépouiller des sentimens naturels de l'amour ou de la haine; il ne doit envisager ni patrie, ni parens, ni amis, puisqu'il devient juge & souverain des évènements

qu'il traite, & des princes dont il décrit les actions.

Cette conversation fut interrompue par Kepler, un des astronomes qui étoient venus au-devant de nous dans la plaine. Ce savant, me reconnoissant pour un de ses compatriotes, me dit qu'il étoit charmé de nous rencontrer, afin de nous procurer de nouvelles leçons : il nous conduisit dans une très-grande salle remplie de divers instrumens utiles à leur art.

Au milieu de cette salle étoit une table sur laquelle on voyoit arrangés des sphères, des globes, des compas, des quarts de cercle, des règles d'astrolabes, le compas de proportion de Juste-brigne, la sphère armillaire d'Archimède, la boussole, dont le véritable inventeur est Flaviogicia, Napolitain, le télescope de Newton, le microscope, le baromètre & le thermomètre de Farin-mith, l'aréomètre de Volq, la machine pneumatique de Bayle, le gnomon, le graphomètre, la machine électrique, & mille autres instrumens aussi utiles que curieux, avec plusieurs cartes pleines d'observations astronomiques. Vis-à-vis étoit un vénérable vieillard, attentif à examiner le cours des astres, qui, à l'aide d'une longue lunette que Galilée avoit composée avec beaucoup de soin & d'application, lui faisoit découvrir si les planètes tournent sur leur centre, si les routes

de l'air sont composées de petites étoiles, si les éclipses sont occasionnées lorsque la lune a toute sa moitié obscure tournée vers la terre, ou s'il faut qu'elle soit directement sous le soleil pour former une éclipse.

Ce savant, après une longue application, quitta sa lunette pour écrire une espèce de centurie, par laquelle il annonce que le ciel de Saturne & celui de trépidation n'ayant point achevé leur cours, il doit encore se passer plus de vingt-quatre mille ans avant que les globes célestes aient achevé leur tour.

Voilà, dit Monime en souriant, un philosophe qui ne m'est point inconnu, & je suis fort trompée si dans notre monde ce n'est pas son portrait qu'on voit à la tête de tous les almanachs : mon Dieu, qu'on a bien saisi la figure ! Il est vrai, dit Zachiel, que c'est le fameux Nostradamus, un des plus grands astronomes qui ait jamais paru sur le globe de la terre, c'est lui qui a prédit plusieurs choses qui sont arrivées, & qui a laissé de si belles centuries que tout le monde s'efforce de faire cadrer aux évènements extraordinaires.

Je ne dois pas vous laisser ignorer, poursuivit le génie, que dans les Indes orientales de votre monde, leurs astronomes sont très-persuadés que lorsque le soleil & la lune s'éclipsent, ils y sont poussés par un certain démon qui a les griffes

très-noires, & qui, pour leur faire de la peine, se plaîent de les étendre sur ces deux astres, dont il cherche à se saisir, afin de les priver de la lumière; & les pauvres Indiens, persuadés de cette folie, se jettent dans les rivières, s'y enfoncent jusqu'au cou; leur dévotion les y fait rester aussi long-tems que l'éclipse dure, pour obtenir du soleil & de la lune qu'ils emploient toute leur force & leur adresse à se défendre contre les ruses de ce malin démon. D'autres croient que ces deux astres sont brouillés ensemble lorsqu'ils s'éclipsent, & font mille extravagances pour tâcher de les raccommoder. Mais rien n'approche de la folie des Grecs, qui croyoient la lune ensorcelée par des magiciens qui la faisoient descendre du ciel pour répandre sur leurs herbes une certaine écume maléfique, c'est pourquoi ils purgèrent l'air avec des parfums aussitôt que l'éclipse étoit passée.

Nous passâmes ensuite dans une autre salle très-spacieuse, où se rassemble indistinctement la plupart des habitans qui veulent assister aux instructions des philosophes. Ptolémée, Copernic, Archimède & plusieurs autres y étoient. Il s'éleva une dispute entre les deux premiers, qui ont toujours été d'un sentiment différent sur le cours des astres. Ptolémée soutenoit qu'il falloit que la terre fût toujours en repos au centre de son tourbillon, que tous les corps célestes devoient faire leurs révolutions

autour d'elle afin de l'éclairer, ce qui devoit naturellement former différens cercles, suivant l'éloignement où ils se trouvent: Mais Copernic, faisi d'une noble fureur d'astronome, l'interrompit & lui soutint en allemand que la terre n'étoit pas digne d'occuper la première place parmi les astres, que cet honneur n'étoit dû qu'au soleil, & qu'il étoit certain que toutes les planètes doivent décrire leur cours autour de ce globe lumineux, que par conséquent il doit être le centre du cercle que décrit Mercure; Vénus vient ensuite suivie de la Terre qui, plus éloignée, doit, par cette raison, décrire un plus grand cercle que les deux planètes qui la précèdent; Mars, Jupiter & Saturne doivent suivre selon leur rang, mais ce dernier doit employer beaucoup plus de temps à faire sa révolution qu'aucune des autres planètes: ainsi, ajouta Copernic, il ne nous reste plus que la Lune à qui je permets de suivre la Terre en tournant toujours autour d'elle, & en la gratifiant de toutes ses variations.

Archiras, philosophe pithagoricien, approuva le sentiment de Copernic; & en examinant le tourbillon du soleil, il considéroit cet astre comme une étoile fixe qui brille de sa propre lumière. Ils cherchèrent ensemble quelle peut être la composition de ce globe, ainsi que des planètes qui tournent autour de lui, celle des satellites ou lunes qui en

accompagnent une partie; ensuite ils calculèrent exactement la distance des astres renfermés dans le tourbillon du soleil aussi-bien que celui de leurs mouvemens, soit sur eux-mêmes, soit autour de cet astre qui est leur centre commun. Ils expliquèrent les différens sentimens des plus grands astronomes, sur la nature des comètes connues; regardées comme des espèces de planètes errantes. On fit aussi un examen de ces espaces ou nuages lumineux qui se découvrent parmi les étoiles. On finit enfin par un détail circonstancié de tout ce qui concerne les corps célestes. On examina l'atmosphère de la terre, connue dans ce monde sous le nom de région des vapeurs, considérée comme une planète particulière qui roule dans les airs; on examina la composition de ce globe, ses inégalités qu'on nomme montagnes, ce qu'elle renferme dans son sein, la grande quantité de feu & de soufre dont elle est également pénétrée. On parla ensuite des foudres, des météores, des arc-en-ciels, des aurores boréales, du flux & reflux de la mer; on fit voir ce qui peut occasionner les tempêtes & les autres météores; on mesura les abîmes que renferment les mers, en observant la nature de cet élément, les qualités qui lui sont communes, celles que lui donnent la diversité des climats, l'inconstance des saisons & la différence des vents.

Nous quittâmes cette école pour entrer dans

une autre où étoit Senequë, Zenon, Crispe, Confucius, Plin, Montagne, Erasme, & plusieurs autres philosophes dont les noms doivent être fort indifférens à mes lecteurs. J'ai peine à concevoir, dit l'un d'eux, pourquoi, dans presque tous les mondes, la plupart des hommes sont toujours combattus par de folles passions & des réflexions sages, pourquoi ils emploient des vues si longues pour une si courte durée, tant de science pour des choses vaines & inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes; pourquoi cette ardeur pour la liberté & cette inclination à la servitude; pourquoi enfin ils ont une si forte envie d'être heureux, & une si grande incapacité pour le devenir.

C'est, reprit un de ces philosophes, que leur prétendue sagesse n'est point un effet de leur raison, & qu'il n'appartient qu'à la raison de gouverner les hommes & de régler leur conduite. Le genre humain devoit gagner à s'instruire; mais si les siècles éclairés sont aussi corrompus que les autres, c'est que la lumière ne peut encore s'y répandre également; qu'elle est concentrée dans un trop petit nombre d'esprits, pour que les rayons qui s'en échappent aient assez de force pour pouvoir découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages qu'on tire de la science & de la vertu comparées aux dangers du vice: la culture de l'esprit, l'exer-

cice de la vertu, celui des talens, peuvent seuls nous distraire de nos maux, & nous consoler dans nos peines; la nature a également partagé aux deux sexes les besoins & les passions; la raison pourroit réprimer les desirs, mais le premier mouvement qui est celui de la nature, porte toujours les hommes à s'y livrer.

On cherche à s'élever dans les cieux pour y découvrir des points fixes; on veut savoir si ce sont les loix de l'attraction ou celles de l'impulsion qui maintiennent l'ordre qui nous frappe dans la marche régulière des corps célestes; on se perd dans des conjectures philosophiques; on s'éloigne de la raison, & ce qu'on appelle un plan d'étude, ne devient qu'une combinaison de folie raisonnée qui ne leur laisse pas la faculté de réfléchir un seul instant sur eux-mêmes.

Je ne rapporterai point la suite de l'entretien que ces savans eurent ensemble; il roula sur les avantages & les agrémens de l'union & de l'amitié, sur la bonté & l'humanité, sur l'ordre, sur les admirables opérations de la nature, sur les conditions & les bornes de la vertu, sur les avantages qu'elle procure, sur les règles inviolables de la raison, sur la véritable philosophie & sur l'histoire & la poésie.

Monime se trouvant un peu fatiguée, refusa d'entrer dans une autre salle où l'on enseigne la

façon d'unir physiquement les vérités de chaque contradictoire ; par exemple , que le bleu est noir , qu'on peut être & n'être pas en même - tems , qu'il peut y avoir des montagnes sans vallées , que le néant est quelque chose , que tout ce qui est n'est point , qu'une & deux ne font qu'un , que la plus petite partie est aussi grande que le tout , qu'un atome peut paroître un éléphant , la manière de trouver la quadrature du cercle , le mouvement perpétuel , & mille autres connoissances aussi curieuses , dont je me dispense de faire le détail , attendu que plusieurs savans de notre monde se sont fort étendus sur ces matières.

Le génie s'apercevant que l'air de philosophie étoit trop pesant pour Monime , nous fit sortir de la ville , nous gagnâmes une allée couverte , où nous nous reposâmes assez long-tems. Zachiel qui ne vouloit perdre aucun instant qui pût servir à notre instruction , nous dit que n'ayant pu nous conduire dans toutes les salles d'académie , par rapport à la délicatesse du tempéramment de Monime , il alloit y suppléer en nous rapportant les divers sentimens de la plupart de ces philosophes.

Quelques-uns , poursuivit le génie , enseignent que les ames , après la mort , viennent par un principe de ressemblance se rejoindre à cette masse de lumière qui est le soleil , & que leur sphère n'est

formée d'autre chose que de l'esprit de tout ce qui a du mouvement dans tous les mondes qui les entourent , comme de Mercure , de Venus & de la Lune , de Mars de Jupiter , de ses satellites , de Saturne , de ses lunes & de son grand anneau ; ils croient que dès qu'un homme , un animal ou une plante expire , l'ame du premier & l'esprit des autres montent sans s'éteindre jusqu'à leur sphère , de même qu'on voit la lumière d'une bougie s'élever en pointe lorsqu'elle est à la fin. Quand toutes ces ames se sont réunies à la source du jour , & qu'elles sont purgées de la grosse matière qui les enveloppe ; c'est alors qu'elles exercent des fonctions bien plus nobles que celles de croître , de sentir & de raisonner , puisqu'elles sont réunies au soleil pour en former les esprits vitaux ; & c'est par la chaleur de mille millions de ces ames rectifiées que le soleil forme une espèce d'élixir qu'il influe ensuite à la matière des autres mondes , afin de leur donner la puissance de croître & d'engendrer avec celle de rendre les corps capables de se sentir.

Ces philosophes ajoutent qu'il y a trois sortes d'esprits répandus dans les mondes , dont les plus grossiers viennent animer les bêtes & sont végétaux les plantes qui sont dans leur sphère ; que les plus subtils s'insinuent dans les rayons du soleil , mais que ceux des philosophes qui n'ont rien contracté

d'impur dans leur première habitation, arrivent tout entiers dans la sphère du jour & y sont reçus comme citoyens, parce qu'on ne doit pas douter que la matière qui les a composés lors de leur génération, a dû se mêler si exactement, que rien ne l'a pu séparer; semblable à celle qui forme les astres dont toutes les parties sont pour ainsi dire brouillées par une infinité d'enchaînemens que les plus forts dissolvans ne sauroient jamais relâcher.

Dans le tourbillon de ce monde les hommes ne finissent que de mort naturelle, c'est-à-dire, qu'ils ne sont sujets à aucune maladie, & vivent ordinairement huit à neuf mille ans; mais lorsque par les continuels excès de travail & d'étude où leur tempéramment de feu les incline, l'ordre de la matière se brouille, & la nature qui sent qu'il faudroit plus de tems pour réparer les ruines de son être, que pour en composer un nouveau, aspire elle-même à se dissoudre; de sorte qu'on voit de jour en jour tomber la personne en particules semblables à de la cendre rouge: cette mort est celle des gens d'un esprit médiocre, car pour les philosophes, ils prétendent qu'ils ne meurent point & qu'ils ne font que changer de forme pour aller revivre ailleurs, ce qui, loin d'être un mal, ne sert au contraire qu'à perfectionner leur raison, leurs talens & leur jugement, qui les conduit à un nombre infini de nouvelles connoissances. Ce-

pendant on a remarqué plus d'une fois qu'un philosophe , à force d'exercer son esprit , de fatiguer son imagination , & d'entasser images sur images , grossit tellement la cervelle , que le crâne ne la pouvant plus contenir , est forcé de se fendre avec éclat ; cette façon de mourir est sans doute la plus distinguée , aussi est-elle celle des plus grands génies.

Presque tous les habitans de ce monde jouissent d'une tranquillité d'esprit & d'une paix inaltérable ; on ne les voit point exposés à l'inconstance ou à la trahison de faux amis , ni aux pièges invisibles d'ennemis cachés , parce que la fraude est regardée chez eux comme un crime aussi énorme que le vol & l'assassin : leurs Législateurs ont établi pour principe certain que les soins & la vigilance d'un esprit ordinaire peuvent garantir ses biens contre les attaques des bandits , mais que la probité n'a point de défense contre la fourberie & la mauvaise foi des hommes.

Ici les philosophes vivent dans une grande considération : également recherchés des grands & de tous les citoyens , on leur confie l'éducation des princes & princesses ; l'avantage qu'ils retirent de cette éducation est le privilège de leur annoncer la vérité en tout tems , & de la porter jusqu'au pied du trône , où l'on peut dire qu'elle paroît si rarement dans les autres mondes.

Chacun d'eux est chargé de traiter les matières qui l'affectent le plus. Monime nous dit qu'elle avoit trouvé fort singulier , dans la visite que nous avions faite de leurs écoles , que Platon & Socrate eussent choisi pour leur partie les matières qui concernent l'amour , & qu'ils se fussent chargés du soin d'en instruire singulièrement les femmes qui , comme je l'ai déjà fait remarquer , participent à la même éducation ; aussi ne les voit-on point , comme dans les autres mondes , le jouer d'une illusion puérile , ni les esclaves des préjugés ; mais cet avidité qu'elles ont pour les sciences ne sert qu'à les mettre en état de réfléchir sur tous les événemens de la vie , & loin de chercher à s'en parer par un étalage pompeux , elles n'en paroissent que plus modestes.

Ces peuples n'ont ni temples , ni autels ; ils croient que ce seroit diminuer la majesté de la divinité qui est celle qui remplit tout par sa puissance & par ses bienfaits , en renfermant pour ainsi dire cette majesté dans les bornes étroites d'un temple : tout l'univers , disent-ils , annonce sa puissance , sa grandeur & ses biens ; tout l'univers par conséquent doit lui servir de temple & d'autel. Où peut-on mieux connoître & adorer la divinité qu'aux endroits où elle se peint avec plus d'avantage ? C'est pourquoi ils font ordinairement leurs prières dans les plaines les plus spacieuses

cieuse ou sur des montagnes-élevées, regardant les astres comme pénétrés de la divinité. Les êtres créés ne font, disent-ils, que les parties d'un tout prodigieux, dont la nature est le corps, & la divinité l'ame; c'est elle qui brille dans les étoiles, qui anime les hommes, qui fleurit dans les arbres, qui vit dans tout ce qui a vie, qui s'étend dans tout, se répand sans se diviser, agit sans s'épuiser, & donne la forme aux hommes ainsi qu'aux animaux; enfin elle remplit, lie & anime également tout: telle est en substance une partie des instructions qu'on donne à ces peuples.

CHAPITRE IX.

RENCONTRE de Sephis, & son Histoire.

ZACHIEL nous fit remarquer une jeune personne qui, par le secours d'un génie du premier ordre, venoit de franchir le vide immense qui sépare la planète de Mars d'avec celle du Soleil. Les deux génies s'abordèrent sans montrer aucune surprise. Nelapha en ces lieux! dit Zachiel, je vous croyois arrivé dans Saturne. Il est vrai, reprit Nelapha, que la dernière fois que nous nous sommes rencontrés je me disposois à en

prendre la route ; mais en traversant le monde de Mars , de tendres plaintes ont frappé mes oreilles ; surpris de les entendre je descends , perce les nues , & j'apperçois à la foible lueur des étoiles un vieillard respectable qui me parut être dans la plus grande désolation. J'ai écouté long-tems ses plaintes sans me rendre visible : un confident qui l'accompagnoit lui représenta le danger où il s'exposoit s'il venoit à être découvert ; le vieillard ne lui répondit que par de profonds soupirs , puis se tournant vers la mer & s'apercevant par son murmure qu'elle commençoit à s'agiter : justes Dieux ! s'écria-t-il , serez-vous toujours insensibles à mes prières ? Et vous , vents impétueux , respectez le vaisseau fragile qui porte l'objet de mon amour ; doux zéphirs , écartez les orages , rangez-vous à la poupe , enflez doucement les voiles ; ondes , aplanissez-vous , & qu'un sillon léger , effleurant votre sein paisible , indique à peine la trace de sa course rapide ; rochers , écartez-vous de son passage ; nuages , formez un voile qui la dérobe aux yeux de ceux qui pourroient la trahir ; & vous lune au teint d'argent , que votre douteuse lumière favorise cette heureuse fuite , ralentissez votre course , gardez-vous d'atteindre l'horison , attendez , pour disparaître , que l'aube du jour lui prête le secours de son flambeau.

Ainsi parla ce respectable vieillard qui se retira après avoir perdu de vue le vaisseau qui faisoit l'objet de sa crainte & celui de son espérance. Je le suivis dans son palais, où m'étant rendu visible, j'employai ce que je crus de plus consolant pour calmer sa douleur, en lui promettant de voler au secours de l'objet de sa tendresse. Après l'avoir quitté, fidelle à ma promesse & guidé par le désir de rendre à la vertu les secours dont elle n'est que trop souvent privée, je pars, & d'un vol rapide je traverse la mer; ses mugissemens me font craindre que le vaisseau, après avoir été le jouet des vents & d'une affreuse tempête, ne se soit brisé contre quelque roche. Je descends en planant toujours sur les bords de la mer, où j'apperçois les débris d'un vaisseau sur les rives d'une île déserte; j'avance & trouve étendue sur le sable cette jeune personne, que l'aspect d'un affreux serpent prêt à la dévorer avoit rendue immobile: mon cœur en cet instant se sentit saisi d'horreur, une force majeure m'entraîne vers elle, j'écarte le monstre, & la saisissant dans mes bras je l'enveloppe d'un nuage; je remonte, & d'un vol rapide je fends les airs pour venir la déposer dans le Soleil, où j'étois sûr de vous rencontrer; c'est à vos soins que je la confie, elle est digne d'accompagner l'aimable Monime; une cuillerée d'élixir élémentaire que je viens de lui faire prendre a entièrement

ranimé ses esprits. Cette belle personne vous instruira de ses aventures. Vous n'ignorez pas que je suis obligé d'obéir à des ordres supérieurs , & ne puis différer plus long-tems à remplir ma mission.

Nelapha dit encore quelques mots à Zachiel dans une langue qui nous étoit inconnue , après quoi nous le vîmes reprendre son vol vers le palais d'Apollon. Cette rencontre me fit connoître que les génies entr'eux ne se font aucun compliment ; ils expliquent sans supplication leurs desirs & leur volonté ; comme ils n'exigent jamais que des choses justes , ils ne trouvent aussi nulle sorte d'opposition.

Monime , charmée d'avoir une compagne de voyage , s'approche de la belle étrangère , lui fait mille tendres caresses , auxquelles elle répondit avec beaucoup de grace. Cependant l'inquiétude de son sort se fit remarquer dans ses yeux : rassurez-vous , charmante personne , dit Monime en lui prenant les mains qu'elle serroit tendrement dans les siennes ; si jusqu'à présent la fortune a paru vous être contraire , vous ne devez plus redouter ses coups ; le génie qui vous prend sous sa protection est au-dessus de toutes les puissances humaines , il ne permettra pas que vous succombiez sous le poids de vos persécuteurs.

A ce discours cette jeune personne poussa un profond soupir , ses yeux se remplirent de larmes.

qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, ce qui engagea Zachiel à confirmer le discours de Monime par de nouvelles promesses de la protéger & de lui procurer tous les agrémens nécessaires à sa tranquillité. Cette belle personne, soulagée par ces assurances, commença à nous montrer un visage plus serein; elle parcourut des yeux tout ce qui l'environnoit, cherchant sans doute à découvrir quelle étoit la contrée qu'elle alloit habiter, fort éloignée de penser qu'elle avoit quitté le globe qui l'a vu naître, n'étant point encore instruite de la pluralité des mondes: Mais Monime qui desiroit ardemment d'apprendre le sujet de ses disgraces, la supplia, avec instance, de vouloir bien nous en faire le récit. Cette jeune personne, sans trop se faire prier, céda volontiers à l'empressement de Monime, & commença ainsi l'histoire de ses malheurs.

Je me nomme Sephise, & vous voyez en moi l'infortunée fille du roi Bolomine. Mon malheureux père, forcé de céder son royaume à celui que les brigues & les mauvaises manœuvres en avoient rendu le maître, abandonné de ses sujets, réduit à mener une vie laborieuse; ce prince infortuné vécut long-tems dans un exil volontaire qu'il s'étoit choisi au milieu d'un désert, je fus la seule compagne de sa misère; ma mère perdit la vie en me

donnant le jour; un seul domestique avec ma nourrice formoient toute sa suite, & ce malheureux prince prit encore lui-même le soin de mon éducation; mais beaucoup plus grand que ses malheurs, il m'instruisit des miens dès que ma raison commença à se développer.

Ma chère Sephise, me dit un jour mon père en me serrant tendrement dans ses bras, toi seule fais ma joie & mes maux, tu fais ma félicité & ma peine, sans toi la vie me feroit à charge, & ce n'est que pour toi qu'elle me devient un supplice. Hélas! toute ma philosophie m'abandonne, lorsque je réfléchis au déplorable sort qui nous accable. Pourquoi faut-il que le destin, toujours contraire à mes vœux, nous force de vivre sans cesse dans la plus cruelle humiliation, tandis qu'un usurpateur triomphe de nos maux!

Hélas! s'écria Sephise en s'interrompant elle-même, peut-être qu'en ce moment j'offensois les dieux, en pensant qu'ils venoient d'ôter à mon père le bon-sens & la raison; je le regardois avec des yeux où sans doute la douleur de le voir dans cet état étoit peinte : oh, mon père! lui dis-je en me jetant à son col & baignant son visage de mes larmes, qui peut donc vous troubler à ce point? Hélas! trop contente de mon sort, je le préférerois toujours à toutes les couronnes de l'univers, & ne formerois jamais d'autres vœux que pour la

conservation de vos jours. Je jouis tranquillement de toute votre tendresse, peut-il y avoir un bien comparable à celui de vous prouver chaque jour mon respect? Cessez donc d'empoisonner un bien si cher & si précieux pour mon cœur, par d'inutiles & vains regrets. Mon père plus attendri encore par mes caresses, ne put retenir ses larmes qui se confondirent avec les miennes; cet attendrissement dura quelques instans, après quoi mon père, revenu de son trouble, me fit un long détail de toutes ses infortunes; il me laissa ensuite avec Fenix, ma nourrice.

Cependant mon père du fond de sa retraite s'étoit conservé des correspondances avec quelques-uns de ses sujets qui lui étoient restés fidèles : un de ses officiers vint un jour lui annoncer les conquêtes rapides d'un monarque à qui tout cédoit, & qui venoit de chasser l'usurpateur, après avoir défait toute son armée; que le projet de ce prince étoit de se rendre maître de toute la Bolomie, & qu'il étoit tems de paroître pour réclamer les droits qu'il avoit sur ce royaume. Le roi mon père, charmé d'apprendre cette nouvelle, ne balança point à suivre cet officier, après qu'il l'eut assuré qu'il avoit rassemblé un grand nombre de ses sujets qui lui étoient restés fidèles.

Nous partîmes à l'instant & arrivâmes en peu

de jours au camp des vainqueurs. Nous fîmes d'abord introduits dans la tente du roi, qui nous reçut avec toute l'affection qu'on peut attendre d'un prince aussi généreux que sensible aux malheurs d'un souverain qui méritoit par ses vertus un sort plus heureux. Ces deux princes eurent ensemble une longue conversation, qui se termina de la part du conquérant par les plus fortes assurances de ne point rentrer dans ses états qu'il n'eût rétabli mon père sur le trône de ses ancêtres.

L'effet suivit de près les promesses, & le roi de Bolomine rentra triomphant dans sa ville capitale aux acclamations d'un peuple toujours avide de nouveauté. Le roi se fit d'abord conduire au temple d'Hercule, où je l'accompagnai, pour rendre grâces aux dieux des faveurs qu'ils venoient de lui accorder. Mais sa douleur fut extrême, lorsqu'il vit que ce temple avoit été pillé & qu'on en avoit enlevé toutes les richesses. Mon père regretta sur-tout deux colonnes d'une beauté admirable. Le roi fit offrir plusieurs sacrifices; & après avoir achevé nos prières, nous entrâmes dans le palais au son de mille instrumens.

Deux années se passèrent pendant lesquelles le roi fut sans cesse occupé à tâcher de pacifier les troubles qui régnoient encore dans ses états. L'usurpateur chassé honteusement, ne se crut pas abattu;

il renouvella ses intrigues & ses cabales qui suscitèrent de nouveaux troubles, malgré les soins du roi.

Privée souvent pendant des mois entiers de la douceur d'embrasser mon père, je regrettois ce tems heureux où je jouissois sans cesse de la satisfaction de l'entretenir, où son cœur rempli de tendresse n'étoit sensible qu'au plaisir de m'instruire, de perfectionner mon ame, de la former pour la vertu; c'étoit alors les seuls biens qu'il envioit. Funestes grandeurs, vains honneurs, biens frivoles, hélas! pourquoi êtes-vous venus me ravir la paix dont je jouissois? Peu flattée de tout ce qui m'environne, non, ce n'est point au sein des grandeurs qu'on trouve la vraie félicité. Depuis que je suis à la cour qu'y ai-je remarqué? Des courtisans adulateurs qui bornent toute leur étude à nous déguiser la vérité, à tâcher de pénétrer dans l'intérieur de notre ame pour tirer un plus sûr avantage de nos faiblesses.

Fenix, surprise de m'entendre regretter sans cesse mon désert, entreprenoit en vain d'en faire le parallèle avec tout ce que la Cour a de plus séduisant; ces peintures ne faisoient que redoubler mes ennuis, un noir pressentiment sembloit m'annoncer de nouveaux malheurs, & je comparois mon séjour à la cour, à ces songes légers que l'aube, avant-courier du jour, apporte sur ses ailes dorées, &

qu'on voit s'envoler avec les ombres dès que l'éclat du soleil vient frapper nos paupières.

Quoi, madame, me dit un jour Fenix, vous verrai-je toujours en proie à cette sombre tristesse? Je n'en ai point été surprise lorsque vous aviez lieu de craindre pour les jours du roi votre père; à présent qu'il est de retour, jouissez au moins tranquillement du plaisir de le revoir & des honneurs qui vous environnent de toutes parts. Que ces honneurs, chère Fenix, sont peu capables de toucher une ame comme la mienne! Je ne puis être sensible qu'à la tendresse de mon père; je fais que rien ne peut me la ravir. Hélas! il vient encore de me dire que tous les soins qu'il prend pour s'affermir sur son trône & pour en chasser la division & les brigues, ne sont que dans la vue de se procurer la satisfaction de m'y voir placée; cependant, ma Fenix, un affreux pressentiment que je ne puis vaincre, vient sans cesse empoisonner le repos de mes jours.

Mon père ne jouit pas long-tems de cette ombre de tranquillité; la guerre se ralluma avec plus de fureur, & pour comble de maux, la famine vint encore se joindre à ce fléau. Alors tous les temples se remplirent; chaque jour on offroit de nouveaux sacrifices pour tâcher d'apaiser la colère des dieux.

Pendant ces calamités, quelques ministres fana-

tiques & ennemis cachés du sang de Bolomine, inspirèrent au peuple le desir de consulter l'oracle d'Apollon, afin d'apprendre par quelle sorte de sacrifice on pourroit calmer le courroux des dieux, & se délivrer des fléaux qui désoloient l'état. Un de ces ministres fut chargé des présens qu'on devoit offrir, afin d'obtenir de l'oracle une réponse favorable.

Pendant le voyage de ce ministre, j'accompagnois tous les jours mon père au pied des autels. Ce prince me paroissoit tranquille; une ame pure que le sort injuste poursuit, trouve sa consolation dans le témoignage de sa conscience; elle espère que le tems, cet ami fidelle de la vérité & de la justice, fera un jour éclater son innocence. Cependant le ministre annonça son retour; mais hélas! ce ne fut que pour remplir tout le palais de trouble & d'horreur. Le perfide se fit une secrète joie de faire publier au peuple qu'à son approche vers le temple tout y avoit retenti d'un bruit semblable à celui du tonnerre, que des feux brillans s'étoient fait voir dans l'air, que l'autre de la prêtresse avoit tremblé, & qu'enfin agitée par le dieu qui l'animoit, elle avoit prononcé cet oracle :

La divinité, offensée par les crimes d'un peuple ingrat, ne peut s'apaiser que par le sang d'une vierge pure; Bolomine tient seul ce trésor.

Cette réponse, me fut d'abord cachée avec un soin extrême; mais lorsque j'eus appris le retour de l'envoyé, je passai dans l'appartement du roi mon père, pour y apprendre de lui-même si les dieux s'étoient enfin expliqués; je m'approche dans l'espoir de recevoir ses tendres embrassemens; que vois-je! mon père interdit recule à mon aspect, une pâleur mortelle couvre son front, ses yeux éteints par la douleur, se détournent de dessus moi, il les élève ensuite avec les bras vers le ciel: dieux injustes! s'écrie-t-il, & il reste immobile; un instant après il ordonne qu'on se retire & qu'on fasse venir la princesse sa fille. J'étois seule dans son cabinet; saisie d'effroi, mes genoux tremblans pouvoient à peine me soutenir, & le cœur palpitant de crainte m'ôtoit presque la respiration: ô mon père! m'écriai-je d'une voix entrecoupée, en tombant à ses pieds, de grace soulagez votre douleur en m'apprenant de quels nouveaux malheurs nous sommes encore menacés; hélas! qui peut occasionner le trouble qui vous agite? Que l'état où je vois mon père me fait regretter ces jours tranquilles que nous passions dans la retraite! Au nom des dieux... levez-vous; ma fille, & cessez d'implorer des dieux dont la puissance supérieure ne sert qu'à les rendre plus injustes & plus insensés.

Surprise d'entendre de la bouche de mon père un discours si opposé aux sentimens de piété qu'il avoit

toujours montrés envers les dieux, je n'osai y répliquer. Restés tous deux dans un morne silence, j'attendois, pour me retirer, les ordres de mon père, lorsque jetant sur moi des yeux où une douleur mêlée de tendresse étoit peinte : eh bien ! ma fille, je consens que vous retourniez dans notre ancien exil, ces dieux cruels l'exigent, il faut leur obéir ; hélas ! puissiez-vous n'en être jamais sortie ! Allez, ma fille, rentrez dans votre appartement, je me charge du soin de faire tout préparer pour votre départ.

Saisie de la plus violente douleur, j'obéis au roi sans oser lui répondre ni le faire expliquer sur les causes d'une résolution si extraordinaire. Fenix étonnée du trouble qui m'agitoit, s'empressa d'en apprendre le sujet ; seule confidente de mes peines, je ne fis nulle difficulté de lui raconter les motifs qui occasionnoient mon désespoir : tu connois, ajoutai-je, les sentimens dont mon ame est pénétrée ; tu fais la tendresse & le respect que j'ai toujours eus pour mon père : ce n'est pas, ma Fenix, que je doute aujourd'hui de la sienne, il n'a jamais cessé de m'en donner chaque jour de nouvelles preuves : cependant, le croirois-tu ? Fenix, mon père m'ordonne de m'éloigner, & dans ce moment même tout se prépare pour cette funeste séparation.

A ce récit, Fenix plus instruite que moi du mal-

heureux sort qui m'étoit destiné, ne fit que soupirer; ses regards inquiets parcouroient tristement mon cabinet : tu trouves, repris-je, que je suis long-tems seule, cela t'afflige; mais en effet, pourquoi cet abandon? Ces lâches courtisans, dont il y a deux heures j'étois encore entourée, regarderoient-ils mon voyage comme un exil? Par quel endroit l'aurois-je mérité? Toujours soumise aux ordres du roi mon père, je n'ai jamais désiré d'autre gloire que celle de m'en faire aimer. Fenix, ma chère Fenix, parcours ce palais, informe-toi de tout ce qui s'y passe; tâche sur toutes choses, ma Fenix, d'apprendre la réponse de l'oracle.

Mais que vois-je! le roi s'avance; que signifie cet air sombre? Hélas! que vient-il m'annoncer? dieux! veillez du moins sur des jours si chers, & s'il vous faut une victime, acceptez le sacrifice que je vous offre de ma vie, & ajoutez mes jours à ceux d'un roi qui vous a toujours respectés. Ah, mon père! par pitié pour vous & pour moi, cessez d'accabler une malheureuse princesse tourmentée par des craintes mille fois plus cruelles que la mort. Par quelle affreuse fatalité faut-il que je m'éloigne de vous? Qui peut vous avoir inspiré une résolution si contraire à mon repos? Comment ai-je pu tomber dans la disgrâce de mon père & de mon roi? Au nom des dieux, expliquez un mystère dans lequel toute ma raison s'abîme & se confond.

Ma fille, reprit mon père, en me serrant tendrement dans ses bras, calmez cette agitation qui met le comble à ma douleur; toujours plus digne de ma tendresse & de mon amour, soyez certaine que rien ne pourra jamais affaiblir ces sentimens; mais, ma fille, il faut céder pour un tems à notre malheureux destin, en montrant une ame encore plus grande que les maux dont il nous accable. Que ces Dieux que vous implorez avec tant de zèle, vous soient plus propices & vous conduisent dans un endroit où vous puissiez jouir du repos qu'ils m'ont toujours refusé. Hélas! repris-je, quel repos puis-je goûter éloignée de vous? Ma fille, j'ose me flatter que vous ne serez pas long-tems privée de ma présence. Dans ce moment Germinus, confident du roi, vint lui annoncer que le vaisseau étoit prêt; mon père s'arrachant alors de mes bras, ordonna à son confident de ne rien négliger pour assurer ma fuite.

Restée seule avec Germinus : princesse, me dit-il, le roi vous a sans doute instruite de ses volontés; tout est calme dans le palais, les vents nous favorisent, au nom des dieux, madame, ne différez pas de profiter de cet instant. J'obéirai sans doute, repris-je en poussant un profond soupir. Mais Fenix ne revient point, je ne puis m'éloigner sans elle. De quel soin, madame, vous occupez-vous? dit Germinus. Fenix ne court aucun risque, les

momens sont précieux, de grace abandonnez ces lieux funestes, & soyez persuadée que de votre fuite dépend toute la tranquillité d'un monarque qui vous chérit plus que sa vie.

Fenix parut dans l'instant, son visage étoit baigné de larmes; eh bien! dis-je, ma Fenix, qu'as-tu appris? Quel est donc ce fatal mystère si difficile à développer? Hélas! madame, ce n'est point ici le lieu de vous en instruire; fuyez pour jamais un peuple injuste & ingrat qui vous demande à grands cris pour vous immoler à son indigne superstition. Qu'entends-je! on en veut à ma vie! Ah! si ma mort peut assurer le repos de mon père, je ne balance point; qu'on me conduise au temple, les dieux l'ont sans doute ordonné; si je suis une victime digne de leur être offerte, de grace ne me privez pas de la douceur d'en faire le sacrifice sans répugnance. Princesse, reprit Fenix, vous oubliez que la vie du roi votre père est attachée à la vôtre; si vous vous obstinez à périr, vous vous rendrez coupable d'un parricide qui ne peut qu'irriter les dieux, puisque le roi a juré de ne point vous survivre un instant. Que ce serment est tendre, mais qu'il est cruel! Hélas! que me sert la vie si je dois la passer éloignée de mon père!

Une rumeur qui se fit entendre, obligea Germinus de m'enlever malgré ma résistance; il gagna le vaisseau sans aucun obstacle. Fenix qui nous
avoit

avoit suivis, employoit tout ce que la raison pur lui dicter pour adoucir mes maux. Mais à peine deux jours s'étoient écoulés que le ciel se couvre d'affreux nuages, d'horribles météores se font voir, la mer se gonfle, & ses flots mugissans présagent la tempête, le matelot saisi d'horreur, annonce par ses cris une mort inévitable ; dans cet affreux désordre, tranquille au milieu des dangers : juste dieu ! m'écriai-je, tu pourrais ta victime, elle ne peut échapper à tes coups ; pardonne au moins à ce peuple innocent de ma fin, prolonge les jours d'un père malheureux qui a toujours aimé & chéri la vertu, & reçois enfin le sacrifice de ma vie. En achevant ces mots je me précipite dans la mer ; mais Neptune refusant de me recevoir, me rejette dans une île déserte, où je reste sans connoissance.

Un terrain pierreux & inégal, semble défendre l'approche de ce lieu à tout autre qu'aux animaux malfaisans, aux reptiles venimeux & aux monstres dont il doit être le repaire ; un torrent qui se précipite du haut d'une montagne aride vient se briser avec fracas contre des rochers énormes ; l'onde bouillonnante & couverte d'écume rejailit au loin, & par sa course incertaine & fangeuse, met le comble aux horreurs de cette effroyable solitude.

Lorsque j'eus repris mes sens, je crus voir la nature expirante, rien de si effrayant ne s'étoit encore offert à mes yeux ; une vaste plaine dépouillée

de verdure & entourée de précipices me retraçoit tous mes malheurs. Je descends en moi-même, je m'interroge, je me demande avec effroi si tout ce que je me rappelle est conforme à la vérité; je cherche à me flatter, mais en vain; comment pouvoir se refuser à la conviction qui m'accable? Je me retrace confusément toute l'étendue de mes infortunes, l'incertitude de ma situation actuelle & l'assombrissement des maux dont je suis encore menacée : toute la nature est déchaînée contre moi, m'écriai-je, à l'approche d'un monstre affreux, tremblante & éperdue, je veux fuir, les forces me manquent & je tombe sans connoissance. Je ne puis vous dire de quel moyen s'est servi le jeune homme qui m'a conduite vers vous pour me soustraire à la fureur du monstre; ni quelle route il a tenue pour m'amener en ces lieux; j'ignore aussi quelles peuvent être les raisons qui l'obligent à m'abandonner si-tôt.

Ne craignez rien, belle Sephise, dit Zachiel, l'être suprême qui connoît la pureté de votre ame & qui sait qu'elle n'a jamais été souillée d'aucun crime, vous a conduite au séjour des heureux pour y jouir d'un bonheur qui ne périra jamais. Vous êtes ici dans la-sphère du soleil, où vous devez vous purifier de toute matière terrestre, jusqu'à ce que, semblable à une perle, vous alliez ensuite orner le col de la Vierge, qui est un des signes du zodiaque.

Sephise surprise du discours du génie, lui en demanda l'explication. Le génie la satisfit en peu de mots, & nous la vîmes peu de tems après changer de forme & s'envoler vers le lieu qui lui étoit destiné. Mais avant de sortir de la planète, Zachiel nous fit voir, par le moyen d'un télescope, que cette aimable princesse étoit transformée en une étoile de la sixième grandeur qui paroît attachée au col de la Vierge. Je ne doute pas que nos astronomes n'en fassent bientôt la découverte, & que ceux qui naîtront sous des signes qui se trouveront en bon aspect avec cette étoile, ne soient doués de cet amour filial qui forme les premiers liens entre les êtres raisonnables.

CHAPITRE X.

QUI contient ce qu'on verra.

Pour suivre nos observations, le génie nous conduisit vers une carrière que nous visitâmes avec beaucoup d'attention. Cet endroit est rempli d'une prodigieuse quantité de chimistes, que Monime prit d'abord pour des charbonniers, tant ils étoient noirs & enfumés. Ces bonnes gens travailloient avec une ardeur incroyable sous les ordres de Fla-

Hij

mel; ce fameux philosophe étoit à leur tête & paroïssoit diriger tous leurs travaux; il les encourageoit en leur promettant de fixer sur leurs opérations les rayons du soleil; & ces personnes animées par le desir de s'instruire, écoutoient avec respect les instructions de leur directeur; ils recueilloient comme autant d'oracles toutes les paroles de Flamel, auxquelles je suis presque certain qu'ils ne comprenoient rien.

A peine fûmes-nous sortis de la carrière philosophale, qu'une figure grotesque se présenta devant nous; Monime en parut d'abord effrayée; mais Zachiel qui le reconnut pour un oracle, la rassura & lui donna en même tems la curiosité d'entendre le récit de ses aventures, par lesquelles il pourroit nous instruire de quelques faits intéressans.

D'où viens-tu, lui dit le génie en l'abordant? Tu me paroïs bien fatigué. Il est vrai, dit l'oracle, que mes voyages m'ont presque anéanti. Depuis plusieurs siècles que je parcours différens mondes, je n'ai pas manqué d'occupations; si vous voulez vous reposer à l'ombre de ces lauriers, je pourrai vous faire part de quelques-unes de mes prouesses. Mais que vois-je, dit l'oracle en nous regardant Monime & moi avec beaucoup d'attention? Ou je suis un mauvais oracle, ou les deux personnes qui vous accompagnent sont des habitans du globe de la terre qui n'ont point encore subi le joug que la

nature a imposé à tous les mortels : comment donc ont-ils pu parvenir jusqu'ici ? Si ta science étoit aussi sûre que tu l'oses assurer, reprit le génie, tu ne devrois pas ignorer toute l'étendue de mon pouvoir, ni les moyens dont je me suis servi pour les conduire jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, je t'ordonne de leur apprendre ce qui t'est arrivé dans leur monde. Je ne puis me dispenser d'obéir à un génie supérieur, dit l'oracle, qui commença ainsi :

Arrivé dans le globe de la terre, je me suis rendu en Grèce, où je me fis connoître, après la mort de Socrate, pour son démon. J'ai instruit à Thebes Epaminondas ; ensuite passant chez les Romains, je me suis attaché à Caton, puis à Brutus. Personne n'ignore que tous ces grands personnages n'ont laissé à leur place que le fantôme de leurs vertus ; c'est pourquoi j'engageai quelques-uns de mes compagnons de suivre mon exemple en se retirant dans des temples, dans des cavernes ou dans des antres profonds ; mais les peuples étoient si stupides & si grossiers, que nous perdîmes bientôt tout le plaisir que nous prenions autrefois à les tromper ; cet amusement nous devint insipide. Il est bon d'instruire cette belle dame que mes camarades & moi, d'accord ensemble, avons exécuté mille choses extraordinaires sous différens noms que le fanatisme & la superstition avoient mis en vogue, singulièrement celui d'oracles, de dieux foyers, de Lares,

de Lamiers, de Farfadets, de Nâïades, d'Incubes, d'Ombres, de Manes, de Spectres & de Fantômes; nous prîmes donc le parti d'abandonner cette terre sous le regne d'Auguste; ce fut peu de tems après m'être apparu à Drusus, lorsqu'il partit pour porter la guerre en Allemagne, & que je lui défendis de passer outre.

Cependant j'y ai depuis fait encore plusieurs voyages. C'est moi qui suis apparu à Cardan dans le tems qu'il étudioit; je l'ai instruit de plusieurs choses très-curieuses. Agrippa s'est aussi conduit par mes conseils. J'ai guidé Campanelle dans ses opérations. Je me suis rendu au nombre de ces savans connus sous le nom de chevaliers de la Rose-Croix, & leur ai enseigné quantité de secrets naturels qui les ont fait passer pour de grands magiciens. C'est moi qui ai suscité plusieurs sectes nouvelles de fanatiques qui veulent s'arroger les droits que nous avons toujours eus de prédire l'avenir. J'ai appris à ces fourbes de nouvelle espèce mille tours de souplesse, en les habituant dès leur plus tendre enfance à plier leur corps en cent façons différentes, afin de prendre avec plus de facilité des attitudes extraordinaires.

Ennuyé enfin de ne rencontrer sur le globe de la terre que des hommes la plupart fous, ignorans ou imbécilles, qui néanmoins toujours guidés par leur amour propre, se persuadent aisément qu'ils

sont de la nature des anges, je me dispoisois donc à remonter dans quelqu'autre monde, lorsque le hasard me fit faire la connoissance d'un sage qui fait la gloire de sa nation & la honte de ceux qui le connoissent, sans daigner récompenser en lui la vertu dont il est la vivante image.

Ce sage possède toutes les sciences & tous les talens dont un seul suffiroit pour le faire admirer; mais croiroit-on que l'assemblage de si rares vertus soit resté enseveli sous le poids de l'infortune la plus affreuse? O siècle de fer! m'écriai-je en admirant ce philosophe; injustes citoyens qui ne vous plaisez qu'à récompenser le vice & faire languir la vertu sous le fardeau de l'indigence! souffre, lui dis-je, homme admirable que je corrige le sort en t'enseignant les moyens de te rendre heureux, accepte ces trois fioles; l'une est remplie d'huile de talc, l'autre de poudre de projection, & la troisième d'or potable. Ce sage me refusa avec un dédain plus généreux que ne fit Diogène lorsqu'il reçut les offres & les complimens d'Alexandre.

Je ne connois pas, me dit-il, le prix du présent que tu m'offres; soumis aux décrets de l'être suprême, ma vie se passe dans une tranquille paix; content de mon état, je n'ambitionne rien, je plains seulement le sort de ces mortels, qui, toujours indigens au sein de l'opulence, & toujours appauvris par de nouveaux desirs, cherchent en vain le plaisir &

dans une espèce de sanctuaire obscur, dont l'ouverture étoit couverte de branches de lauriers. La Pithie étoit assise sur le trépied sacré. Cette femme, après s'être remplie d'une fumée odoriférante, parut s'animer d'une fureur divine, un violent enthousiasme la saisit, ses yeux s'enflamment, son visage s'anime, ses veines se gonflent, & l'on voit ses cheveux se hériffer : de violentes convulsions, l'agitent, & l'esprit rempli de fureur, elle nous parut hors d'haleine ; cette terrible agitation dura plus d'une heure ; alors reprenant ses sens avec un air plus serein, elle prononce plusieurs oracles, les uns en vers, & les autres en prose, qui furent débités par le moyen d'une trompette parlante, dont les sons en se multipliant dans les rochers & les voûtes de ce ténébreux sanctuaire, en augmentant la voix, forment un retentissement qui imprime de la terreur & fait frémir les plus intrépides. Le trépied de la Pithie est environné & tout couvert de lauriers ; les parfums qu'on brûle dans son antre, y répandent une fumée qui ressemble à un nuage épais qui en dérobe presque la vue & empêche en même-tems de voir les préparations de la Pithie, qui sans doute a plus d'une raison pour dérober la connoissance de ses mystères.

Lorsque la cérémonie fut achevée, Zachiel nous conduisit par des chemins tortueux dans l'antre de la Pithie. Aucun mortel n'osoit y aborder, c'est

pourquoi cette femme parut extrêmement surprise de nous voir ; ses yeux commençoient à s'enflammer, peut-être alloit-elle prononcer sur nous ses anathèmes, lorsque le génie l'arrêta en se faisant connoître. A quoi, dit-elle, dois-je attribuer l'honneur d'être visitée par un génie du premier ordre ? Tu ne le dois, reprit Zachiel, qu'au desir d'instruire ces deux personnes qui sont sous ma protection, par de vivans tableaux de tout ce qui s'est passé, ainsi je t'ordonne de répondre aussi juste que tu le peux à toutes leurs questions, qui ne doivent point s'étendre sur l'avenir.

Monime lui demanda d'abord les noms des plus fameux oracles. Celui qui a été le plus renommé, est sans contredit l'oracle d'Apollon, qui a régné long-tems à Delphes, où il étoit regardé comme infailible. Dans les premiers tems de son règne, on choisit les plus belles filles d'entre celles qui étoient consacrées à Diane, pour y prononcer les oracles de son frère ; & l'on continua jusqu'à un certain Enechrate de Thessalie, homme qui avoit toujours eu beaucoup de dévotion pour le trépied ; mais sa ferveur changea bientôt d'objet, & ce ne fut plus qu'en l'honneur d'une des prêtresses qu'il forma des vœux ; la difficulté qu'il trouvoit à lui présenter ses offrandes, lui fit prendre le parti de l'enlever, afin de sacrifier auprès d'elle avec plus de facilité & moins de crainte.

Cette aventure alarma toutes les prêtresses. Apollon & Diane furent consultés sur le parti qu'on devoit prendre ; l'un & l'autre furent sourds à la voix des prêtresses & ne répondirent rien , ce qui fit juger qu'on devoit ensevelir cette affaire dans un profond mystère , afin d'empêcher qu'on ne fût instruit d'un scandale qui auroit ruiné la réputation de l'oracle. Il fut donc décidé dans une assemblée générale , qu'on n'admettroit plus dans les sacrés mystères que des filles qui auroient passé cinquante ans , pour empêcher l'amour de venir troubler leurs sacrifices & diminuer la grande confiance qu'on y avoit toujours eue.

Il est bon que vous sachiez , ajouta la Pithie , que le talent & toute la science des oracles ne consistent qu'à savoir tromper habilement. Les plus renommés ont toujours été les plus adroits à déguiser leurs fourberies ; ce n'étoit singulièrement qu'avec des gestes & des paroles équivoques , qu'ils enveloppoient le sens de leurs réponses , en les rendant si obscures qu'ils auroient eu besoin eux-mêmes d'un autre oracle pour les expliquer. Il me paroît , dit Monime , que vous excellez dans cet art. Une autre eût rongi de ce compliment mais la Pithie le retourna à son avantage.

Nous visitâmes ensuite l'oracle de Thémis & les deux de Trophonius ; quoique ce dernier ne

fût qu'un simple héros, cependant ses oracles se rendoient avec beaucoup plus de cérémonie que ceux des dieux mêmes : on avoit élevé deux temples à son intention, dont l'un étoit en Libadie & l'autre à Thèbes.

On ne pouvoit être admis dans l'autre de Trophonius sans avoir passé plusieurs jours dans une espèce de petite chapelle dédiée à la bonne fortune & aux bons génies. Dans cet endroit on recevoit des expiations de toute espèce, mais il falloit, pour les mériter, s'abstenir d'eau chaude & se laver dans le fleuve Hircinias ; après quoi on offroit en votre nom des sacrifices à toute la famille du héros. Pendant ce tems on n'étoit nourri que de chair qui avoit été sacrifiée, après avoir consulté les entrailles des victimes, afin de voir si Trophonius trouveroit bon qu'on prît la liberté de descendre dans son antre.

Mais ce n'étoit jamais que la dernière victime, qui devoit être un bœuf, qui decidoit de la réponse ; si elle étoit favorable on vous faisoit sortir de cette chapelle pendant la nuit pour vous conduire au fleuve Hircinias, où deux jeunes enfans vous frottoient tout le corps d'huile de myrthe, & vous faisoient ensuite remonter le fleuve jusqu'à sa source : là on vous faisoit boire de deux sortes d'eaux, la première étoit du fleuve Léthé, dont on vous fai-

soit prendre un grand verre, afin d'effacer de votre esprit toutes les pensées profanes qui vous avoient occupé pendant le cours de votre vie; un instant après, c'est-à-dire, lorsqu'on jugeoit que l'eau pouvoit avoir fait son effet, on vous présentoit dans une coupe d'or, de celle de Mnemosine, qui avoit la vertu de graver dans la mémoire tout ce qu'on devoit voir dans l'autre sacré du héros.

Après ces préparations vous approchiez de la statue de Trophonius, afin d'y faire vos prières; alors, revêtu d'une tunique de lin, on vous ceignoit le corps de plusieurs bandellettes sacrées auxquelles étoient attachées de grandes vertus, après quoi on vous conduisoit vers l'oracle. Cet oracle étoit sur le haut d'une montagne escarpée dans une enceinte formée de marbre blanc, au milieu de laquelle s'élevoient des obélisques d'airain qui entouraient l'entrée de la caverne sacrée de Trophonius, dont l'ouverture ressembloit à la bouche d'un four; on ne pouvoit descendre dans cette caverne que par le moyen d'une échelle; mais lorsqu'on y étoit descendu, on trouvoit encore une autre caverne dont l'entrée étoit si étroite qu'on ne pouvoit y passer qu'en se couchant sur la terre la face en l'air; dans cette posture un vénérable vieillard vous mettoit dans chaque main des boules composées de certains simples qui avoient la vertu d'éloigner les

mauvais génies ; alors on passoit les deux pieds dans l'ouverture de la caverne, & aussi-tôt on se sentoit entraîner en-dedans avec beaucoup de force.

C'étoit là que l'avenir vous étoit découvert de différentes manières. Aux uns on leur faisoit passer devant eux les évènements qui faisoient l'objet de leur curiosité ; d'autres entendoient le récit des aventures que le destin leur préparoit ; d'autres enfin , effrayés par mille fantômes affreux, ne pouvoient rien distinguer dans l'avenir, ceux-ci étoient sans contredit en plus grand nombre. Cependant on sortoit de l'ancre comme on y étoit entré ; on vous portoit au temple de la bonne Fortune, où l'on vous laissoit encore tout étourdi des merveilles que vous veniez de voir. Après ce récit, on demanda à Monime si elle vouloit descendre dans l'ancre du héros. Vous me faites frémir, dit Monime, je n'ai jamais été curieuse de lire dans l'avenir, & si j'avois eu cette maladie, votre relation m'en guériroit pour toujours.

Nous suivîmes notre route & passâmes devant plusieurs cavernes où s'étoient retirés la plupart des anciens oracles. Nous remarquâmes celui de Cérès qui faisoit voir dans un miroir magique plusieurs évènements curieux. Celui de Jupiter Ammon qui se tenoit autrefois en Lybie ; celui de la tête d'Orphée qu'on gardoit en l'isle de Lesbos ; celui

d'Hercule qui avoit eu long-tems la vogue dans la Péloponie sur la côte du golfe de Corinthe; celui de Venus si renommé, & ceux de Larone, mère d'Apollon & d'Esculape. Nous vîmes encore plusieurs autres fameux qui donnèrent occasion au génie de nous faire de nouvelles réflexions.

Vous devez remarquer, nous dit Zachiel, que dans tous les mondes, la maladie la plus ancienne, la plus invétérée & la plus incurable qui ait jamais régné parmi le genre humain, a toujours été la pernicieuse envie de connoître les événemens futurs, sans que le voile obscur qui leur cache leur destinée, ni l'expérience de plusieurs siècles, ni une infinité de tentatives inutiles par leur peu de succès, aient encore pu guérir les hommes de cette malheureuse manie; on ne peut les corriger d'une erreur si agréablement reçue; toujours aussi crédules que leurs ancêtres, comme eux ils ne cessent de prêter l'oreille à la fraude & à l'imposture; ce qui a trompé mille & mille fois n'a point perdu pour cela le funeste droit de tromper encore.

On a vu sur la terre, les Perses introduire chez les Romains, la manière de prédire l'avenir sur les météores, sur les éclairs & sur les tonnerres. On en voyoit qui donnoient une liste exacte de leurs différentes espèces; ils circonstancioient leurs noms & les pronostiques qu'on en pouvoit tirer; lorsqu'on
fait

fait usage de la raison, on a peine à comprendre comment l'esprit humain a pu donner dans des erreurs aussi grossières.

Cependant ces erreurs, tout absurdes qu'elles nous paroissent, ont été reçues par les peuples les plus éclairés; croiroit-on que des philosophes aient jamais pu croire à des dieux dont les exemples ne peuvent inspirer que des desirs vicieux; car en examinant la mythologie des payens, quelle est la conduite qu'ils font tenir à Jupiter? Quelles sont les qualités qu'ils donnent à leur dieu Mars qui paroît fier, brutal & sanguinaire. La ruse, la souplesse & la friponnerie étoient le partage du messager des dieux. Pluton ne se plaisoit qu'à entendre les cris des malheureux. Venus qu'ils font naître de l'écume des flots, devient dans l'instant mère de l'amour, sans qu'on sache qui a pu l'aider à faire ce beau chef-d'œuvre; on la dépeint aimable, voluptueuse & emportée dans ses caprices. Junon est jalouse & vindicative. Enfin en parcourant tous ces dieux, je n'en trouve pas un à qui on puisse judicieusement donner ce titre.

Ainsi chacun de ces dieux se trouve chargé des différentes passions qui animent l'ame, & de tous les événemens de la vie; & comme chaque nation a voulu en être protégée, les plus riches leur firent bâtir des temples, on leur institua des fêtes, on

leur offrit des sacrifices, on forma des ministres, qui bientôt devinrent des oracles. Sans doute que ces peuples étoient persuadés de trouver de la partialité dans ces divinités établies par des hommes artificieux, fourbes ou ignorans. Ces dieux devoient donc toujours distinguer d'entre la foule ceux dont les goûts se trouvoient conformes à leurs inclinations; conséquemment ils leur devoient des sentimens de préférence, puisque le culte qu'ils leur rendoient se trouvoit toujours relatif à leurs caractères.

On a vu des victimes humaines expirer sur l'autel de Mars; des milliers de courtisannes se sont dévouées aux temples de Venus, & quantité de femmes distinguées dans la ville de Babylonne, immolèrent leur pudeur à cette déesse, afin de se procurer & à leurs concitoyens les plus précieuses faveurs de la déesse.

Mais, dit Monime, si dans les autres mondes où l'on adore aussi les fausses divinités, on faisoit en même-tems les mêmes sacrifices à la déesse ou aux autres dieux, il me paroît que ces dieux devroient être fort embarrassés d'allier les différens intérêts des nations, qui ne sont pas moins opposés que leurs mœurs; car comment accorder les querelles de deux peuples qui demandent tous deux la même chose? Je crois que cela doit mettre sou-

vent beaucoup de division dans l'Olympe. Vous avez dû voir, reprit Zachiel, par le récit qu'Homère nous a fait de la guerre de Troye, que le parti que les dieux prirent dans cette guerre occasionna un bouleversement général dans le ciel.

Le Scamandre vit briller l'égide de Minerve; il fut aussi témoin de l'effet des flèches sorties du carquois d'Apollon; il sentit le redoutable trident de Neptune, qui souleva toute la machine, qui fit tourner le globe de la terre, & pensa la mettre hors de son pivot; c'est pourquoi on convint qu'il n'y avoit que les arrêts inévitables du destin qui pussent rétablir la paix entre ces dieux animés par la plus affreuse vengeance, ou lorsqu'ils conviendroient mutuellement de rester neutres, en ne se mêlant aucunement des querelles du genre humain.

Né diroit-on pas, reprit Monime, en examinant la conduite qu'on impute à ces fausses divinités, que la plupart des temples magnifiques qu'on leur a élevés n'ont été bâtis que pour servir de maisons de plaisance à leurs dieux, c'est-à-dire, ce qu'on appelle petites maisons dans l'empire de la lune, puisqu'ils croient qu'ils viennent souvent les habiter pour se délasser de leurs occupations & s'amuser en même tems des fêtes qu'on donne en leur honneur? On peut présumer aussi qu'ils ont voulu récompenser la piété des hommes en faisant naître parmi eux un

grand nombre de héros qui participent par leur naissance à la divinité de celui qui leur a donné l'être ; c'est-là sans doute ce qui forme cette multitude de demi-dieux qu'on ne doit qu'aux charmes des belles mortelles.

Il est vrai, dit Zachiel, que plusieurs mondes d'esclaves ont décerné le titre de dieux à des monstres indignes de porter le nom d'hommes. C'étoit faire sa cour à Alexandre, de le croire fils de Jupiter. Les Romains, qui étoient éclairés, virent sans s'émouvoir réunir dans la personne de Cesar un Dieu, un prêtre & un athée ; il vit élever des temples à sa clémence : collègue de Romulus, il reçut les vœux de la nation ; sa statue étoit posée, dans les fêtes sacrées, auprès de celle de Jupiter, qu'un instant après il alloit lui-même invoquer. Domitien fut aussi confondu avec Jupiter ; la flatterie & l'adulation le nommèrent bienfaiteur de la terre : leurs droits à la divinité étoient les mêmes, & leur nature & leur puissance étoient égales.



CHAPITRE XI.

Le génie nous conduit à l'embouchure de différens fleuves.

APRÈS nous être assez long-tems réposés sous un épais feuillage, que des pampres chargés de fruits & entrelacés de lierre rendoient des plus agréables, le génie nous fit traverser un très-spacieux vallon rempli de fleurs destinées à former les couronnes & les guirlandes de Zéphir & de Flore. Ce vallon nous conduisit insensiblement à l'embouchure de trois grands fleuves qui servent à arroser les campagnes brillantes de ce monde lumineux.

Le premier & le plus large de ces fleuves se nomme le fleuve de la Mémoire; le second, plus étroit mais plus profond, est celui de l'Imagination; & le troisième, beaucoup plus petit que les deux autres, est celui du Jugement.

Vous ne devez pas ignorer l'un & l'autre, dit le génie, qu'il se trouve dans l'ame plusieurs facultés subalternes qui doivent servir à la raison, qui ne doit jamais cesser d'en être la souveraine. Entre ces facultés, l'imagination tient toujours le premier rang; c'est elle qui reçoit les impressions des

objets extérieurs dont les sens se trouvent souvent affectés; c'est elle qui forme de ces mêmes objets des images & des figures, sur le rapport ou sur la discordance desquelles notre raison doit fonder ce que nous affirmons comme des vérités, ou ce que nous rejetons comme des mensonges.

Quand la nature se livre au repos, la raison semble se retirer de son siège, & c'est alors que l'imagination, qui se plaît à faire des peintures, travaille plus librement; mais faute de savoir assortir ces images, lorsqu'elle n'a plus la raison pour guide, on la voit le plus souvent, pendant le sommeil, produire des mélanges bizarres, & assembler sans aucun soin les choses qui se rapportent le moins, la mémoire les conserve, &, guidée par le bon-sens, elle peut quelquefois en faire un choix utile. Vous savez que la mémoire est la gardienne de nos pensées, de nos plaisirs & de nos peines; le bon-sens & la raison sont donc absolument nécessaires pour diriger les deux autres.

Le génie nous fit ensuite remarquer sur les rives de la Mémoire, certains animaux amphibies qui semblent souvent prêts à vous dévorer. Monime fit son possible pour en apprivoiser quelques-uns; mais lorsqu'elle vouloit s'en approcher, ils redoublaient leurs cris en la regardant d'un air furieux. Ces animaux ne se nourrissent que de l'eau du

fleuve, & passent les jours à répéter d'une voix rauque & aiguë tout ce qu'ils ont entendu dire. Du reste, nous ne vîmes sur les bords de ce fleuve que des perroquets, des corbeaux, des geais, des pies, des fanfonnets, des linots, des pinçons, & de toutes les autres espèces d'oiseaux, gasouillans ce qu'ils ont appris : ce qui forme un ramage fort importun. L'eau de ce fleuve paroît gluante, elle exhale une vapeur noire, semblable à une épaisse fumée, & roule avec beaucoup de bruit.

Le fleuve de l'Imagination coule avec plus de rapidité; sa liqueur légère & brillante étincelle de toutes parts; semblable à un torrent d'éclairs, il n'observe en voltigeant aucun ordre certain : mais en fixant attentivement les yeux sur ses ondes toujours agitées, on apperçoit que ce qu'il roule sur son fond est du pur or potable, son écume forme l'huile de talc. Monime eut la curiosité d'en goûter, je suivis son exemple, & nous la trouvâmes d'un goût exquis.

Sur les bords de ce fleuve sont répandues quantité de pierres précieuses qui se trouvent mêlées avec un sable d'or. Nous y remarquâmes, entre autres, plusieurs de ces cailloux qui ont la vertu de rendre légers tous ceux qui les portent; il y en a d'autres qui en se les appliquant d'un certain côté vous rendent invisibles. Ce fleuve renferme des

salamandres; les aigles viennent souvent aussi s'y promener; on y voit des syrennes & plusieurs autres espèces de créatures qui se plaisent à voltiger sur ces eaux; ces rives sont bordées par une magnifique forêt de cèdres & de palmiers, dont les branches sont chargées de phénix & de rossignols qui y forment un concert délicieux; nous vîmes aussi beaucoup d'arbres fruitiers; Zachiel en fit remarquer à Monime plusieurs sur lesquels avoient été greffés ceux du jardin des Hespérides, où la discorde cueillit la pomme qui mit la division entre les trois déesses, remplit tout l'Olympe de troubles & fit tant de mal aux Troyens.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le cours de ces deux fleuves, c'est que, comme ils coulent à côté l'un de l'autre, il arrive souvent qu'aux endroits où la Mémoire a le plus d'étendue, l'Imagination paroît beaucoup plus étroite; & lorsque l'Imagination s'étend avec plus de rapidité & de brillant, alors la Mémoire n'est plus qu'un simple petit ruisseau, comme si l'un de ces deux fleuves ne se nourrissoit qu'aux dépens de l'autre.

Un peu plus loin, sur la droite, est le canal du Jugement. Ce canal qui paroît d'une profondeur extrême, présente aux yeux une eau claire, sans être brillante; ses eaux paroissent couler très-lentement; mais lorsque par des canaux souterrains l'Imagina-

tion se communique à ce fleuve, ses eaux naturellement froides prennent alors un degré de chaleur tempéré qui change son sable en diamans d'un prix inestimable; il croît parmi la vase de son lit des plantes d'ellébore, dont les racines nettoient & purifient ses eaux. Ce fleuve se distribue, ainsi que les deux autres, en une infinité de petits canaux qui grossissent en s'éloignant & vont se confondre pour former un grand lac.

Le génie nous conduisit ensuite dans une route bordée d'allées larges & superbes; nous marchâmes long-tems sur une poudre d'or, & arrivâmes enfin à un des ports d'un grand Océan, que le génie nous dit être la mer d'Espérance; c'est sur cette mer que nous devons nous embarquer : vous voyez, dit Zachiël, que la nature n'a rien épargné pour fournir aux habitans de ce monde toutes les ressources qui leur sont nécessaires pour les rendre parfaitement heureux, puisqu'elle leur a encore accordé l'espérance, qui est un trésor qu'on peut posséder au sein même de l'indigence. L'espérance adoucit les maux; elle sert à ranimer le cœur, à soutenir les desirs & à consoler dans toutes les disgrâces de la vie. Monime voulut goûter de ces eaux qui lui parurent aussi douces que du lait & d'un goût fort agréable.

Cette mer renferme des richesses immenses; son flux & reflux n'est occasionné que par une pro-

digieuse quantité d'Espérances qui se perdent dans tous les mondes possibles, & viennent se jeter à grands flots dans cette mer comme étant leur source : souvent elle est agitée par des vents orageux qui forment de grandes tempêtes; c'est ce qui rend ses eaux tantôt claires & brillantes, & quelquefois troubles & bourbeuses : mais lorsqu'elle est calme & tranquille, on voit que ce qu'elle roule dans son sein sont toujours d'immenses richesses; elle engendre un grand nombre d'animaux d'espèces singulières. On voit sur ses rives quantité de simples qui vous attirent par leurs parfums, & dont les feuilles ressemblent à la sensitive; le myrthe & le laurier y forment des allées délicieuses.

En côtoyant ces bords, nous rencontrâmes un jeune marin qui paroissoit dans la plus grande désolation de la perte d'un navire qu'il n'avoit pu sauver de la fureur de l'onde. Ce jeune homme donnoit les plus tendres regrets à la perte des braves officiers qui servoient sous son commandement. Zachiel voulant profiter de l'ignorance de ce jeune commandant pour nous donner quelques leçons sur la marine : si ce jeune homme, nous dit-il, eût été instruit des premiers élémens qui doivent former un marin, il n'auroit pas exposé son vaisseau à une perte inévitable.

Le principal objet qui doit fixer l'attention d'un homme de mer, est d'examiner ses navires, de

connoître leurs qualités, leur solidité, leurs proportions, leurs vîtesses ou leurs lenteurs; ces connoissances doivent régler ses opérations; les vents qui ont été créés par la nature, pour purifier l'air en l'agitant, & pour amener ou dissiper les pluies, pour répandre les germes des plantes ou pour les transporter, ou enfin pour fortifier les végétaux par des secousses utiles; ces vents, dis-je, doivent faire la seconde étude; ce sont eux qui décident presque toujours du succès des combats. Il est donc nécessaire de les connoître, pour tâcher de vaincre leurs obstacles en réglant sur eux le choix des postes pour en tirer de grands avantages, lorsqu'ils sont favorables, ou pour les combattre lorsqu'ils sont contraires.

La troisième qui regarde la mer, est d'estimer l'action des vagues qui choquent continuellement son navire; il doit obéir aux mouvemens toujours agités de sa surface, connoître & mettre à profit la direction de ses courans, calculer les tems de ses marées, examiner leurs forces & leurs effets, afin d'en profiter; tous ces détails si multipliés ne peuvent être que la suite de beaucoup d'étude & d'une expérience consommée; c'est de ces connoissances combinées que résulte l'art du pilote.

Vous ne devez pas ignorer mon cher Céton, ajouta Zachiel, que l'homme a besoin d'apprendre jusqu'aux choses les plus simples. C'est une rémé-

rité bien grossière d'oser se flatter de réussir sans étude, puisqu'elle seule donne les connoissances utiles; l'autorité donne les titres, la nature produit les graces & souvent les talens; mais la morale, la philosophie & l'histoire sont seules capables de produire la sagesse, la justice, la joie, les plaisirs purs & une gloire sans tache.



SIXIÈME CIEL.

JUPITER.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION de l'Empire des Joviniens.

ZACHIEL jugeant qu'il n'y avoit plus rien qui pût nous arrêter dans le globe du Soleil, nous proposa de reprendre les tourbillons pour gagner la planète de Jupiter, qui est, comme l'on fait, une des plus grandes & des plus éloignées de notre monde, ou bien de nous y faire transporter par des atômes ; Monime préféra cette dernière commodité, ne voulant plus se mettre aux risques d'être écrasée par le choc de ces tourbillons, dont la rapidité est capable de déranger le cerveau le plus ferme.

Le génie nous fit mettre sur un groupe d'atômes crochus qui se tenoient comme enchaînés les uns dans les autres. Ces atômes, qui ne sont pas si effrayans que les tourbillons, nous conduisirent assez commodément dans la planète de Jupiter.

Le ravissement que j'éprouvai pendant ce voyage, dans l'admiration de mille & mille beautés diverses, emportoit mon âme avec plus de rapidité que nous ne les traversions. Mes yeux parcouroient & embrassoient tout-à-la-fois une infinité d'objets aussi variés qu'agréables; le ciel me présentait sans cesse de nouvelles images, dont la pompe, la magnificence & le majestueux désordre attiroient toute mon attention; mon esprit s'y livroit tout entier, un calme délicieux le pénétoit, & je jouissois de ce vaste univers comme s'il étoit à moi, lorsque Monime fit un cri qui me tira de mon extase; elle n'avoit pu résister à un violent mouvement de frayeur excité par la vue de ce vide immense que le génie nous fit traverser avec beaucoup de rapidité sans aucun accident.

Nous arrivâmes enfin dans le globe de Jupiter au moment que l'Aurore, éveillée par les Heures qui courent sans cesse, s'appretoit à ouvrir les portes du jour, & la nuit percée de ces traits naissans est obligée de fuir devant eux. Alors nous commençâmes à découvrir le sommet chevelu des forêts & la cime grisâtre des montagnes, & à respirer un air qui porte à l'âme une douce volupté qui semble donner aux habitans de ce monde un sens de plus.

Le génie nous fit traverser une vaste étendue

de terre qui nous parut d'abord tout-à-fait semblable à celle de Mercure , & nous crûmes long-tems, Monime & moi , que le genie s'étoit trompé de chemin ; & qu'au lieu de nous conduire à Jupiter, il nous avoit fait rentrer dans Mercure par une route différente. La ressemblance qui se trouve entre ces deux planètes est si grande , qu'il n'est guère possible de ne s'y pas méprendre ; & ce ne fut qu'après bien du tems & bien des observations que nous parvînmes à entrevoir quelques traits de différence. Dans les campagnes la misère y est la même, & les malheureux qui les habitent y ont également l'air de gens à qui l'on envie jusqu'au chaume qui couvre leur cabane & l'air qu'ils respirent.

En approchant d'une des villes capitales , nous remarquâmes que les terres , quoique grasses & fertiles , y sont pareillement destinées aux seuls plaisirs des yeux , c'est-à-dire , qu'au lieu qu'elles soient préparées pour d'utiles récoltes , elles ne présentent de toutes parts que des ornemens superflus , des parterres émaillés des plus belles fleurs , des allées dont les arbres sont taillés en mille formes différentes , des parcs d'un contour immense , des cascades , des nappes d'eau , des tapis de gazons ornés de statues d'un travail exquis , des bosquets & des labyrinthes admirablement bien dessinés ; enfin on diroit que la terre qui doit être par-tout

la mère nourrice des hommes , n'est ici qu'un théâtre de pure représentation & de spectacle pour satisfaire seulement la vue.

Les mœurs de ce monde sont encore plus ressemblantes à celui de Mercure ; même luxe , même dépense , mêmes usages , mêmes manières , même air de hauteur & même orgueil , mais principalement même avidité d'acquérir des richesses , même profusion pour les dissiper , même facilité à contracter des dettes & même usage pour n'en acquitter aucune.

Ne dirait-on pas , dit Monime , que leur orgueil les porte à se croire formés de la rognure des anges , puisqu'ils ne peuvent souffrir que leurs inférieurs osent s'expliquer sur les sentimens d'amitié ; sans doute qu'ils préfèrent les fastueux respects qu'exige leur dignité , à cette tendresse & à cette amitié qui semblent n'être bien goûtées que par les dieux ; ce sont ces faux principes qui privent les grands de la plus vive douceur de la vie ; car il est certain que ceux qu'une tendre sympathie porteroit à se lier d'amitié , se trouvent forcés , par l'impression du préjugé , de réprimer les mouvemens de leurs cœurs , afin d'éviter de donner des témoignages trop marqués de leur inclination , dans la crainte de n'en être payés que par un mépris humiliant au lieu de la reconnoissance qu'ils seroient en droit d'en attendre. Monime finit.

finit ses remarques par vouloir me persuader qu'il falloit que les Joviniens eussent trouvé le secret de franchir les espaces immenses qui les séparent du monde de Mercure, & que ces deux peuples fussent en commerce étroit. Je n'étois pas éloigné de ce sentiment, mais Zachiel nous dérompa.

Vous ne devez pas douter, dit le génie, que je ne connoisse parfaitement le caractère des uns & des autres; soyez certaine, belle Monime, qu'il n'en est point de plus opposé: la finance qui règne dans Mercure ne conçoit rien de plus frivole que la noblesse, & la noblesse qui est toute à Jupiter, n'a que du mépris pour la finance; cependant les personnes sages comparent la haute naissance à une pyramide élevée au milieu d'un vaste champ, où chacun peut à son gré en examiner la perfection ou les défauts. Un grand, par son élévation, semblable à cette pyramide, paroît à découvert; on l'apprend, on pénètre ses desseins, on en devine les secrets marqués, & le public juge impartial, prononce impunément son arrêt; le masque de la vertu ne le trompe point tant, il lit au fond des cœurs; dignités, richesses, honneurs, rien ne se met à couvert de la mesure; informé de tous ses états, on lui publie, & son secret ne sera souvent qu'à le démentir; mais cela n'empêche pas qu'ici, comme ailleurs, le riche s'ap-

cier ne veuille trancher du noble, & que le noble mal-aisé n'employe tous ses talens pour approcher de la profusion du riche.

J'avois remarqué dans la planète de Mercure que le plus grand nombre des citoyens portoit de grands anneaux, qui sont les masques distinctives qui décorent les personnes de qualité, quoiqu'ils n'eussent aucun titre qui les autorise à se parer de cette marque de distinction : dans celle de Jupiter c'est une espèce de poignard à peu-près de la forme de nos couteaux de chasse, qu'ils portent à leur ceinture. Ce fer qu'il n'est permis d'avoir qu'à ceux qui défendent la patrie, par un abus inconcevable, sert encore d'ornement à ceux qui ne sont occupés qu'à sa ruine. Je ne pouvois concevoir des contradictions si frappantes ; mon éducation anglaise m'avoit appris que ce fer est un privilège qui n'appartient qu'aux guerriers & aux nobles ; j'avois peine à m'accoutumer à voir des commis & des gardes-portes anticiper sur les droits de la noblesse.

Mon séjour dans la Jovinie me donna tout le tems de m'appivoiser à cet usage si contraire à nos façons anglaises ; j'y vis tout le monde, sans distinction d'état ni de condition, armé de ce même fer qu'ils ne quittaient non plus que leurs fouliers ; on m'assura que plusieurs couchoient avec.

Invisés un jour à dîner chez un seigneur, nous nous fîmes conduire, en sortant de chez lui, Monime & moi, au spectacle le plus fréquenté, où l'on représente à grands frais non seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres prodiges encore plus grands, que personne ne peut jamais voir que sur ce théâtre, où l'on voit pêle mêle des dieux, des lutins, des monstres, des rois, des bergers, des fées, des enchanteurs, des furies, des feux, des batailles & un bal : cet assemblage si magnifique est représenté dans une grande salle dont les deux côtés sont garnis de coulisses assez semblables à nos feuilles de paravents, où sont grossièrement peints les objets que la scène doit représenter. C'est-là où toutes les personnes de condition se rassemblent, parce qu'il est du bel air pour un homme d'un certain ton de n'en pas manquer un seul.

Après avoir parcouru des yeux tout ce qui m'enviroiinoit, je les fixai par hasard sur un jeune homme d'une assez belle physionomie ; mon attention à l'examiner le fit rougir ; je cherchois à me rappeler ses traits & l'endroit où je pouvois l'avoir vu ; pour m'en assurer je me déterminai à lui parler : votre visage ne m'est pas inconnu, lui dis-je, n'est-ce pas chez M. le Vicomte de la Chimieradiere ? N'y étiez-vous pas à dîner ?

Cette question démontra d'abord mon jeune homme , il ne put dissimuler son embarras ; mais prenant aussi-tôt son parti : Monsieur , me dit-il à l'oreille , de grace , ne me perdez pas auprès de mon maître ; je ne puis nier que ce ne soit moi qui vient de vous verser à boire à la table de Monseigneur. Je vous avouerai ingénument qu'il m'a pris aujourd'hui une si forte envie de trancher du petit-maître , que je n'ai pu y résister ; Monseigneur me fait l'honneur de me distinguer de ses autres domestiques , je suis ce qu'on appelle son grison ; c'est moi qui l'accompagne ordinairement dans ses expéditions nocturnes ; c'est-à-dire , repris-je , qu'il est l'Amphitryon & que tu es son Socie. Précisément , Monsieur , dit ce jeune éveillé , enhardi par ma plaisanterie ; comme mon maître vient de partir pour la campagne où il doit rester deux jours , j'ai voulu profiter de ce tems pour voir si je pourrois le copier dans plus d'un rôle. Je crois qu'il vous est aisé de remarquer que je ne suis paré que de ses plumes ; mais ce n'est pas là le plus intéressant de mon histoire , & si Monsieur me le permet , j'aurai l'honneur de lui faire part d'un projet qui est sur le point de la conclusion. L'effronterie de ce domestique m'amusant beaucoup , je consentis à l'entendre.

Vous n'ignorez pas , Monsieur , poursuivit-il ;

qu'il est de la dignité d'un grand Seigneur d'avoir pour maîtresses des filles de théâtre ; mon maître, qui ne déroge en rien à cet usage , en prit une nouvelle hier au soir & s'en est dégoûté ce matin. Ce Seigneur généreux dans toutes les actions , pour éviter les reproches de la belle , lui envoie deux cens louis , qui sont sans doute le prix qu'elle met à ses faveurs ; comme son plus zélé serviteur , il me les a remis ce matin pour les donner à cette nymphe ; la probité dont je fais gloire ne me permet pas d'en rien ôter , mais la galanterie où je me pique aussi d'exceller , à l'exemple de mon maître , semble me convier de me servir de cette même somme pour tâcher d'obtenir de la belle une petite part dans ses bonnes grâces : c'est ce qui m'a fait prendre le parti de lui écrire sous le nom d'un Seigneur étranger. Je ne vous cacherai point que j'ai copié ce billet sur un des brouillons de mon maître , pour lui annoncer d'un style aussi familier , que je comptois aller souper chez elle en sortant du spectacle , en lui portant une offrande assez considérable pour la rendre sensible à mes feux ; j'en ai reçu une réponse conforme à mes desirs. Vous voyez , Monsieur , que je ne fais aucun tort à mon maître , si je puis , à la faveur de l'encens qu'il me charge d'offrir à cette déesse , participer aux mêmes faveurs , ne pouvant autrement les obtenir.

Je trouvai l'idée de ce garçon si plaisante , que j'en fis part le soir même à Zachiel , qui , loin d'en être surpris , m'assura que ces aventures étoient très-fréquentes chez les Joviniens. La plupart des domestiques , sur-tout ceux des Seigneurs , ont presque tous un habit bourgeois , lorsque ceux de leurs maîtres ne peuvent leur servir , quand ils veulent contrefaire les messieurs ou copier leurs maîtres , s'introduire au spectacle , ou dans d'autres endroits où l'on ne souffre point les gens de livrée.

Rien n'est plus abject , au jugement des Joviniens , poursuit Zachiel , que de n'avoir d'autre titre que celui de bourgeois , ce qui fait qu'on les voit mettre tout en œuvre pour s'en procurer un plus distingué , afin de se donner un nom. Un marchand ambitionne d'élever son fils dans la magistrature ; le fermier d'un seigneur , devenu riche par son travail , met le sien dans le militaire , & prenant à la lettre cette expression figurée , *se donner un nom* , ne cherchent point d'autre finesse que celle de changer celui de leur famille en en retranchant quelques lettres , ou y ajoutant quelques syllabes ; par cette espèce de combinaison le fils de Pierrot se transforme aisément en Pirtori , qui est un des plus beaux & des plus anciens noms de cet empire ; il ne faut pas oublier de mettre avant le nom la particule *du* ou *de* ; cette précau-

tion est importante , car on passe toujours pour un très-petit personnage lorsqu'on ne se fait pas nommer Monsieur de,....

Il est vrai que cette manie va si loin , qu'on voulut révoquer en doute que je fusse un homme de naissance, pour cette seule raison que je m'appelois Céton ; ce nom fut jugé du dernier bourgeois , rien de moins seigneurial ni de moins susceptible de le devenir ; de Céton ne valoit guère mieux , sur-tout étant seul , car c'étoit encore un nouveau sujet de scandale pour ces Seigneurs , de m'entendre dire tout naturellement que Céton étoit mon seul nom & que je n'en avois point d'autres ; ils m'en vouloient au moins encpre trois ou quatre , & trouvoient que Céton étoit trop court & qu'il falloit nécessairement l'allonger.

Je fus donc forcé , pour me faire distinguer , de céder à ce bizarre caprice , & de me faire nommer , tout le tems que nous restâmes chez les Joviniens , Milord de Crétonfins des Albions de la Glocester ; tous ces noms m'attirèrent beaucoup de considération & de respect. Monime suivit mon exemple , elle réunit comme moi les trois premiers noms qui se présentèrent à son esprit , qui étoient de Monimont de Kaquerbec d'Hibemalk , à quoi Zachiel voulut qu'elle ajoutât princesse de Georgie , qualité qu'il lui avoit déjà fait prendre dans le monde de Venus , sans nous dire cepen-

dant les raisons qui le déterminoient à la nommer ainsi.

Nous commençâmes par visiter les provinces les plus considérables de la Jovinie. Arrivés dans une de leurs capitales , nous fûmes introduits chez les plus grands Seigneurs , car presque tous les Joviniens veulent trancher du grand ; tout le monde veut être noble à quelque prix que ce soit , parce que la noblesse se vend dans ce monde de même qu'on vend du drap dans le nôtre. Un artisan , un marchand , un financier , traite de la noblesse comme on fait en Angleterre pour le fret d'un vaisseau : aussi on y voit de la noblesse à tout prix ; & pourvu qu'on ait de l'argent , le chemin pour y parvenir est presque tout fait. Lorsqu'on est en état d'acheter une terre , on croit aller de pair avec la plus haute noblesse ; on est déjà Seigneur rentier , on dit mes vassaux , on jouit du droit de chasse , on parle de son château , on roule en équipage , on porte le nom de sa terre , & bientôt on est branché de la famille des anciens possesseurs.

On nous conta l'histoire d'un gros paysan qui prit la ferme d'une terre à très-bon compte. Le propriétaire , peu soigneux de son bien , l'avoit laissé dévaster ; mais le paysan fin & rusé , qui en connoissoit les limites , les fit valoir , la cultiva avec grand soin , fit plusieurs avances à son

maître qui , étant un dissipateur , mourut chargé de dettes ; le fermier au contraire , qui pendant sa régie avoit économisé , se trouva créancier de sommes considérables , dont il pressoit le paiement , en menaçant de faire des frais , à moins qu'on ne consentît à lui céder la terre pour une somme assez modique qu'il offroit de payer comptant ; les héritiers acceptèrent la proposition , pour éviter la faïste-réelle qui auroit emporté le reste ; ainsi chacun trouvant son compte à ce marché , le fermier se rendit propriétaire de cette terre , & son fils prit bientôt le titre pompeux de Marquis de..... & ses petits-fils étant parvenus aux charges de l'état , les plus grands Seigneurs se tiennent honorés de leur appartenir.

Ces sortes d'usurpations sur la noblesse y sont très-faciles à la faveur d'une possession peu connue , mais fort recherchée ; on a recours aux faïseurs de généalogies , qui passent leur vie au milieu de la poussière & des parchemins , à déchiffrer de vieux titres à qui ils font dire tout ce qu'ils jugent à propos , sans que personne s'avise de les contredire ; on n'a qu'à les bien payer , ils vous feront descendre de la race que vous choisirez : en voici un exemple dont nous avons été les témoins oculaires.

Monime avoit fait la connoissance d'une jeune demoiselle très-jolie & remplie d'un mérite distin-

gué : cette demoiselle , déjà très-riche , étoit venue à la ville pour se faire adjuger une succession considérable , se croyant la seule qui fût en droit de la recueillir , lorsqu'un villageois vint anéantir toutes ses espérances. Cet homme sortit très-jeune de son village pour entrer chez une dame en qualité d'houfard.

C'est un usage parmi les dames Joviniennes , presque toutes font élever de petits garçons qu'elles habillent d'une façon grotesque pour se faire porter la robe ; celui-ci s'étoit produit en cette qualité chez cette dame , elle lui avoit fait prendre le nom de son village qui est celui de Jarnac. Devenu grand & fort intelligent , elle le plaça auprès d'un jeune petit-maître , que la chronique dit avoir été son amant. Quoi qu'il en soit , Jarnac fut si bien s'insinuer dans l'esprit de son maître , qu'il gagna entièrement sa confiance & y amassa beaucoup d'argent , ce qui par la suite le faisoit vivre dans la maison avec une sorte de distinction.

Le hasard fit un jour rencontrer Jarnac dans un endroit où on lui montra l'héritière de son seigneur. Surpris d'apprendre qu'il étoit mort sans postérité , & charmé en même tems de la beauté de cette demoiselle , il revint à l'hôtel tout rêveur. D'abord l'amour lui fit naître l'idée de profiter de son nom pour se porter héritier de ce Seigneur. Sûr de l'amitié de son maître , il ne balança point à lui

faire confidence de son projet , en le priant de lui indiquer les moyens de réussir.

Le maître , charmé de trouver une occasion de faire la fortune de ce domestique sans qu'il lui en coûtât rien , commença par le badiner sur sa nouvelle grandeur , & finit par lui conseiller d'aller trouver un généalogiste , & de le tenter par une somme considérable , dont il promit de répondre. Jarnac n'eut pas besoin de la caution de son maître , l'argent qu'il avoit su économiser chez lui , servit à gagner le généalogiste. Une bourse pleine d'or , avec la promesse d'en donner deux fois autant , en cas de réussite , fit si bien ouvrir les yeux au docte parcheminier , qu'il lui fabriqua plusieurs beaux & bons contrats , sur la foi desquels il fut déclaré descendre en droite ligne des premiers ayeux du Seigneur de Jarnac , & le riche héritage lui fut accordé de plein droit : mais par une noble délicatesse , & pour satisfaire son amour , il se prêta de bonne grace à consoler la jeune héritière , en lui offrant de l'épouser & de partager avec elle sa fortune. Jarnac étoit d'une très-jolie figure , d'une taille admirable ; il savoit copier parfaitement son maître ; & dès qu'il fut seigneurifié , il en prit bientôt toutes les façons. La demoiselle ne laissa échapper aucune de ses qualités : ainsi , soit qu'elle crût de bonne-foi qu'il pouvoit appartenir par quelque côté à la maison de Jarnac , où qu'elle

fût simplement touchée de sa bonne mine, elle consentit enfin d'unir sa fortune à la sienne; & nous fûmes témoins de leur mariage qui se fit avec pompe & de la dernière magnificence.

Les Joviniens connoissent, comme les habitants de notre monde, plusieurs sortes d'armoiries & d'écussions qui servent à distinguer les grandes maisons, & on ne sauroit mieux prouver parmi eux qu'on est de la même souche, qu'en faisant voir qu'on a toujours constamment porté les mêmes armes. Les hommes les plus nouvellement ennoblis se font gloire d'en orner leurs équipages, tandis que l'ancienne noblesse y renonce. Autrefois on ne voyoit aucune voiture où les armes du maître ne fussent empreintes sur les quatre faces; cet usage est entièrement aboli, on y a substitué des fleurs qui ne désignent rien : des génies, des divinités fabuleuses, ou de jolis paysages ont pris leur place. On nous assura qu'ils avoient trouvé l'ancienne méthode trop gênante, & qu'il étoit du premier ridicule de ne pouvoir paroître en public sans annoncer sa qualité; on présume que leurs plaisirs demandent l'incognito, c'est sans doute ce qui leur a fait choisir ce moyen de le garder; & ce qui confirme encore cette conjecture, c'est que plusieurs ont changé leurs livrées, par la seule raison qu'elle étoit trop connue. Il n'est pas rare non plus de voir que ceux qui sont décorés de

cordons, de médailles ou d'autres attributs d'Ordre de chevalerie, les cachent ou les mettent dans leur poche.

On nous conta à ce sujet une aventure arrivée récemment à un Seigneur nommé Paragon, qui s'étant rencontré dans un endroit fort suspect, sans aucune marque de distinction, y fut grièvement insulté par quelques spadassins, hommes du peuple qui n'ont d'autres talens que celui de savoir bien espadonner. Paragon échauffé par le jus de bacchus, l'étoit aussi par les agaceries d'une nymphe qui, loin de soupçonner sa dignité, le regardoit comme un de ces vieux débauchés très-propres à plumer; dans cette vue elle cherchoit à lui faire perdre le peu de raison qui lui restoit, afin de tâcher de le dépouiller entièrement. Sa bourse déjà escamotée, on lui tira ses bijoux l'un après l'autre, mais lorsque Paragon s'aperçut qu'il lui manquoit une grosse boîte d'or, renfermant le portrait de sa maîtresse, il la redemanda avec empressement; la dame du tripot nia d'abord l'avoir vue. Paragon, qui auroit donné une partie de sa fortune pour avoir sa boîte, s'emporta & se servit d'épithètes qui, quoiqu'elles convinssent à la profession de cette femme, ne laissèrent pas de l'offenser; elle y riposta avec les mêmes accompagnemens dont s'étoit servi Paragon; la dispute s'échauffa, les spadassins s'en mêlèrent,

quelques soufflets furent donnés & rendus , on mit l'épée à la main ; mais le seigneur Paragon ne trouvant point la sienne pour se défendre , alloit indubitablement être mis en pièces , si le bruit qu'ils faisoient n'eût invité les voisins à appeler du secours ; ces brigans se sauvèrent avec leur donzelle , au moyen d'une porte secrète qui donnoit dans une autre rue , & le seigneur Paragon se vit dans la nécessité d'avaler à longs traits toute la honte d'une pareille aventure , sans pouvoir se flatter d'en obtenir aucune vengeance.

C H A P I T R E I I .

PORTRAIT des Jovinien.

DANS la Jovinie les grands Seigneurs , & ce qui s'appelle l'ancienne noblesse , y sont affables , humains , sans arrogance & sans fierté : mais les nouveaux nobles font les rodomonts , & semblent avoir sucé avec le lait la vanité , l'orgueil & la fierté ; ils se croient seuls respectables , exigent des soumissions , se méprisent entr'eux , se portent envie & se haïssent. Ce monde tire sans doute de la lune l'air contagieux du faste , & de Venus celui de la mollesse & de la volupé ; ce n'est que magnificence dans les meubles , que somptuosité

dans les équipages , que profusion dans les repas & que raffinement dans les plaisirs ; ils méprisent le marchand , & ce dernier prime souvent sur eux : vous avez vos titres , leur dit-il , & moi j'ai mon coffre fort , avec lequel je puis , quand je veux , acheter de la noblesse.

Les riches ont des charges qui leur rapportent des honneurs & du profit ; le peuple les monseigneurise , on leur donne du très-haut & du très-puissant ; ils ont des vassaux , de beaux parcs , de beaux châteaux , de grands hôtels & l'espérance de parvenir aux premières dignités de l'état. Que de sujets pour oublier qu'ils sont hommes ! Aussi la plupart ne regardent-ils tous ceux qui les approchent que comme des insectes dont la terre est couverte. Semblables à un certain roi des Moluciens qui se disoit roi des enfers , & vouloit qu'on appellât sa femme Proserpine , sa mère Cérés , & son chien Cerbère : de même les Joviniens se font diviniser. Ces Seigneurs affectent la simplicité dans leurs vêtemens , & se font accompagner par des domestiques dont les habits sont chamarrés d'or ou d'argent.

La plupart de la noblesse , quoique fort entêtée de son nom , laisse néanmoins au peuple & à la roture le soin de fournir à l'état de nouveaux citoyens. Il est du dernier bourgeois d'avoir plusieurs enfans ; un Seigneur doit se borner à un

seul fils ; c'est ce qui fait que la plupart des grands noms s'éteignent parmi eux , où plutôt ils le feroient depuis long-tems sans le secours des généalogistes , qui ne s'occupent qu'à les faire revivre par des mensonges. Autrefois la noblesse ne se piquoit point de science ; toutes leurs études se bornoient aux usages & aux bienséances du monde ; à peine se permettoient-ils de savoir écrire : griffonner leur nom étoit tout ce qu'il leur falloit ; par la même raison on les voyoit fort peu occupés de l'éducation de leurs enfans ; ils les voyoient une fois le jour à deux ou trois heures , un moment avant le dîner , sans s'informer de ce qu'ils avoient fait dans la matinée , ni se mettre en peine de ce qu'ils feroient le reste de la journée ; on leur donnoit un gouverneur , mais pour la forme ; s'il vouloit les instruire , on craignoit qu'il ne les fatiguât ; s'il osoit se plaindre d'eux , c'étoit un pédant insupportable qui ne gagnoit que la haine du père & du fils.

Cependant , malgré ce peu de soin , rien ne flatte davantage les pères & mères que les bonnes dispositions qu'ils remarquent dans leurs enfans ; mais rien ne les touche moins que l'obligation où ils sont de cultiver ces heureuses dispositions : ils s'imaginent avoir pleinement rempli leur devoir , en se reposant sur un gouverneur , du soin de leur éducation ; jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à apprendre

apprendre comme des perroquets quelques principes de littérature, qui ne servent qu'à en faire des raisonneurs abstraits sur des matières triviales & puériles, & leurs plus beaux jours se passent à étudier un jargon qui ne sert qu'à les rendre vains & présomptueux ; ils entrent dans le monde infatués de leur personne ; ils décident de tout, croient tout savoir, quoiqu'ils n'aient rien appris : on ne leur a parlé que de la noblesse de leur naissance, des grandeurs du monde, des dignités auxquelles ils peuvent aspirer ; on a commencé par leur inspirer le goût des richesses, mais on ne leur parle ni de droiture, ni de désintéressement, ni de bonne-foi, ni de fidélité à garder leur parole ; sans doute qu'on suppose ces sentimens nés avec eux, & on se trompe.

On néglige d'apprendre à ces nouveaux nobles le soin de borner leurs desirs ; on ne leur inspire qu'une ambition démesurée, au lieu de s'attacher à en faire un honnête homme, un homme de bien, de lui donner de bonnes mœurs, en lui faisant valoir les actions généreuses, afin qu'il prenne goût à les imiter, en lui donnant de l'horreur pour le vice ; on ne travaille qu'à en faire un homme du monde, c'est-à-dire, un vrai perroquet qui ne repète que ce qu'il a entendu dire ; ainsi, loin de leur inspirer ces vrais principes par lesquels on parvient à la vérité, je veux dire ce

goût éclairé & judicieux , ce discernement juste & délicat , qui ne se laisse point éblouir par les apparences , qui cherche à pénétrer les matières & à en saisir le point principal , & enfin cette morale qui apprend à se connoître & à apprécier le mérite des autres ; cette étude si essentielle on la néglige , on ne leur inspire que la fierté & le désir de plaire aux femmes ; & toute leur instruction se borne à quelques devoirs superficiels où le cœur n'a aucune part ; on ne leur présente les objets que par ce qu'ils ont de faux ; on leur communique des erreurs , des opinions dangereuses , & on parvient enfin à leur gâter le cœur , & à ne remplir leur esprit que d'idées de grandeur & d'établissement.

Il seroit du dernier ridicule à un Seigneur de donner quelque attention aux affaires de sa maison , ces soins sont encore confiés à plusieurs économes qu'on peut regarder comme leurs tuteurs , & qui leur font payer bien cher le droit de curatelle ; à l'exemple de ceux-ci , les autres domestiques les voient à discrétion. J'étois un jour chez un de ces Seigneurs , chez lequel j'allois très-familièrement , lorsque son premier valet de chambre , vieux domestique attaché depuis long-tems à sa maison & fort affectionné à ses intérêts (peut-être étoit-il le seul qui fût borné au profit de ses gages) ce domestique , fâché de voir la maison de son maître aller en désordre , profita de ma présence

pour l'avertir qu'on le pilloir à toutes mains. Que veux-tu que j'y fasse, dit le maître? fais comme les autres & laisse-moi en repos.

Ce domestique me regarda d'un air attendri, avec un signe qui sembloit m'inviter à défiller les yeux de son maître. Je dis donc au seigneur Periandre qu'il devoit faire plus d'attention au zèle d'un homme qui étoit peut-être le seul qui lui fût véritablement attaché, que ses avis méritoient d'être approfondis, que je pensois qu'on pouvoit sans se dégrader, distribuer son tems de façon que, sans manquer aux devoirs de son état & même sans rien dérober à ses plaisirs, on pouvoit donner quelques heures dans la journée au soin de ses affaires. Ne pourriez-vous pas, ajoutai-je, examiner les comptes de votre maison? Cela tiendrait vos gens en respect, & les empêcheroit de se liguier entr'eux pour travailler de concert à votre ruine.

C'est-à-dire, reprit Periandre d'un ton qui ressembloit beaucoup à l'impertinence, que, suivant votre noble façon de penser, il faudroit se réduire à la condition du plus petit bourgeois; j'avoue que de pareilles idées ne sont jamais entrées dans la tête d'un homme de mon espèce, & qu'il seroit du dernier absurde de s'avilir à des soins aussi puériles. Je ne m'amusai point à répondre aux fots discours de Péiandre, ni à combattre son erreur & sa vanité mal étendue; & comme il me fit l'honneur de

prendre mon silence pour un avou de mon ignorance, il voulut bien condescendre à m'étaler les plus beaux traits de sa rhétorique, pour me persuader que ses opinions portoient un caractère infailible de grand, de beau & de généreux, mais tout son savant discours ne servit qu'à me faire connoître que l'esprit d'ordre & d'arrangement est regardé chez les Joviniens comme une folie & une petitesse indigne de leur noblesse. Rien n'influe davantage chez eux que le luxe, c'est qu'on n'y estime que les gens qui sont richement vêtus; la parure y donne pour le moins autant de relief que la bonne réputation. On s'attache moins à connoître les mœurs d'un homme, qu'à s'informer si sa garderobe est bien montée, si ses meubles sont élégans, si son équipage est leste, si ses chevaux sont courte queue, si son cocher a des moustaches, & si son portier a la marque de distinction que doit avoir un portier du bon ton.

En général, tous les Joviniens aiment l'éclat; leur gloire est d'égalier ceux que la naissance & la fortune a placés au-dessus d'eux; ils veulent se distinguer de leurs égaux; l'exemple les séduit, la mode les entraîne, mais l'un & l'autre les portent souvent à de grands excès. Ils aiment peu, & par un juste retour ils sont peu aimés. Toute leur affection se borne à trois ou quatre objets, leurs chiens, leurs laquais, leurs chevaux & leurs équipages,

parler de leurs meutes, faire valoir les talens de leurs chiens qu'ils vont visiter & connoissent tous par leurs noms : la perte d'un de ces animaux leur est souvent plus sensible que celle d'une maîtresse.

Il est assez commun de voir vingt ou trente domestiques dans une seule maison, qui sont autant de fainéans qui, loin de remplir leur service, se font eux-mêmes servir avec plus de hauteur & d'exactitude que leur maître. Mais rien n'égale leur tendre attachement pour leurs chevaux ; on diroit qu'un des attributs de leur grandeur soit attaché au nombre qu'ils en ont & au prix qu'ils les achètent. Ils poussent leur attention si loin pour ces sortes d'animaux, que j'ai vu plus d'un seigneur aller dans des voitures publiques afin de ne les point fatiguer ; souvent ils meurent de trop de graisse ; souvent aussi, par un contraste que je ne puis concevoir, malgré tous leurs soins, lorsqu'ils sont tant que de s'en servir, ils les font aller à toute bride. Un seigneur du bon ton doit toujours être empressé & crever chevaux & coureur, s'il le faut, pour arriver un quart d'heure plutôt où souvent il n'a que faire.

La plupart des nobles prouvent l'ancienneté de leur famille par un droit de chasse qu'aucun seigneur ne peut leur disputer. On produit encore ses terriers, on cite ses fiefs, on détaille ses mouvances, on montre l'étendue de ses seigneuries, enfin je ne

puis exprimer combien la noblesse est jalouse de ses droits, sur-tout de celui de la chasse; l'étendue du pouvoir qu'ils donnent à leurs gardes, leur fait exercer tous les jours mille vexations indignes. J'ai vu plusieurs champs dévastés par les ravages que les chasseurs, leurs chevaux, leurs chiens & les animaux qu'ils poursuivent, font dans la campagne; & la servitude où ils tiennent leurs vassaux, les empêche d'oser entreprendre de remédier à ces défordres. Un homme dont les biens joignent ceux d'un seigneur peut être assuré de ne retirer aucun profit de ses terres; personne n'ose empiéter sur leurs droits, par les peines auxquelles ils seroient condamnés, quand on ne les trouveroit coupables que d'avoir fait peur aux animaux qui viennent jusques dans leurs jardins ravager leurs légumes & les plantes ou les arbrustes qu'ils cultivent avec le plus de soin.

Nous fûmes invités, Monime & moi, d'aller passer quelques jours à la terre d'un seigneur nommé Ardillan. Ses vassaux instruits de son arrivée vinrent au-devant de lui avec pompe & magnificence; chacun le traita de monseigneur, on lui donna de l'attelle, de la grandeur; la presse fut grande à son souper; & tout le tems qu'il resta dans sa terre, on s'empressa de lui faire la cour. Les gentilshommes voisins s'assemblèrent, & l'on fit plusieurs parties de chasse.

Un jour qu'il étoit question de mettre un cerf

aux abois, nous partîmes de grand matin pour nous joindre au rendez-vous. Lorsque tout le monde fut assemblé, on donna du cor; les chiens furent lancés à la poursuite d'un vieux cerf qui leur donna longtemps de l'exercice par ses ruses. Pendant que chacun faisoit voir son adresse & sa légèreté, Monime qui prenoit peu de plaisir à ce divertissement, & qui d'ailleurs se trouva un peu fatiguée, quitta la chasse & se joignit à une jeune dame pour prendre une des routes du bois qui lui étoit opposée. Je les suivis, & nous nous arrêtâmes dans un endroit charmant où elles voulurent descendre de cheval pour se reposer. Après plusieurs propos qui ne rouloient que sur la peine qu'on prend à tourmenter divers animaux, cette jeune dame nous demanda si nous assisterions aux fêtes qui se donnoient à l'occasion du mariage de Lucinde avec Amilcar. Monime répondit que n'ayant pas l'honneur d'être connue de Lucinde, elle ne croyoit pas devoir y rester. Vous ne savez donc pas, reprit cette jeune dame, l'histoire de cette belle personne? Ah! je veux vous en instruire, je la tiens de mon frère qui a été témoin du commencement de son aventure, & qui, comme partie intéressée, en étant devenu fort épris, a eu grand soin de s'informer de la suite.



C H A P I T R E I I I .

HISTOIRE de Lucinde.

UN jour que mon frère avoit été invité d'une partie de chasse, revenant à pied avec Ardillan, ils trouvèrent, en rentrant par une des portes du parc, une jeune personne, le visage couvert de larmes, qui se jeta aux pieds d'Ardillan. Je viens, lui dit-elle, seigneur implorer votre justice contre deux de vos gardes qui viennent d'assassiner mon père; ces misérables, non contents d'avoir tiré sur lui deux coups de fusil, l'ont encore assommé à coups de crosse. Ardillan voulut la relever. Non, lui dit-elle, seigneur, je vous proteste que je ne quitterai point vos genoux que vous n'ayez ordonné de faire amener devant vous les cruels assassins qui viennent d'ôter la vie à mon père.

Ardillan, surpris de l'action & de la fermeté de cette jeune personne, ordonna à un de ses gens de faire venir tous ses gardes. Alors mon frère lui présenta la main pour l'aider à se relever, & s'apercevant à la pâleur de son visage qu'elle étoit prête à s'évanouir, il la fit asseoir sur un banc qui se trouva près d'eux. Rassurez-vous, ma belle fille, dit Ardillan, en s'asséant à côté d'elle & lui prenant une de ses mains qu'il ferroit dans les siennes,

je vous donne ma parole que si votre père n'est coupable d'aucun délit, je ferai faire une punition exemplaire des misérables qui ont commis cette injustice. Je vous proteste, seigneur, dit Lucinde, que mon père passoit tranquillement son chemin lorsque ces misérables l'ont attaqué.

Plusieurs gardes parurent ; mais les auteurs du crime , avertis des plaintes qu'on faisoit contre eux , avoient pris la fuite. Dans cet intervalle quelques domestiques vinrent annoncer que le père de Lucinde venoit de donner quelques signes de vie. Ardillan commanda aussi-tôt qu'il fût apporté dans son château. Lucinde, à cette nouvelle, rappela toutes ses forces pour courir avec le chirurgien qui avoit ordre de le secourir promptement. Amilcar, fils d'Ardillan, arriva dans l'instant qu'on apportoit le père de Lucinde. Cette belle fille tenoit une de ses mains qu'elle baignoit de ses larmes : mais, malgré le changement dont le désespoir avoit frappé ses traits, malgré le désordre d'une parure dont la simplicité n'annonçoit pas l'opulence, Amilcar fut néanmoins surpris de sa beauté ; touché de sa douleur, il s'approcha d'elle, & lui offrit son secours contre ceux qui étoient les auteurs de ses maux. Lucinde, quoiqu'éllevée dans la retraite, lui répondit avec beaucoup de politesse. Mon frère, qui ne l'avoit point quittée, s'aperçut, lorsqu'ils entrèrent dans la cour, qu'Ardillan changea de couleur quand

il vit son fils parler à Lucinde. Il s'avança au-devant d'elle pour la prier d'entrer dans le salon; mais elle s'en défendit sur la nécessité où elle étoit d'accompagner son père, afin d'être à portée de lui donner tous les secours qui dépendroient d'elle.

Ardillan ordonna à son fils de faire compagnie aux dames; & sous prétexte d'apprendre si les blessures du père de Lucinde étoient dangereuses, il donna la main à cette belle fille pour l'accompagner dans l'appartement qu'on leur avoit destiné. Le chirurgien, après avoir visité le blessé, assura qu'aucun des coups qu'il avoit reçus n'étoit dangereux; il eut ordre d'Ardillan de rester auprès de lui jusqu'à son entière guérison. Ce seigneur s'approchant ensuite de Lucinde : si la blessure que vous m'avez faite, lui dit-il, d'une voix basse, étoit aussi facile à guérir, je n'aurois pas sujet de me plaindre; promettez-moi, ma belle enfant, d'apporter autant de soin à me soulager, que je vous jure d'en employer pour la guérison de monsieur votre père. J'ignore, dit Lucinde, quels peuvent être les maux que j'ai pu causer à votre grandeur, mais je fais bien que la reconnoissance m'engage à employer tout ce qui est en mon pouvoir pour m'acquitter, si je puis, des obligations que je vous ai. Souvenez-vous, reprit Ardillan de la promesse que vous me faites, & croyez que dans peu, je vous mettrai à même de m'en donner des marques. Ce seigneur

la quitta sans attendre sa réponse & vint rejoindre la compagnie.

Comme la saison étoit déjà fort avancée, on se mit à jouer, ne pouvant plus jouir du plaisir de la promenade. Lorsqu'Amilcar vit son père engagé dans une partie de jeu, il sortit sans être aperçu & courut à l'appartement de Lucinde dont le père venoit de s'assoupir. L'espérance que le chirurgien lui avoit donnée d'une prompte guérison avoit arrêté ses larmes, ranimé son teint, & il ne lui restoit plus qu'un certain air de langueur occasionné par une suite du saisissement qu'elle avoit eu en apprenant le malheur de son père; mais cette langueur rendoit sa beauté si touchante, qu'Amilcar, saisi d'amour & d'admiration, resta quelques instans à la contempler. Lucinde qui s'en aperçut en fut un peu troublée, son front se couvrit d'une rougeur qui accompagne toujours l'innocence; elle baissa les yeux, & cet intervalle de silence fut le signal du commencement de leur passion. Pardonnez, charmante Lucinde, dit Amilcar, si j'ose paroître ainsi devant vous sans m'être fait annoncer; inquier de la santé de monsieur votre père, je n'ai pu différer plus long-tems à venir m'en informer. On ne peut être, seigneur, dit Lucinde, plus sensible que je le suis aux soins que vous prenez; on me flatte que son accident n'aura aucune suite fâcheuse; cependant je crains bien que nous ne

soyons forcés à vous incommoder encore long-tems. Dites plutôt, reprit Amilcar, à me combler de plaisir par votre présence. Soyez certaine, belle Lucinde, que s'il étoit en mon pouvoir de prolonger la maladie de monsieur votre père sans qu'il en souffrît aucun dommage, il n'y auroit rien que je ne fîsse pour vous arrêter le plus long-tems que je pourrois. L'impression que vous avez faite sur mon cœur ne peut jamais s'effacer. Ne soyez point surprise de ma déclaration, les momens sont précieux lorsqu'il s'agit de conserver ce qu'on aime; & si je ne craignois d'être prévenu par mon père, je n'aurois commencé à vous faire connoître mes sentimens que par mon respect & mes attentions. Pardonnez donc, divine Lucinde, si j'ose déclarer un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

J'aurois tout lieu de m'offenser d'un discours qui m'outrage, dit Lucinde d'un air irrité, si je n'étois persuadée que vous êtes trop honnête homme pour vouloir enfreindre les loix de l'hospitalité en vous moquant d'une fille qui n'est déjà que trop affligée par la douleur de voir un père à qui vos gardes ont presque ôté la vie : mais, seigneur, je veux bien croire que vous m'aimez, & comme je ne puis jamais répondre à un amour qui ne peut être, de votre part, qu'illégitime, puisque je n'ignore pas que votre naissance vous destine aux partis les plus considérables de l'état; je vous prie donc de vou-

loir le renfermer en vous-même, & d'être persuadé que, quoique je ne sois que la fille d'un simple gentilhomme, vous & monsieur votre père entreprendrez inutilement de me séduire par de vains discours qui ne peuvent jamais faire aucune impression sur mon ame.

Cessez, belle Lucinde, dit Amilcar, de m'accuser d'une perfidie dont je suis incapable, & soyez certaine que mes intentions sont aussi pures qu'il est vrai que vous êtes la personne du monde la plus accomplie; je n'ai point d'autre dessein que celui de m'unir, à vous par des liens indissolubles, dès que je serai le maître de disposer de mon sort; consentez seulement, en acceptant mes soins, à attendre le tems où je pourrai vous donner des preuves de la sincérité de mes sentimens, & ordonnez-moi la conduite que je dois garder, afin de vous convaincre que rien au monde ne peut être capable de me faire changer.

Lucinde, un peu embarrassée sur la réponse qu'elle devoit faire, garda quelques instans le silence; elle craignoit, en montrant des doutes, d'offenser Amilcar, déjà son cœur lui parloit en sa faveur; enfin vaincue par cet air de franchise, vrai caractère de la vérité: si j'osois, lui dit-elle, feindre, me flatter que mon peu de mérite pût vous attacher, je consentirois volontiers à passer le reste de ma vie dans l'espérance d'un bien si doux, mais ce

seroit aux conditions d'apporter tous vos soins pour ménager ma réputation & ma délicatesse, en ne me faisant connoître votre amour que par l'attention que vous prendrez à en dérober la connoissance à toute la terre. Je me soumetts à toutes ces conditions, dit Amilcar, en lui prenant la main qu'il baisa respectueusement, pourvu que vous m'assuriez de n'être jamais à d'autre qu'à moi. Lucinde le lui jura, & il la quitta très-satisfait de s'être assuré du cœur de cette belle fille, & d'avoir, par son empressement, prévenu son père, dont il ne pouvoit douter des tendres sentimens qu'elle lui avoit inspirés.

Le lendemain, Ardillan blessé des mêmes traits que son fils, se rendit à l'appartement de Lucinde. Après s'être informé du malade, il s'approcha de cette jeune personne : je viens, ma belle enfant, lui dit-il, vous sommer de la parole que vous me donâtes hier, d'employer les remèdes convenables à ma guérison. Seigneur, reprit Lucinde; qui craignoit une seconde déclaration, comme j'ignore l'espèce de maladie qui vous afflige, il m'est tout-à-fait impossible d'y pouvoir remédier. Et quand vous la saurez, dit Ardillan, ne consentez-vous pas, ma belle fille, de me guérir? Je serois bien ingrate, dit Lucinde, de refuser à votre grandeur les secours qui seroient en mon pouvoir de lui accorder : mais, seigneur, vous avez un chirurgien

trop habile pour qu'il n'ait pas apporté tous les remèdes qui peuvent contribuer à votre santé; & si le mal est incurable, je ne suis pas assez bon médecin pour entreprendre une pareille cure. Quand on a de la confiance au médecin, dit Ardillan, ses remèdes font beaucoup plus d'effet que ceux de tout autre, & comme c'est en vous seule que je mets la mienne, c'est aussi de vous seule que j'attends la santé. Votre beauté, ma charmante, a fait une vive impression sur mon cœur; si la fortune eût été aussi prodigue envers vous que la nature, vous n'auriez pas besoin de mes bienfaits. Si vous voulez répondre à mon amour, je puis réparer ces injustices en vous faisant un sort; consentez donc, ma belle enfant, à me rendre heureux.

Lucinde, outrée de dépit de se voir forcée d'entendre des propos aussi injurieux, prit néanmoins le parti de seindre de n'y rien comprendre : c'est pourquoi elle lui demanda d'un air naïf ce qu'il falloit faire pour contribuer à son bonheur. M'aimer, mon bel ange, dit Ardillan. Vous aimer! seigneur; mais rien n'est si facile, & sur ce point je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de personne; je vous proteste qu'en mon particulier, j'ai pour vous tout le respect & la reconnoissance que méritent vos bontés; je suis caution de celle de mon père, & puis vous assurer que ce sont des sentimens que nous conserverons l'un & l'autre

jusqu'au tombeau. Amilcar qui entra, interrompit cette conversation; il annonça à son père qu'un courier l'attendoit de la part de l'Empereur. Ardillan, très-fâché de ce contretems, sortit en disant à son fils de le suivre. Ce courier apportoit un ordre de l'empereur de se rendre auprès de lui, c'est pourquoi il ne put différer d'un instant : mais pour ôter à son fils les occasions de voir Lucinde, il lui ordonna de l'accompagner, ce qu'il n'osa refuser, dans la crainte d'augmenter les soupçons de son père qui étoit de ces vieux courtisans difficiles à tromper. Amilcar n'eut donc que le tems d'écrire deux mots sur festablettes & de les donner au chirurgien qui vint prendre congé de lui.

Cependant Lucinde, livrée à elle-même, eut le tems de réfléchir sur son aventure; d'abord elle se représenta Amilcar avec tous les agrémens dont il étoit doué, & comparant l'air respectueux du fils avec le ton & les expressions méprisantes du père, elle ne put douter que ce dernier ne cherchât tous les moyens les plus humilians de la deshonorner; c'est pourquoi, dès que son père fut en état d'être transporté sans incommodité, elle le supplia de retourner dans leur château, ou pour mieux dire, dans les débris d'un vieux bâtiment où à peine il restoit deux chambres entières, & dont le colombier étoit ce qu'on avoit conservé avec le plus de soin. Cilindre eut assez de peine à s'y résoudre, se trouvant

trouvant beaucoup mieux chez Ardillan qu'il ne feroit chez lui ; mais Lucinde qui craignoit que le retour d'Ardillan ne l'exposât encore à entendre ses mauvais propos , ou peut être à quelque chose de plus offensant , dit à son père que depuis qu'elle étoit dans ce château , elle n'avoit goûté aucun repos , & qu'il falloit que l'air lui fût absolument contraire : ce fut ce qui déterminâ Cilindre à partir.

Amilcar désespéré de ne pouvoir apprendre des nouvelles de Lucinde , n'osant se confier à aucun de ses domestiques qu'il savoit être tous dévoués à son père , engagea mon frère , qui étoit devenu son confident , de le mettre d'une partie de chasse qui se devoit faire avec plusieurs seigneurs , afin de pouvoir profiter de cette occasion pour aller voir Lucinde , sans donner aucun soupçon sur sa conduite. Cette partie fut arrêtée pour le lendemain. Ardillan , charmé d'être débarrassé de son fils , saisit cette occasion pour se rendre auprès de Lucinde ; il partit en poste & arriva dans son château à l'entrée de la nuit ; mais quel fut son chagrin lorsqu'on lui apprit que Cilindre en étoit parti avec sa fille quelques jours après son départ ! On lui remit une lettre qui ne renfermoit que des témoignages de reconnaissance des bons traitemens qu'ils avoient reçus chez lui. Ardillan , désespéré de ces contretems , s'emporta contre ses domestiques.

en les taxant de négligence de ne lui avoir pas envoyé cette lettre. Frustré de son espérance, il se proposa de faire le lendemain une visite à Cilindre, pour tâcher de trouver quelques momens favorables d'entretenir Lucinde; & comme il étoit encore sur le perron à donner ses ordres, il entendit deux cavaliers qui entrèrent au galop & qui s'avancèrent jusqu'à l'entrée du perron. Jugez, madame, de la surprise de ces cavaliers, quand ils reconnurent Ardillan; Amilcar & mon frère, car c'étoient eux-mêmes, en demeurèrent quelques instans comme pétrifiés; ils ne pouvoient comprendre comment Ardillan avoit pu découvrir leur dessein, ne l'ayant confié à personne; mais Amilcar, plus au fait que mon frère des desseins de son père, lui dit que s'étant éloigné de la chasse, le hasard l'avoit fait rencontrer sur sa route, & que dans la crainte qu'il n'eût essuyé quelques disgrâces, il avoit prié Florian de l'accompagner pour suivre ses pas. Vous êtes trop attentif, monsieur, dit Ardillan d'un ton sévère, & vous auriez pu vous dispenser de prendre cette peine, sans chercher à pénétrer dans un mystère dont je ne juge pas à propos de vous instruire; je vous conseille de retourner sur vos pas, si vous ne voulez m'irriter davantage : il lui tourna le dos. Amilcar se retira sans répondre, & lorsqu'il vit son père rentrer dans son appartement, il fut trouver le concierge pour

apprendre des nouvelles de Lucinde; mais quand il apprit qu'elle n'étoit plus au château, il en fut charmé, connoissant son père capable de tout entreprendre pour se satisfaire.

Mon frère, quoique piqué au vif de ce qu'Ar-dillan ne lui avoit fait aucune politesse, engagea néanmoins son ami de venir passer la nuit chez moi, ce qu'Amilcar accepta d'autant plus volontiers, que cela le mettoit à portée de voir Lucinde avant son père, qu'il jugeoit n'avoir fait le voyage que pour le même objet.

On étoit alors sur la fin de l'automne & dans les plus courts jours de l'hiver; le bois qu'il falloit traverser n'étoit pas sûr; la nuit étoit des plus obscures; ils marchaient en silence; lorsqu'ils entendirent les cris étouffés d'une femme qu'on forçoit à se taire en lui tenant un mouchoir sur la bouche. Mon frère, saisi de frayeur, trouva qu'il n'y avoit point de bravoure à se battre contre des brigands dont on ignoroit le nombre, & fut d'avis de retourner sur leurs pas; mais Amilcar, loin de l'écouter, poussa son cheval du côté d'où partoient les cris; quand la lune qui commençoit à dissiper les ombres de la nuit, leur fit appercevoir deux hommes occupés à dépouiller une femme que la frayeur avoit rendue immobile. Ces deux misérables entendant du bruit, abandonnèrent cette femme pour venir se saisir de la bride des chevaux

de nos deux cavaliers, & leur présentant chacun un pistolet; Amilcar & Florian, qui heureusement s'étoient munis des leurs, les lâchèrent sur ces deux voleurs, qu'ils renversèrent étendus par terre, & faisant passer leurs chevaux sur eux, ils en descendirent ensuite pour voir s'il étoit encore tems de donner quelques secours à cette femme qu'ils trouvèrent presque nue, sans aucun mouvement, & le visage couvert de sang. Après l'avoir un peu tourmentée, Amilcar, qui se sentoît dans une agitation extraordinaire, passa sa main à l'endroit du cœur, & y sentant un foible battement : elle n'est pas morte, dit-il, d'une voix que le faiblessement où il étoit rendoit tremblante. Florian s'en approcha, & tous deux la portèrent à l'endroit où la lune donnoit plus de clarté; alors Amilcar & mon frère, munis de flacons remplis de différentes eaux, tâchèrent de lui en faire avaler quelques gouttes; & les ayant entièrement vidés sur son visage & sur sa gorge, Amilcar qui lui avoit soulevé la tête, la regardant avec plus d'attention, fit un cri perçant en la laissant retomber & tombant lui-même à ses pieds. Cette rude secousse rappela ses esprits; elle soupira, ouvrit les yeux, & revenant comme d'un profond sommeil, ses regards parcoururent d'abord tout ce qui l'entournoit. Elle voulut ensuite essayer de se relever; mais n'en ayant pas la force : hélas! dit-elle, d'une

voix presque éteinte, qu'attendent donc ces misérables pour m'arracher un reste de vie qui ne peut plus que m'être à charge ! Quoi ! la pitié pourroit-elle à présent trouver place dans le cœur d'un barbare assassin ? Rassurez-vous, chère Lucinde, dit mon frère, en baignant de ses larmes une des mains de cette infortunée, que la pitié, l'amour, la douleur & l'amitié faisoient couler, votre amant, poursuivit-il, en lui montrant Amilcar étendu à ses pieds sans aucun mouvement, vient de vous en délivrer. Juste ciel ! s'écria Lucinde, ah ! ne m'avez-vous rappelée à la vie que pour me rendre le témoin d'un spectacle qui me déchire le cœur ! Alors se roulant, pour ainsi dire, à côté d'Amilcar, elle le prit dans ses bras, & ce tendre amant se sentant ranimé, ouvrit enfin les yeux ; mais la joie qu'il ressentit de voir Lucinde qui le ferroit sur sa poitrine d'un air si attendri, fut telle, qu'oubliant dans l'instant le malheur qui venoit d'arriver, il se crut transporté dans une île enchantée. Je ne puis vous rapporter, madame, tous ce que ces deux amans se dirent de tendre & de touchant.

Mon frère, témoin de leurs discours, & forcé de renfermer son amour au-dedans de lui-même, ne pouvant résister à une si rude contrainte, les interrompit pour leur dire qu'un plus long entretien pourroit leur faire tort, qu'il étoit tems de songer à visiter les blessures de Lucinde, qui peut-être

demandoient un prompt secours; c'est pourquoi il leur conseilloit, s'ils avoient assez de force pour gagner la maison de Lucinde ou la mienne, de s'y acheminer au plutôt. Amilcar fut d'avis de retourner sur leurs pas, & de déposer sa maîtresse dans le château de son père chez le même chirurgien qui avoit pris soin de Cilindre, afin qu'elle fût à portée d'être traitée avec plus d'attention.

Cette résolution qui parut d'abord folle, fut néanmoins exécutée. Lucinde appercevant les corps de ces misérables, ne voulut point partir qu'on ne les eût visités : c'est pourquoi Amilcar s'en approcha, & trouvant que l'un des d'eux respiroit encore, il pria Florian de l'aider à le porter contre un arbre, & en l'examinant, sa surprise fut extrême de reconnoître en lui un des gardes de chasse de son père; celui même qui avoit si fort maltraité Cilindre. Ah! malheureux, dit Amilcar, tu en voulois donc aussi à ma vie? Mais, dis-mois, montre, que t'avoit fait cette jeune personne pour attenter à la sienne? Seigneur, lui dit cet intrépide coquin, d'une voix presque mourante, ne m'a-t-elle pas fait un assez grand tort, puisqu'elle est la cause que mon camarade & moi ont été obligés de prendre la fuite & de perdre un poste qui nous faisoit vivre gracieusement; car il faut que vous sachiez que son père n'est pas le premier que nous ayons ainsi maltraité, mais nous

en étions quittes pour les accuser de rébellion, & l'on nous croyoit toujours sur notre parole; il est vrai que ceux qui nous donnoient quelques pièces d'argent, pouvoient chasser en assurance; nous leur indiquions même les endroits qui étoient les plus abondans en gibier: voilà les raisons qui nous ont fait prendre le dessein de nous venger sur Lucinde, & depuis qu'elle est sortie nous avons épîé l'instant où elle seroit seule; ayant appris que son père étoit parti depuis quelques jours pour un voyage assez long, nous l'avons enlevée cette nuit même, dans le dessein de la mettre dans une caverne pour la faire servir à nos plaisirs: mais les cris de cette fille nous ont obligés de la maltraiter, & je me préparois à lui enfoncer un poignard dans le cœur lorsque vous avez paru. Cet homme, affoibli par le sang qu'il avoit perdu, expira en disant ces dernières paroles, sans montrer aucun repentir de ses crimes.

Amécar & Florian frémissant d'horreur des dangers auxquels Lucinde venoit d'échapper, il sembloit à l'un & à l'autre qu'elle leur en fût devenue plus chère: c'est pourquoi ils se hâtèrent de la conduire chez le chirurgien, dont la femme qui la deshabilla pour la mettre au lit, assura que son corps étoit tout meurtri; & le chirurgien, après l'avoir visitée avec soin, regarda comme un miracle qu'une personne aussi délicate, eût pu résister à

tant de maux : ces barbares qui l'avoient traînée parmi les ronces & les épines, n'avoient fait qu'une plaie de tout son corps. Jugez de la douleur d'Amilcar, lorsqu'il la vit dans cet état; celle de Florian, quoique plus modérée, n'en étoit pas moins vive. L'un & l'autre supplièrent le chirurgien & sa femme d'employer tous leurs soins pour la guérison de Lucinde.

Cependant cette belle fille fit réflexion qu'une vieille servante de basse-cour, seule domestique qu'elle eût, surprise de ne la point voir le lendemain, ne manqueroit pas de jeter les hauts cris & de courir tout le village; c'est pourquoi il fut résolu d'envoyer le concierge, homme intelligent & dont on étoit sûr, pour lui dire que Lucinde ayant reçu un exprès de la part de son père, elle avoit été obligée de partir sur le champ pour obéir à ses ordres. Et comme Amilcar ne vouloit point s'éloigner du château, tant que Lucinde y demeureroit, il fut encore résolu dans leur petit conseil qu'Amilcar iroit dans l'instant se mettre au lit, & qu'on diroit à son père qu'en s'en retournant avec Florian ils avoient été attaqués dans le bois par une troupe de brigands qui les avoient dangereusement blessés l'un & l'autre, mais qu'ils croyoient en avoir tué deux & quelques autres avoient pris la fuite.

Ardillan fut sensiblement touché de l'accident

de son fils , se reprocha sa dureté , & ordonna qu'on fût dans le bois pour voir si ces misérables ne donneroient point des signes de vie , afin de tirer quel qu'éclaircissement qui pût faire découvrir leurs complices , monta ensuite à l'appartement de son fils , à qui le chirurgien , au moyen de certaine drogue , avoit rendu tout le corps comme s'il eût été couvert de contusions ; ce qui fit qu'Ardillan , malgré sa finesse , ne put éviter de donner dans le panneau : mais ce qui inquiéta furieusement notre prétendu malade , c'est qu'il prit la résolution de demeurer auprès de lui jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. Le chirurgien le tira de peine en assurant Ardillan que l'accident de monsieur son fils n'auroit point de suites fâcheuses , sinon de le tenir au lit pendant très-long-tems.

On vint l'après-midi rapporter à Ardillan que les deux hommes étoient morts , & qu'ils avoient été reconnus pour être les deux mêmes gardes qui avoient maltraité Cilindre , ce qui le mit dans une furieuse colère : mais comme le mal étoit sans remède , & qu'ils avoient reçu la juste punition de leurs crimes , il ordonna qu'on fît d'exactes perquisitions dans tout le canton.

Au bout de quelques jours , Ardillan , qui ne pouvoit plus long-tems s'absenter de la Cour , fut obligé de partir , & ne voulant pas s'éloigner sans voir Lucinde , il fit donc arrêter à sa porte ,

& la vieille domestique , entendant un bruit de chevaux & d'équipages , accourut. Ardillan demanda à voir son maître & sa maîtresse , cette bonne vieille , trompée par les discours du concierge l'assura qu'ils étoient partis depuis huit jours pour se rendre à la ville. Ardillan , quoique fâché de ce contre-tems , n'eut pas de peine à s'en consoler , dans l'espoir de les voir bientôt.

Ce Seigneur ayant appris que Cilindre avoit un procès qui durait depuis long-tems , au sujet d'une succession très-considérable dont on lui disputoit la possession , fut donc charmé de cette circonstance , se proposant de se servir de ce moyen pour donner à Lucinde des témoignages de son amour , en employant sa protection auprès de ses juges , afin de lui faire obtenir une décision favorable. Il poursuivit sa route avec la plus grande diligence. Arrivé dans son hôtel , son premier soin fut de se faire informer de la demeure de Cilindre : on fut long-tems à la découvrir ; mais un domestique l'ayant rencontré l'acosta pour l'instruire de la visite que son maître lui avoit rendue & du plaisir qu'il auroit à le voir.

Cilindre , l'idée remplie de son procès , fut charmé de la politesse d'Ardillan ; & comme il n'ignoroit pas qu'il avoit beaucoup de crédit , il ne manqua pas de se rendre le lendemain au lever

de ce Seigneur, qui le reçut comme on reçoit ordinairement le père d'une fille qu'on aime passionnément. Après lui avoir fait mille caresses, feignant d'ignorer ce qui l'amenoit à la ville, il lui demanda le sujet de son voyage, offrit tous les services qui dépendroient de lui, parla ensuite de la belle Lucinde, dit que s'il avoit su le dessein qu'il avoit de la faire venir auprès de lui, il se feroit fait un plaisir d'offrir à cette charmante personne une place dans sa voiture & un appartement dans son hôtel, qu'il le prioit d'accepter, parce qu'il jugeoit qu'elle seroit plus décemment chez lui que par-tout ailleurs; ainsi, ajouta Ardillan, je vais donner mes ordres pour qu'on fasse apporter vos malles, & dire en même-tems à mon cocher de se tenir prêt lorsque vous voudrez partir pour aller chercher mademoiselle votre fille que j'attendrai à dîner avec vous. Cilindre qui ne comprenoit rien au discours de ce Seigneur, l'assura qu'il n'avoit point amené sa fille ni donné aucun ordre pour la faire venir, qu'il pensoit même qu'il n'étoit pas raisonnable de l'exposer seule dans une route aussi peu fréquentée, & encore moins de la mettre en bute aux intrigues de nombre de petits-maîtres qui ne manqueroient pas de mettre tout en œuvre pour trouver les moyens de la séduire: je ne suis qu'un pauvre gentilhomme, continua Cilindre, mais je jure sur

l'épée que je porte, que si quelqu'un étoit assez mal-honnête homme pour attenter à l'honneur de ma fille, je m'en vengerois de façon à l'en faire repentir; ainsi, pour éviter ces maux, je puis vous assurer, Seigneur, que mon dessein ne fut jamais de l'y exposer.

A ce discours Ardillan ne put s'empêcher de montrer sa surprise, & après avoir loué la fermeté de Cilindre, il lui apprit la réponse qu'on lui avoit faite lorsqu'il s'étoit présenté pour le visiter. Ce gentilhomme ne pouvoit se persuader la fuite de sa fille, dans laquelle il n'avoit rien remarqué qui pût dénoter un esprit d'intrigue; néanmoins pour s'assurer de sa conduite, il se déterminà à partir sur le champ afin de s'éclaircir de ce mystère. Ardillan, charmé de sa résolution, le força de prendre sa chaise de poste avec plusieurs domestiques qui eurent ordre de l'accompagner.

Cependant nous avons laissé Lucinde chez le chirurgien, dont la femme qui ne pouvoit plus ignorer la passion qu'Amilcar avoit pour cette jeune personne, s'empressoit de témoigner à l'un & à l'autre le zèle & l'attachement qu'elle avoit pour leur service; elle prit donc autant de soin de Lucinde que si déjà elle eût été maîtresse du château, & procura à Amilcar toutes les facilités de lui parler en particulier. Ces deux jeunes amans, toujours plus charmés l'un de l'autre, se jurèrent

cent fois un amour & une fidélité à toute épreuve.

Lucinde guérie de sa frayeur & rétablie des contusions qu'elle avoit reçues, quoiqu'il lui en restât encore plusieurs marques sur le corps, & qu'elle eût même le visage fort bouffi & rempli de sang extravasé; cette belle fille, par je ne fais quel pressentiment, voulut absolument retourner chez elle, & quelque chose que pussent lui dire Amilcar & ses confidens, ils furent contraints de céder à son empressement; elle arriva donc au château de son père au même instant qu'il venoit d'y entrer: comme elle étoit accompagnée d'Amilcar & de la femme du chirurgien, Cilindre qui étoit peut-être l'homme du monde le plus fin & le plus prudent, lui demanda avec beaucoup de douceur ce qui l'avoit obligée de s'éloigner de chez lui pendant son absence. Lucinde ne fut point la dupe de cette feinte douceur: c'est pourquoi, dans la crainte de l'irriter davantage, elle commença par lui faire examiner les meurtrissures dont elle étoit encore couverte, lui détailla ensuite le malheur qui lui étoit arrivé, & finit par s'étendre beaucoup sur les nouvelles obligations qu'elle devoit à Amilcar, l'assurant que sans le secours qu'elle avoit reçu de ce jeune Seigneur, elle n'auroit jamais eu le bonheur de le revoir.

Cilindre satisfait du récit de sa fille, ne put s'empêcher de frémir du danger qu'elle avoit

couru. Ce tendre père , pénétré de la plus vive reconnoissance envers Amilcar , ne put d'abord la lui exprimer qu'en lui mouillant le visage de ses larmes. Le jeune amant aussi touché que lui , profita de cet instant pour lui déclarer l'amour qu'il avoit conçu pour les rares qualités de sa charmante fille , en protestant qu'aussi-tôt qu'il seroit en âge de disposer de son sort , il juroit foi de gentilhomme qu'il n'auroit jamais d'autres desirs que celui de s'unir à l'aimable Lucinde , le suppliant de ne point donner sa parole à d'autres. Cilindre le lui jura en le serrant de nouveau dans ses bras : soyez persuadé , Seigneur , ajouta Cilindre , que ce n'est ni aux biens ni aux honneurs que je me rends ; mais c'est à cette noble générosité , à cette délicatesse de sentiment , & à la sincère ardeur que vous me faites paroître , qui , en faisant la félicité de ma fille , va aussi mettre le comble à la mienne , car je ne fais nul doute qu'elle n'ait pour vous les mêmes sentimens. Cette réflexion fit rougir Lucinde , & le malicieux Cilindre s'apercevant de son trouble , lui dit en l'embrassant : je prends , ma chère fille , ce silence pour un aveu de votre tendresse ; vous l'avez trop bien placée pour que je puisse jamais m'en plaindre.

Cette belle fille rassurée par ces dernières paroles , jugea qu'elle devoit encore instruire son père de l'amour qu'Ardislan ressentoit pour elle , de là

jalousie qu'il avoit conçue contre son fils, des ruses que ce dernier avoit employées pour lui dérober la connoissance de l'aventure du bois, en la faisant tomber seulement sur Amilcar, & de la contrainte où il étoit de renfermer en lui-même l'amitié qu'il avoit pour elle. Ce bon gentilhomme ne put s'empêcher de sourire de la folie d'Ardillan qui, quoique certain de l'amour de son fils, avoit encore assez d'amour propre pour oser se flatter de pouvoir obtenir la préférence auprès d'une fille de seize ans : je veux, leur dit-il, mes chers enfans, pour le punir de sa vanité & de son fol orgueil, être de concert avec vous ; & afin d'éviter les ruses qu'il pourroit employer pour m'enlever ma brebis, je vais dès ce jour la renfermer dans le temple d'Hélène, & je vous jure de nouveau, mon cher Amilcar, qu'elle n'en sortira jamais que pour vous donner la main.

Nos jeunes amans qui ne s'attendoient pas à cette décision, en furent un peu déconcertés ; mais loin d'oser montrer leur douleur, ils furent encore contrains de remercier Cilindre d'une attention qui les alloit priver pour long-tems de la douceur de se voir & de s'entretenir.

Après que ce gentilhomme se fut ainsi assuré de la conduite de sa fille, il retourna à la ville, & rendit compte à Ardillan du succès de son voyage ; c'est-à-dire, qu'il lui fit croire que Lu-

cinde s'étoit d'elle-même retirée parmi les vierges; jusqu'à l'entière conclusion de son procès. Ardillan voulant hâter cette conclusion, employa tout son pouvoir, & parvint enfin à faire rendre un arrêt en faveur de Cilindre, qui lui adjugea une succession considérable. Cette succession rendit ce gentilhomme un des plus puissans Seigneurs de la province, & par conséquent sa fille un des plus riches partis qu'il y eût, ce qui la fit rechercher de plusieurs personnes de grande considération: mais, religieux à garder sa parole, il attendit qu'Ardillan vînt aussi se mettre sur les rangs; alors sa fortune & les titres qu'il venoit d'acquérir le mettant de niveau, il lui dit qu'il recevrait à honneur la proposition qu'il lui faisoit s'il n'avoit donné sa parole à un jeune Seigneur auquel il jugeoit que sa fille avoit depuis long-tems accordé toute sa tendresse; qu'il étoit trop bon père pour s'opposer à une inclination qui n'avoit rien que de louable: le caractère, l'âge, la naissance, & les biens s'y trouvent assortis; qu'en outre il avoit des obligations essentielles à ce jeune homme & à toute sa famille, qu'il ne pouvoit autrement reconnoître que par son union avec sa fille.

Ardillan, qui croyoit ne trouver aucun obstacle à son bonheur, fut extrêmement surpris: prenez garde, dit-il, de rendre par ce choix votre fille
malheureuse

malheureuse en vous livrant trop à ses desirs. Les jeunes gens sont la plupart dissipés, ils donnent dans toutes sortes d'excès & de dépenses superflues; le jeu, la chasse, les plaisirs, les femmes & la bonne chère sont ordinairement toutes leurs occupations, ce qui souvent les conduit à leur ruine. J'en conviens, reprit Cilindre; je me flatte néanmoins que celui dont j'ai fait choix n'est nullement entiché de ces défauts; je le connois depuis longtemps, & suis très-persuadé que vous ne pourrez vous dispenser de m'approuver lorsque vous saurez que c'est Amilcar à qui je donne la préférence. A mon fils! s'écria Ardillan en changeant de couleur. Oui, dit Cilindre, qu'y a-t-il donc là de surprenant? Trouvez-vous qu'ils soient mal assortis? Croyez-moi, mon cher Seigneur, faites de bonne grace ce sacrifice; car quoique vous soyez son aîné, il faut cependant lui céder le pas sur cet article; laissons, vous & moi, à nos enfans le soin de faire briller le flambeau de l'hymen, ce n'est qu'à la jeunesse qu'il convient de l'allumer. Ardillan ne parut pas d'abord goûter ce précepte; mais on assure qu'il vient de consentir au bonheur de ces deux amans, & qu'il ne s'est rendu dans son château que pour en ordonner les fêtes.



C H A P I T R E I V.

S U I T E d'Observations.

AP R È S que cette jeune dame nous eut fait le récit des aventures de Lucinde , nous reprîmes la route du château , où nous trouvâmes Cilindre & sa charmante fille qui venoient de s'y rendre. Ardillan , instruit par son coureur de leur arrivée , abandonna la chasse pour venir les recevoir ; & entrant avec nous dans le salon , il nous présenta au père & à la fille , ajoutant qu'il espéroit dans peu voir son fils possesseur de ce trésor : il est vrai dit-il , en jetant sur Lucinde un regard animé , que j'ai été assez téméraire pour le lui disputer ; mais le choix de cette belle enfant m'a enfin rendu sage ; tous mes desirs se bornent à présent au seul plaisir de pouvoir la nommer ma fille , & je me flatte , poursuivit-il , que vous voudrez bien honorer de votre présence les fêtes que je fais préparer pour célébrer leurs noces. Monime s'en défendit sur le peu de tems que nous avions à rester dans cette province.

Nous partîmes dès le lendemain pour rejoindre Zachiel , à qui nous rendîmes compte de notre voyage. Monime , après lui avoir raconté l'histoire

de Lucinde, voit beaucoup les charmes de cette jeune personne, & la probité & la bonne mine d'Amilcar; elle trouva que rien n'étoit si bien assorti que ce mariage; ces heureux amans, dit-elle, vont enfin jouir en liberté du plaisir d'aimer & de celui d'être aimés, de ce mélange de tendresse, de ce retour d'estime que les gens sensés devroient toujours rechercher dans leurs mariages. Il est vrai, belle Monime, dit Zachiel, mais des liens si doux ne peuvent être fondés que sur la vertu, & malheureusement la plupart des Joviniens n'emploient dans leur union que le déguisement; on ditoit qu'ils ne font d'accord que pour mieux se tromper: l'enjouement, les complaisances, les affinités, les soins, le faste & la dépense, ne sont employés que pour cacher la bifarrerie de leur caractère, l'inégalité de leur humeur & le mauvais état de leurs affaires. Rien n'est si rare que de trouver chez eux deux cœurs liés par l'estime la plus parfaite, la confiance la plus sincère, le respect & la tendresse la plus délicate, & cette ardeur mutuelle de s'obliger & de se prévenir; tout devroit concourir dans ces engagements à la bonne intelligence que les adversités ne peuvent jamais altérer, & qui devient même un lien de plus à ceux qui sont unis de la sorte, comme si c'étoit un nouveau devoir qui dûr achever de n'en faire qu'une seule personne.

Mais les jeunes gens font ici trophée de la

licence de leur conduite ; ils étalent leurs vices avec ostentation , & tirent vanité de leur deshonneur. La plupart se livrent à la volupté , moins pour jouir des plaisirs que pour avoir lieu de se flétrir eux-mêmes , en se glorifiant de la bassesse de leurs sentimens. Nés dans la source impure du crime , nourris avec ce qu'il y a de plus contagieux , livrés entièrement à leurs goûts , la vertu ne leur paroît plus qu'un être chimérique , ils ne reconnoissent que le mal ; c'est-là ce qui les use avant le tems , & ce qui abrège leurs jours.

Nous arrivâmes dans une grande ville , dont les rues étoient remplies d'une multitude infinie de peuple. Monime demanda à Zachiel ce que signifioit ce grand concours de monde. C'est , dit le génie , pour voir la cérémonie d'un convoi qui se doit faire à minuit. C'est donc quelque chose de bien extraordinaire , lui dis-je ? Non , dit Zachiel , rien n'est si ordinaire que de voir mourir , la nature y assujettit tous les hommes ; mais rien n'est si singulier que les cérémonies qu'on emploie chez les Joviniens pour leurs enterremens ; ici il n'est permis qu'à des bourgeois de faire enterrer leurs parens aussi-tôt qu'ils sont morts , sans les partager , & il est de la grandeur d'un seigneur d'être gardé tout au moins sept ou huit jours : il faut pour cela qu'il soit embaumé ; on l'étend sur une table , on lui attache les entrailles qu'on met dans un baril

de plomb pour être conduites dans un endroit; le cœur est mis dans une boîte d'or pour être porté dans un autre, & le corps a sa sépulture séparée dans un troisième lieu; ces trois inhumations se font toujours la nuit; il seroit trop humiliant pour l'humanité d'enterrer un mort de qualité en plein jour. Comment imaginer que les âmes des grands, qui doivent assurément être privilégiées, puissent se sauver ignoblement avec la foule des simples fidèles? Leur gloire exige qu'on réserve pour eux des cérémonies extraordinaires; ainsi l'éclat des torches multipliées à l'infini est plus brillant dans l'obscurité de la nuit, ce qui rend la pompe funèbre plus magnifique & plus belle. Tout dans la maison, jusqu'aux chevaux & aux équipages, doit porter le deuil du défunt. Je ne fais qu'il y en a un fort grand dans le cœur, en tous cas il ne dure pas long-temps; c'est le monde où l'on est le plus aisément consolé; & quoique les appartemens soient tendus de noir, toutes les voitures drapées, on y porte néanmoins un deuil enjoué & galant; ce deuil n'est qu'une bienséance d'usage, parce qu'il seroit honteux de ne pas pleurer ceux à qui la nature les a joints par le sang; c'est pourquoi ils copient les dehors d'une vraie douleur; mais cette douleur hypocrite n'est que pour satisfaire à l'usage. Un père à qui la mort enlève un fils unique tendrement aimé, est obligé de renfermer son cha-

grin, il n'ose en porter un deuil public : mais un mari qui perd une femme dont il étoit l'ennemi & le persécuteur, doit affecter pendant long-temps pour l'extérieur lugubre d'une douleur qu'il ne ressent pas. Il est encore de la dignité d'un grand seigneur d'ordonner par un testament la construction de quelque nouvelle chapelle, soit dans le temple de Junon ou dans celui de Jupiter, & cela parce qu'on doit donner en mourant une partie des biens dont on ne peut plus jouir ; alors on lui dresse un tombeau magnifique ; des épitaphes en beau style en ornent les quatre faces, ce qui coûte des sommes immenses qui seroient bien mieux employées à payer des créanciers qu'à élever un superbe mausolée à un débiteur insensible. Enfin rien ne manque à ces pompes funèbres, que la douleur à ceux qui y assistent. On se ressouvient cependant encore deux ou trois mois après de ce pauvre mort, parce que l'usage veut qu'on invite solennellement toutes ses connoissances à venir entendre un orateur gagé pour prononcer un éloge qui est communément un tissu de contre-vérités, qui ne sert qu'à faire admirer l'éloquence de l'orateur, à qui il suffit d'avoir peint les vertus d'un héros en y ajoutant le nom du défunt.

Les différentes provinces que nous venions de traverser, ne m'avoient encore offert que très-peu d'exemples qui pussent me mettre au fait des usages

des Joviniens, car, malgré ce que j'ai dit de ces châteaux si magnifiquement bâtis, & de ces dehors si soigneusement entretenus, que nous trouvâmes sur notre route, les seigneurs à qui ils appartiennent n'y paroissent presque jamais. Un grand Seigneur ne se retire point dans ses terres qu'il ne soit disgracié, quelque agrément que la nature & l'art y aient réuni; il s'y déplaît, il y dessèche d'ennui, enfin il ne vit plus, à peine végète-t-il, & bientôt la mort vient le délivrer de cet état d'humiliation.

Nous prîmes notre route vers la capitale de l'Empire. Après quelques journées de marche, nous entrâmes dans de belles avenues qui formoient un berceau délicieux & à perte de vue. Monime trouva ce lieu si agréable, qu'elle voulut descendre de carrosse pour se promener sur une pelouse qu'on auroit prise pour un tapis d'émeraudes. A peine eûmes-nous fait une vingtaine de pas que nous aperçûmes un homme qui se promenoit seul en rêvant profondément, malgré un teint jaune & livide, un air triste & languissant, sa physionomie annonçoit de la noblesse & quelque chose d'intéressant. Je suis surpris, dis-je, à Zachiel qu'on laisse ainsi ce seigneur livré à lui-même dans sa convalescence, car il me paroît qu'il vient d'essuyer une grande maladie dont il n'est pas encore entièrement rétabli; cet air de grandeur qu'on remarque dans toute sa personne me fait croire qu'il devroit

avoir une cour, ou du moins quelques amis qui cherchent à l'amuser : la dissipation met un baume dans le sang, qui contribue beaucoup au rétablissement de la santé; sans doute qu'il n'a quitté la Cour que pour venir ici se fortifier.

Vous vous trompez, dit Zachiel, ce qui cause l'abattement de ce seigneur, ne vient que de l'ordre qu'il a reçu de s'éloigner de la cour. Il est vrai que c'est une furieuse maladie pour un courtisan, d'être forcé de vivre dans ses terres. Par quelle raison, demandai-je, l'a-t-on exilé? C'est, dit le génie, parce qu'il n'a point eu assez d'adresse pour se maintenir dans la faveur, parce que son intrigue n'a pas été supérieure à celle de ses ennemis, parce qu'il n'a pu abattre lui-même ceux qui l'ont perdu, parce qu'il s'est fait des ennemis de ceux qu'il a le plus obligés; ce sont là ses crimes.

Ce seigneur, poursuivit le génie, est naturellement bon, il est né obligeant, il a l'ame pure, les mœurs & la conduite d'un parfait honnête homme; je sais qu'il n'est tombé dans la disgrâce du prince, que faute d'avoir cette ardente méchanceté par laquelle on vient à bout de perdre ses ennemis; c'est le chef-d'œuvre de l'esprit d'un courtisan. Chez les Joviniens chacun n'est occupé que de son élévation & de sa fortune; c'est ce qui produit d'illustres trompeurs. La mauvaise réputation leur est indifférente, l'injustice les touche peu, l'amour

des grandeurs s'empare seul de leurs desirs; cependant cette avidité qu'ils ont de parvenir à des postes éminens les tourmente toute leur vie, & il arrive souvent que celui qui, à force de brigues obtient quelques grandes dignités, est dans de perpétuelles inquiétudes d'apprendre sa chute à son réveil.

Il me paroît, dit Monime, que ce seigneur ne devoit guère regretter un poste qui le mettoit dans des angoisses continuelles; il devoit au contraire bénir le ciel, qui, en le délivrant de tant d'embarras, le met encore à portée de vivre tranquillement. Je suis sûr, belle Monime, dit le génie, que ce courtisan ne regrette que trop la place qu'il vient de perdre; ce n'est pas que son cœur y ait fait naufrage: non, il y a conservé sa bonté & sa générosité; mais l'habitude des honneurs lui a gâté l'esprit; il regrette ce fracas dans lequel il vivoit, il regrette ces mouvemens que tout le monde se donnoit pour parvenir jusqu'à lui quand il avoit l'oreille de son maître; ces flatteurs dont il se moquoit dans le remis de son élévation, & qui regardoient comme un bonheur de se le rendre favorable, lui manquent; il ne voit plus ces airs timides & rampans qui divertissoient sa vanité, il n'est plus à portée de faire la destinée de personne, ses faux amis n'ont plus d'intérêt à le ménager; il soupire après cette place qu'il oc-

cupait dans l'esprit des autres, après ce respect émuif qu'il se plaisoit à inspirer, après cet encens dont on tâchoit de l'enivrer, quoiqu'il employât, pour le dissiper, les procédés les plus obligeans; il soupire enfin après mille fantômes pareils, sans lesquels il ne peut plus vivre, parce qu'ils sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné par le pernicieux venin de l'ambition.

Quoi que vous puissiez dire, reprit Monimé, je me sens touchée des peines de ce seigneur, son accablement me pénètre jusqu'au fond du cœur; par égard pour ses rares qualités, accordez-moi, je vous supplie, la grace de le guérir de son ambition, puisque c'est le seul défaut que vous reconnoissez en lui. Vous le pouvez, mon cher Zachiel, faites, je vous en conjure, disparaître les chagrins faites qu'il oublie les causes ou qu'il les méprise; faites enfin que sa vertu serve à le consoler des injustices qu'il a reçues du sort, & qu'il renonce à toutes ces idées de grandeur & d'élevation qui sont la source de ses maux; ôtez-lui ce dégoût qu'il a pour la solitude, afin qu'il en puisse goûter les douceurs; je voudrois au moins me flatter d'avoir vu chez les Joviniens un homme heureux par le seul secours de la raison. Je consens, charmante Monimé, dit Zachiel, de vous satisfaire, le rendre intéressant que vous prenez aux peines de cet illustre

malheureux, me donne de nouvelles preuves de la bonté de votre cœur, & je vais employer la force du raisonnement pour le convaincre.

Nous nous avançâmes vers ce courtisan que le génie aborda d'un air doux & majestueux. Leur conversation roula d'abord sur des discours vagues : mais qu'un génie a de pouvoir sur l'esprit des hommes ! il est toujours sûr de les amener au point qu'il desire. Ce seigneur, qu'une force supérieure entraînoit presque malgré lui, oublia sa politique ordinaire pour se montrer tel qu'il étoit, il ouvrit son cœur au génie qui lisoit dans son âme ; que de faiblesses ne vîmes-nous pas ! que les hommes sont petits ! qu'ils sont à plaindre !

Ce courtisan, l'esprit encore tout plein de la disgrâce, raconta à Zachiel toutes les infortunes ; il se plaignit amèrement des trahisons & des injustes menées qu'on avoit employées pour le perdre, dont il devenoit la malheureuse victime. Zachiel, pour le consoler, se prêta d'abord à sa faiblesse & parut entrer dans toutes ses raisons ; mais il les combattit ensuite avec cet esprit qui plaît, qui entraîne insensiblement & qui touche si bien le cœur lors même qu'il semble ne parler qu'à l'esprit & à la raison. Il ajouta que l'innocence & la pureté de ses intentions devoient le rassurer sur l'avenir ; que le prince les reconnoîtroit un jour, & le vengeroit de ceux qui avoient osé le noircir dans son

esprit en conjurant sa perte; qu'il devoit actuellement regarder sa disgrâce comme un chemin qui alloit le conduire à la perfection; qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour s'affranchir du joug des passions qui dominent les hommes vulgaires; qu'avec un peu d'effort sur lui-même, il se rendroit maître de ses penchans; qu'ensuite exempt de foiblesse, il jouiroit d'un sort, qui sans doute devoit être envié de tous les mortels.

Ce seigneur, pénétré jusqu'au fond du cœur des raisons que le génie venoit d'employer pour le consoler, en fut d'abord soulagé; ses discours ressembloient à une étoile courante qui perce la nuit & laisse après elle un sillon de lumière pour montrer aux matelots le point de leur boussole, afin qu'ils puissent se mettre en garde contre les vents impétueux qui pourroient briser leurs vaisseaux sur la pointe de quelques rochers; telle fut, dis-je, la vive impression que firent dans l'ame de ce courtois les insinuations du génie.

Je rends grâce à la fortune, dit ce seigneur, de s'être servie de la malice de mes ennemis pour m'éclairer sur la nature du bien & du mal; sans leurs trahisons & leur perfidie, je n'aurois peut-être jamais eu le bonheur de vous rencontrer, & ce n'est que par vous que j'apprends que l'adversité mise à profit, épure le cœur & le soumet à la raison; j'avoue que d'abord je n'ai pas regardé mon

exil avec indifférence, je ne l'ai même soutenu qu'avec beaucoup de peine; sensible à l'affront que j'ai reçu, une affreuse mélancolie, en me séparant de la cour & me privant en même tems de toute société, avoit, pour ainsi dire, engourdi toutes les facultés de mon ame; mon amour propre, trop humilié par cette chute, ne me laissoit aucune liberté de réfléchir sur moi-même. Vous venez tout à coup de dessiller mes yeux, en me faisant sentir le prix de la vertu, le danger des honneurs & la sottise des préjugés dans lesquels je vivois; que de graces ne dois-je pas vous rendre pour tant de bienfaits!

Cependant, dit Zachiel, vous aviez plus d'un motif de consolation; vous savez que les hommes ne sont pas toujours les mêmes; ce seroit faire trop d'honneur à la nature humaine que de lui donner l'uniformité, ainsi ceux qui vous regardent aujourd'hui avec indifférence ou mépris, rechercheront peut-être dès demain, par quelque mouvement extraordinaire, les occasions de vous servir. Ces hommes changeans sont toujours remplis de mauvaises qualités, c'est pourquoi il faut en tirer ce qu'on peut: il est des insinuations honnêtes dont les moins artificieux peuvent user sans scrupule; il y a des complaisances aussi éloignées de l'adulation que de la rudesse.

Ce Seigneur nous engagea de si bonne grace de

passer quelque tems chez lui pour l'aider à se fortifier dans les heureuses dispositions que le génie venoit de lui inspirer , que nous ne pûmes nous refuser à ses instances ; & le tems que nous y demeurâmes fut employé si utilement pour ce Seigneur , qu'il assura le génie , lorsque nous le quittâmes , qu'il se trouvoit si parfaitement guéri de tout ce fatras de grandeur & d'élévation qui avoit troublé son repos pendant si long-tems , que telle proposition qu'on lui pût faire , il ne changeroit pas l'état de tranquillité où il se trouvoit pour la première dignité de l'empire.

Pendant notre route le génie profita de l'exemple de ce courtisan disgracié , pour nous donner de nouvelles instructions sur le caractère des courtisans , sur leur jalousie , leurs intrigues. Vous ne verrez , nous dit-il , chez les Joviniens que perfidies & artifices. C'est dans ce monde qu'on voit la flatterie toujours rampante au pied du trône , renverser la vertu , l'innocence & la vérité , sitôt qu'elles osent se présenter ; vous y verrez l'envie se parer du nom d'émulation ou d'amour propre bien entendu ; vous y verrez l'orgueil prendre celui de noble fierté ; l'ostentation , celui de magnificence , & l'avarice sous celui d'économie ; vous verrez enfin par-tout les vices usurper les dehors , les titres & le prix des vertus ; la probité , l'honneur & l'innocence ignorés , avilis

& persécutés. Les courtisans ne composent qu'un mélange de bassesses, de ridicules & d'impertinences ; peu sincères entr'eux , ils ne cherchent qu'à se trahir ; la plupart ne voient qu'au travers du voile de leurs passions ; ils regardent les événemens comme dans un miroir trompeur qui défigure les objets qu'il représente , & laisse toujours la vérité pour courir après le fantôme que forgent dans leur imagination des desseins ambigueux , & ils prennent pour des réalités leurs chimeriques espérances.

Arrivés enfin dans la capitale de l'empire , je commençois à m'instruire : mais où je comptois à fond les Jovinien , c'est à la Cour. Nous fûmes long-tems sans y paroître. Cette capitale qui est une des plus belles villes & des plus riches de toute la planète est aussi le rendez-vous de tout l'empire. Cette ville si grande , si riche , si variée , présentoit tous les jours à notre curiosité tant de nouveaux objets , que charmés de tout ce que nous y voyions , je ne pouvois m'imaginer qu'il pût y avoir encore quelque chose qui fût digne de notre attention ; la Cour me détrompa agréablement.



CHAPITRE V.

DESCRIPTION du Palais de l'Empereur.

L'EMPEREUR fait sa résidence dans le palais du Goût. Ce palais surpasse en beauté & en magnificence tout ce qu'on peut imaginer de plus merveilleux ; de grandes & belles avenues conduisent à la première cour qui est fermée d'une grille au milieu de laquelle est un soleil d'or dont les rayons servent de barreaux aux portes ; trois ordres de colonnades enrichissent les dehors de ce palais ; la première colonnade est de bronze, la seconde est de porphyre & la troisième est de jaspe transparent, ce qui forme le plus beau coup-d'œil du monde.

Les murs du palais sont d'un marbre aussi blanc que l'albâtre. L'ordre Ionique & le superbe Corinthien ont été employés pour élever jusqu'aux nues ce pompeux édifice, où l'on voit que l'architecte & le sculpteur, tous deux excellens dans leur art, ont mis toute leur gloire à réunir leurs talens afin de rendre cet édifice un des plus parfaits de l'univers. Les frontispices sont ornés de plusieurs figures en haut-relief qui représentent cent beautés que nous

nous vante l'histoire de la fable ; toutes paroissent sur ce marbre avec un point d'optique si parfait, que chacune d'elles y exprime l'endroit le plus intéressant de sa vie.

Du côté des colonnades sont représentées les différentes amours de Jupiter ; à droite , Marc Antoine oublie auprès de la reine d'Egypte le soin de l'empire des Romains ; plus loin , l'enchantresse Armide regarde d'un air menaçant Renaud qui fuit avec le chevalier Danois ; ici Antémise montre à Clélie l'urne fatale qui renferme les cendres de son illustre époux ; sur la gauche , on voit Hélène , cette belle qui fit tant de mal aux Troyens pour avoir favorisé le berger Pâris ; on voit cette pomme que la discorde avoit cueillie au jardin des Hespérides, que le berger présente à Venus ; la satisfaction de la déesse est peinte sur son visage , & son air riant semble annoncer à ce roi berger la protection qu'elle lui accorde ; on voit à côté Junon & Minerve qui , quoique déesses très-sages , montrent néanmoins par un air courroucé qu'elles n'ont pu se garantir du funeste poison de la jalousie , ce qui fait que chacune de ces déesses prend parti dans la guerre de Troyes , afin de signaler sa vengeance. Du même côté on voit Enone : cette Nymphe qui demeurait ordinairement sur le mont Ida , avoit épousé le fils de Priam lorsqu'il étoit que simple berger ; on a si bien repré-

sente la douleur d'Enone , qu'elle semble se plaindre aux Néréides de l'inconstance & de la légèreté de Pâris qui la quitte pour Hélène que Thésée avoit déjà enlevée ; Cassandre, sœur de Pâris , paroît dans l'enfoncement , les cheveux épars , & agitée d'un esprit de prophétie , annonce les malheurs qui doivent désoler les Troyens.

Sur la droite on voit Ariane , fille de Minos & petite-fille du Soleil , par sa mère Pasiphaë ; cette princesse exilée de l'île de Crète sa patrie , après qu'elle eut trahi le roi son père pour l'amour qu'elle portoit à Thésée , en lui donnant un fil afin qu'il pût se tirer du labyrinthe qui renfermoit le Minotaure , se voit abandonnée de ce prince dans une île déserte , où elle gémit long-tems de sa perfidie ; mais Bacchus , attiré peut-être par ses plaintes , en devint amoureux : on voit les noces de ce dieu célébrées par des Bacchantes , & Ariane enlevée au ciel , où elle forme une couronne d'étoiles.

Déjanire , femme d'Hercule est d'un autre côté. On fait qu'Hercule , fils de Jupiter , après avoir rempli les douze travaux qui lui avoient été imposés par Euristée , ministre de Junon , se laissa séduire par les charmes d'Omphale , & changea avec elle la massue dont il avoit défait tant de monstres , en une quenouille , & la peau du lion qu'il avoit vaincu , pour la ceinture de cette jeune fille.

Déjanire n'écoulant que sa jalousie , se laissa séduire par les insinuations du centaure Nefus : qui se voyant près d'expirer d'un coup de flèche qu'il avoit reçu , l'assura que son sang avoit la vertu de rallumer les premiers feux , c'est pourquoi Déjanire envoya à Hercule une veste teinte du sang de ce Centaure ; mais apprenant que cette veste est empoisonnée , sa fureur la porte à se précipiter du haut d'un rocher dans la mer.

Didon, reine de Carthage , est représentée un poignard à la main , poussée par le désespoir de s'être laissée séduire par les promesses du perfide Enée , dont on voit le vaisseau qui paroît s'éloigner à pleines voiles. Hépépîle paroît reprocher à Jason son mari , de l'avoir quittée pour Médée ; cette magicienne employa son art pour aider Jason lorsqu'il vint avec les autres Argonautes à la conquête de la toison d'or , ce qui fit qu'il surmontra sans peine tous les dangers qui lui étoient préparés ; il dompta les taureaux consacrés à Mars , tua le dragon , gardien de la toison , & emporta ce riche butin en Thessalie , emmenant avec lui Médée qu'il abandonna ensuite pour Créuse : mais Médée , pour se venger , le fit brûler dans son palais avec sa nouvelle épouse. On voit aussi les amours de Cérès avec Jason ; cette déesse qui préside à la moisson s'étoit retirée au fond des bois , ses cheveux n'étoient point

ornés de bouquets d'épis; son cœur combattu par l'amour, n'étoit occupé que de la perte qu'elle avoit faite de Jasion que Jupiter fit mourir par jalousie : on dit que de ses amours naquit Plutus qui préside aux richesses.

L'autre face représente la déesse Venus qu'on voit assise au fond d'un bois éloigné de Cythère ; la déesse vient de quitter Paphos pour pleurer Adonis à qui un monstre cruel vient d'arracher la vie ; les Graces en habit de deuil sont assises auprès d'elle ; les ris , les jeux & les amours , effrayés de son désespoir , s'envolent à Paphos en répandre la nouvelle.

On ne peut enfin répandre les ornemens avec plus d'élégance & de profusion ; toutes les parties de ce superbe édifice en sont admirablement bien travaillées, & l'on y a joint tout ce que le génie , le goût & l'art peuvent inventer de plus parfait ; on peut dire qu'il renferme les chefs-d'œuvres de tous les arts. Je n'entreprendrai point de décrire la magnificence & la richesse de tous les meubles , les tableaux , les glaces , les bustes , les vases précieux autant par leur matière que par la perfection de leur ciselure , & mille autres raretés qui ornent les appartemens de l'empereur , & composent un amas d'objets qui plaisent & éblouissent la vue. Monime & moi , saisis de ravissement & d'extase, demeurâmes quelques instans immo-

biles , en sorte qu'on auroit pu nous prendre pour deux nouvelles statues qu'on venoit de poser; je ne parlerai point non plus de la beauté du parc ni de la diversité d'ornemens qui embellissent les jardins où l'histoire de la fable est représentée au milieu de grands bassins ou de belles nappes d'eau qui sont répandues dans tous les endroits de ces jardins. Nous parcourions d'un œil rapide les beautés de ce séjour enchanté; nous admirions le cristal & le murmure des eaux , dont plusieurs s'élançoient dans les airs en forme de gerbe & retomboient en pluie , d'autres descendoient en cascades ou fuyoient dans la plaine; d'un autre côté la fraîcheur des bosquets , la symétrie des parterres , les détours embarrassés des labyrinthes , le mélange agréable des fleurs , tous ces objets fixèrent long-tems notre attention ; on diroit que les habiles artistes qui les ont enrichis par des chefs-d'œuvres toujours renouvelés aient encore joint à leur art le secret d'enchaîner les rivières , & qu'enchérisant sur la nature ils les forcent de s'élancer jusqu'aux nues , en jaillissant en l'air des millions de flèches brillantes & liquides poussées par des dieux marins ou par des nayades ; d'autre côté on les fait encore se précipiter dans mille & mille endroits marqués par l'artiste.



C H A P I T R E V I.

LEUR Réception à la Cour.

LA nuit commençoit à déployer ses voiles, lorsque Zachiel nous présenta à Caffiel qui est un des premiers capitaines de la garde de l'empereur. Ce génie , car c'en étoit un , fut charmé de revoir Zachiel & nous fit beaucoup d'accueil ; mais il s'excusa de ne pouvoir rester plus long-tems avec nous , parce que c'étoit son heure de service.

Il est d'usage dans cette Cour que chaque capitaine ne peut se dispenser, sous quelque prétexte que ce soit , de faire sa ronde autour du palais , afin d'examiner si la garde se maintient exactement dans ses postes ; or comme c'étoit l'heure de son service , & qu'il est rigide observateur des devoirs de sa charge , il nous remit au premier gentilhomme de l'empereur & son grand maréchal des logis , qui nous conduisit dans un superbe appartement. Ce gentilhomme apprit à Zachiel qu'il étoit arrivé de grandes révolutions dans cet empire depuis que le génie Samaël qui en est le protecteur , s'en étoit absenté ; chacun , poursuivit-il , cherche ici les honneurs & les richesses , sans apporter aucun soin pour les mériter ; mais votre

présence pourra nous apporter quelques heureux changemens utiles à tout l'état. Il nous quitta ensuite pour rendre compte à son maître de l'arrivée du génie.

Le lendemain dès que l'empereur fut éveillé, Zachiel fut introduit à son petit lever; il eut avec ce monarque une conversation très-longue sur les affaires de son état. Le génie parla ensuite de nous; apprit à l'empereur la protection qu'il nous avoit accordée, les différens voyages qu'il nous avoit fait faire & les vues qu'il formoit sur notre établissement. Cette nouveauté excita la curiosité de ce prince qui avoit peine à comprendre comment nous avions pu franchir les espaces immenses qui séparent tant de mondes. Ce secret que le génie ne confia qu'à lui seul, le détermina à nous donner dès le lendemain une audience publique, voulant, par cette faveur, montrer au génie la joie qu'il avoit de le revoir, en nous faisant participer aux honneurs qu'il dispense sur tous ceux qui ont l'avantage d'être admis à sa cour.

Le génie fit prendre à Monime le même nom & les mêmes qualités qu'il lui avoit donnés chez les Idaliens, parce que, pour paroître avec éclat dans toutes les cours, il faut nécessairement avoir un nom qui vous y distingue. Sa maison fut bientôt faite; les mêmes gnomes furent appelés pour

orner sa suite & pour la servir, & le jour suivant nous fûmes présentés à leurs augustes majestés, qui étoient sur un trône d'or enrichi de diamans : ce trône élevé de six marches étoit au bout d'une grande galerie bordée des deux côtés de plusieurs gradins en amphithéâtre, où l'on avoit placé, du côté de l'empereur, tous les seigneurs de la cour, & de celui de l'impératrice, toutes les dames, ce qui formoit un coup-d'œil admirable, car rien n'est plus riche & plus magnifique que cette cour.

L'empereur fut surpris de la beauté de Monime; il est certain que, malgré l'éclat & le brillant de tout ce qui l'entouroit, elle parut comme un nouvel astre; le génie lui avoit prodigué tout ce qui peut rendre une personne accomplie. Zachiel s'avançant au milieu de nous, nous présenta à l'empereur : je viens, lui dit-il, seigneur, mettre sous la protection de votre auguste majesté ces deux jeunes étrangers qui ont acquis par leur application à l'étude des sciences, aux mœurs & aux coutumes des différentes nations qui remplissent l'univers, l'honneur d'être présentés à votre cour, & de participer aux bienfaits dont vous êtes le dispensateur. Cette jeune princesse, ajouta le génie en montrant Monime se nomme Thaymuras, elle est souveraine d'une contrée de la terre, qui est un monde fort éloigné de celui-ci, & que vos astronomes ne regardent que comme un point dans l'univers. Ce jeune sei-

gneur est son parent : élevés l'un & l'autre par mes soins, je les ai jugés dignes d'être admis aux grandeurs & aux autres dons qu'on ne peut acquérir que par votre bienveillance.

Je vous ai toujours regardé dit l'empereur ; comme un génie bienfaisant ; c'est m'en donner une preuve signalée que de me procurer l'avantage de recevoir à ma cour, une princesse qui en va faire tout l'ornement ; mais, madame, ajouta ce monarque, comment avez-vous pu vous déterminer d'entreprendre des voyages aussi longs & aussi fatigans ? Seigneur, dit Monime, votre auguste majesté peut aisément se persuader qu'étant conduits par un génie du premier ordre, nous n'avons couru aucun risque, & que nos voyages se font avec tout l'agrément possible.

Ce monarque lui fit encore beaucoup de questions sur les mœurs, les coutumes & les usages qui s'observent dans notre monde, auxquelles Monime répondit avec sagesse & dignité. Pendant cette conversation, toutes les dames & les seigneurs de la cour avoient les yeux attachés sur Monime, chacun la regardoit avec admiration, ne pouvant se persuader que ce fût une mortelle. Lorsque l'audience fut finie, nous fûmes visiter tous les grands de l'empire.

Cette cour, quoiqu'un peu plus sérieuse que

celle des Vénuciens, n'en est pas moins amusante ; l'amour y préside , ses temples y sont au moins aussi fréquentés que dans l'empire de Venus ; mais tout s'y passe avec beaucoup plus de décence : il est vrai que l'étiquette est un peu gênante , c'est un cérémonial continuel , toutes les heures y sont marquées ; & quoique nous fussions étrangers , nous fûmes néanmoins obligés de nous conformer aux usages.

Quelques jours après notre audience, Zachiel m'introduisit au petit lever de l'empereur : ce monarque me reçut avec bonté , me demanda quelles étoient les observations que j'avois faites sur les différens mondes que je venois de visiter ? quels étoient leurs gouvernemens , leurs loix , leurs coutumes , le génie des grands & des ministres , l'étendue de leurs lumières & les talens qu'il faut avoir dans ces cours pour parvenir aux plus hautes dignités ? Ne craignez pas de me dire librement vos réflexions , ajouta le prince.

Je dois obéir aux ordres de votre auguste majesté , répondis-je. J'ai remarqué , seigneur , dans les différens mondes que nous avons parcourus , que la plupart des hommes , avec peu de mérite , aidés seulement du hafard & de la fortune , ne laissent pas d'acquérir de la gloire , de faire de grandes actions sans en être plus grands eux-

mêmes ; la vertu & le vrai mérite restent souvent dans l'oubli : il y a des gens d'un esprit très-borné qui se font néanmoins distinguer ; on en voit de braves , mais dont les autres qualités ne répondent point à leur valeur ; de grands capitaines , mais de petits génies ; d'autres qui ont l'esprit élevé , & qu'on regarde comme de bonnes têtes , mais dont l'ame est basse & le cœur mauvais. J'ai vu, seigneur , beaucoup de personnes dont l'esprit & le mérite n'a pas le bonheur de plaire , qui , avec tous les talens qu'ils ont reçus de la nature , n'ont pu y joindre celui de se faire aimer. On en voit d'autres qui brillent dans le mouvement & dans l'action , mais que le repos obscurcit & anéantit , parce qu'il n'y a que les emplois & les dignités qui les font valoir , & qui , dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étoient ; c'est que dans la plupart de tous ces mondes , les personnes d'un vrai mérite , ne sont point employées dans le ministère , & qu'on ne confie les plus grands intérêts qu'à des gens qui n'ont pas même pour eux l'esprit de conduite , si nécessaire au bien de l'état. Cette méthode , il est vrai , paroît bien inconscéquence ; mais lorsqu'on réfléchit sur le génie de ces nations , dont le feu , l'inconstance , la légèreté & l'esprit d'intrigue sont à-la-fois les moteurs de toutes leurs actions , on n'est plus surpris d'une pareille conduite ; d'ailleurs , la plupart se font

illusion & laissent à leur présomption l'art de dissimuler leur incapacité. Mais, seigneur, je me suis peut-être un peu trop étendu, & je crains d'avoir fatigué votre attention.

Non, dit l'empereur, je suis très-satisfait de vos réflexions, & je vois avec plaisir que vos voyages ne vous seront point infructueux : il est certain que guidé par les lumières du génie, & en écoutant ses conseils, il ne sera pas difficile de réunir en vous tous les talens qu'il faut pour bien gouverner, parce que les défauts que vous avez remarqués dans les hommes, doivent être sans cesse présents à votre esprit, pour vous empêcher de tomber dans les mêmes fautes; il est vrai, seigneur, repris-je, que l'on connoît mieux les autres qu'on ne se connoît soi-même; les défauts d'autrui nous blessent bien plus que les nôtres; la familiarité que nous avons avec nos passions, nous les déguise; rien ne nous est nouveau en nous-mêmes, parce qu'il se forme, pour ainsi dire, une espèce d'habitude entre notre raison & nos foiblesses, qui les fait subsister ensemble : il n'en est pas de même de celles que nous découvrons chez les autres; cette raison dont nous voulons nous parer, les examine, les poursuit & les condamne, tandis qu'elle se permet mille défordres qu'elle n'a pas la force de corriger. Il est aisé, dit l'empereur, de reconnoître par vos réflexions que vous avez très-bien profité des pré-

reptes de Zachiel , c'est pourquoi vous saurez mieux que personne mettre un frein à vos passions. Une profonde révérence fut ma réponse. Ce monarque causa encore long-tems avec le génie ; je ne pouvois me lasser d'admirer sa bonté & sa familiarité.

Lorsque nous eûmes quitté l'empereur , je marquai à Zachiel la sensibilité que j'avois d'une si agréable réception : je fais , dis-je , que ce n'est qu'en votre faveur que ce prince m'a comblé de tant de marques de bienveillance : mais cela ne diminue rien de ma vive reconnoissance , j'en suis si pénétré que je verserois tout mon sang pour son service. Plus vous connoîtrez ce monarque , dit le génie , plus vous l'aimerez. Si les princes savoyent combien ils gagnent de cœurs lorsqu'ils veulent bien se familiariser avec ceux qui les approchent , ils quitteroient souvent cette fausse grandeur qui paroît toujours farouche & inaccessible. Souvenez-vous , mon cher Céton , que la véritable grandeur est libre , douce , familière & même populaire ; elle se laisse toucher & ne perd rien à être vue de près ; plus on la connoît , plus on l'admire : si elle se courbe par bonté vers ses inférieurs , bientôt on la voit revenir sans effort dans son état naturel ; & si elle se relâche quelquefois de ses avantages , elle est toujours en pouvoir de les reprendre & de les faire valoir ; on l'approche

tout ensemble avec liberté & retenue ; son caractère est noble & facile , elle inspire le respect & la confiance , & fait enfin que les princes paroissent beaucoup plus grands , sans néanmoins vous faire sentir que vous êtes petits : tel est le caractère du monarque qui règne sur les Joviniens.

Nous passâmes ensuite chez Monime , dont la beauté , l'esprit & les graces lui avoient déjà attiré un grand nombre d'adorateurs , mais peu dignes de toucher son cœur ; c'étoient de ces brillans étourdis qui , toujours prévenus sur leur faux mérite , se persuadoient avoir acquis le droit de maîtriser toutes les femmes qu'ils voient , & de qui les soins empressés sont autant d'offenses : jamais sensibles , jamais contens , toujours perfides , toujours ingrats , incapables de se borner à une seule conquête , qui veulent tout séduire , qui emploient pour y réussir , les détours les plus bas , tyrans de leurs maîtresses , & plus cruels encore pour les femmes qui ont assez de courage pour leur résister , on les voit afficher également les faveurs qu'ils ont reçues , & se prévaloir encore de celles qu'on leur refuse , ce qui fait qu'il est assez difficile de se soustraire à leurs médisances ou à leurs calomnies. Ces galans petits-mâtres ne purent me donner aucune sorte d'inquiétude , & je ne fus point attaqué dans cette cour , du funeste poison de la jalousie. Comme les influences qui

dominent ce monde ne portent qu'à l'amour des grandeurs & des richesses, je crus n'y avoir rien à craindre pour les intérêts de mon cœur; je connoissois les nobles sentimens de Monime, j'avois le plaisir de la voir tous les jours, & ses attentions pour moi sembloient m'assurer un fort tranquille.

Cependant l'empereur ne put voir Monime avec des yeux indifférens; toutes les perfections qui brilloient en elle, firent naître dans le cœur de ce monarque la plus vive passion. D'abord il voulut qu'elle logeât dans son palais, & répandit sur elle comme sur Danaé l'or & les diamans avec profusion; tous les jours c'étoient de nouveaux présens d'un prix inestimable: mais ce qu'il y a de singulier, c'est que fort peu de femmes en furent jalouses, soit qu'elles craignissent l'humeur vindicative de l'impératrice, qui, malgré l'inconstance & toutes les infidélités de l'empereur, s'étoit néanmoins acquis tant de crédit sur son esprit, pendant l'absence du génie protecteur de cet empire, que rien ne se faisoit que par ses ordres; ce qui fut cause de bien des troubles. Cette princesse n'étoit pas douée des lumières nécessaires pour régir un aussi grand empire, & son amour propre ne lui permettoit pas de suivre les conseils des ministres éclairés qui avoient travaillé sous le génie

Samaël ; ces ministres , soit par crainte , ou par foiblesse , préférèrent l'exil à cette noble hardiesse & cet amour pour le bien de la patrie , qui devoit les encourager à faire connoître à l'empereur les désordres qu'une mauvaise administration introduisoit dans l'état.

C H A P I T R E V I I .

IN-QUIÉTUDES de Céton sur l'amour de l'Empereur pour Monime.

MONIME faisoit les délices de toute la cour ; & l'empereur venoit la voir assiduellement deux ou trois fois par jour ; enchanté des lumières de son esprit , de ses talens , de la douceur de son caractère , de cette candeur & de cet air de modestie qui ne la quittoient point , son cœur exempt de toute ambition , sa conversation soutenue par les connoissances les plus étendues , tout cela charmoit ce monarque qui la voyoit tous les jours avec une nouvelle admiration. Son assiduité attira bientôt à Monime les hommages de tous les courtisans ; c'étoit à qui lui feroit sa cour ; son appartement devint le rendez-vous des beaux esprits , il étoit même du bon ton de dire qu'on sortoit de chez la princesse Thaymuras , & l'on voyoit chez elle nombre de petits
maîtres

maîtres qui s'y rendoient, non-seulement pour faire leur cour à l'empereur, mais encore par vanité, afin de se donner la réputation d'être des parties du prince, & par conséquent très-bien en cour. Souvent il est arrivé que les appartemens de Monime se trouvoient remplis de quantité de personnes dont elle ne connoissoit ni la figure, ni le nom, ni la qualité.

Parmi le nombre des dames qui venoient chez Monime, j'en remarquai une qui affectoit toujours de se placer auprès de moi & de me parler d'un air mystérieux; c'étoit souvent des riens qu'elle me disoit à l'oreille, mais c'étoit avec un ton si mielleux, qu'elle sembloit vouloir ne parler qu'au cœur. J'avoue que je ne compris pas d'abord quelles étoient ses vues; peu versé dans l'art de la galanterie, d'ailleurs, très-dépourvu d'amour propre, je fus le dernier à m'appercevoir des coups d'œil agaçans qu'un petit maître n'eût pas manqué de mettre à profit. Pour moi, je le dis peut-être à ma honte, toutes ses avances furent en pure perte, mon cœur entièrement livré à la tendre amitié, j'aurois cru faire un crime de galantiser une femme pour laquelle je ne sentoie rien. Je suis sûr que les personnes qui s'apperçurent des avances qu'on me faisoit, me regardèrent comme un sot; mais j'ai toujours pensé que la candeur & la bonne-foi doivent régner dans toutes nos actions.

Cependant Nardillac, c'est ainsi que se nommoit la belle, avoit un mérite distingué, elle étoit dans cet âge où l'art embellit; coquette avec esprit, sensible avec solidité, rendre avec volupté, & voluptueuse avec économie : dans cet âge où un homme qui plaît est sûr d'être heureux, d'être aimé & d'être conservé, pourvu qu'à son tour il puisse devenir aimable, amoureux & fidelle : dans cet âge enfin où mille avantages, trop peu connus des hommes, sont néanmoins une source de vivacité dans les plaisirs, de délicatesse dans les soins, de ressources dans les intervalles & de sûreté contre les dégoûts, puisque la volupté consiste à ménager les plaisirs, à les goûter avec raffinement, à s'en faire des choses les plus simples & à y trouver de la satisfaction; la tranquillité, l'aisance, la pureté dans les mœurs, sont ordinairement les compagnes de la volupté : une vie douce, unie, innocente & heureuse, ne peut être que voluptueuse; souvent la solitude, l'étude des sciences, un petit nombre d'amis, un repas frugal, peuvent être encore susceptibles de volupté; on la trouve aussi dans l'union de deux cœurs exactement fidelles par la conformité de sentimens; la pureté de leur ardeur, & une confiance réciproque, les fait jouir des plus doux agrémens de la volupté; enfin il est certain qu'elle se rencontre par-tout où n'est point la débauche. Mais je m'écarte, Nardillac en est cause;

Je laisse un moment cette belle , pour retourner à Monime.

Un jour l'empereur vint passer tout l'après-midi avec Monime ; comme il n'admit personne à cette conversation , je ne pus résister aux vives inquiétudes qui m'agitèrent , & j'attendis avec beaucoup d'impatience qu'il fût sorti, pour en faire part à Monime ; ce n'étoit point jalousie , c'étoit un sentiment plus doux & plus délicat que je ne puis définir ; il est vrai que je craignois l'amour de ce monarque , mais j'avois en même-tems trop bonne opinion de la vertu de Monime pour m'alarmer de ce long tête-à-tête ; & la candeur de son ame me répondoit de sa conduite.

Lorsque le prince fut sorti j'entrai aussi-tôt dans le cabinet de Monime. Personne n'ignore , belle Thaymuras , lui dis-je en l'abordant d'un air inquiet , l'amour que l'empereur a pour vous ; toute la cour admire à présent le changement de son humeur & paroît surprise de sa constance ; pour moi qui rends à votre mérite & à vos charmes toute la justice qui leur est due , je n'en suis point étonné ; je fais que le ciel vous a fait naître pour assujettir tous les cœurs , sans doute que ce monarque ne vous a entretenue si long-tems seule aujourd'hui que pour vous déclarer la passion qu'il ressent pour vous. Je ne pus m'empêcher de soupirer ; j'aurois voulu cacher l'émotion qui m'agi-

toit malgré moi. Monime s'en aperçut ; me regarda , me tendit la main & soupira aussi.

J'avoue , mon cher milord , dit Monime , que les marques de bienveillance que je reçois tous les jours de ce prince auroient de quoi vous alarmer , si vous pouviez douter de la pureté de mes sentimens ; je crains néanmoins que vous n'imputiez à un esprit de coquetterie l'obligation indispensable où je me trouve de paroître flattée de ses assiduités & de ses galantries : il est vrai que je ne puis plus douter de l'amour de ce monarque ; cet amour éclate par mille bienfaits & par des fêtes galantes qui se succèdent sans interruption , avec autant de magnificence , de somptuosité , que de goût dans la distribution qu'il en fait. Cependant si je croyois que la complaisance qui me force à me prêter à tous ses amusemens , pût faire naître quelques soupçons sur ma conduite , je prierois le génie de me dérober à ses poursuites. Des sentimens si nobles , si généreux & si délicats ne peuvent jamais m'inspirer aucun soupçon , repris-je ; au surplus , je n'ai sur vous que les droits que peut avoir un frère : unis par le sang & l'amitié , votre condescendance pour mes volontés ne peut être qu'un effet des tendres sentimens que la nature nous inspire , & tout ce que je puis désirer de plus avantageux pour ma satisfaction , est que vous me les conserviez. Je la

quittai après cette explication , beaucoup plus tranquille que je n'étois.

Le lendemain je me trouvai à la toilette de Monime ; que de graces touchantes l'accompagnoient ! que je la trouvai belle dans ce négligé ! parée de ses simples attraits , je crus voir en elle la charmante Euphrosine , aimable habitante du ciel & compagne de Venus. Hélas ! me dis-je intérieurement , pourquoi m'est-il défendu d'aimer ce que j'adore ?

Approchez , milord , me dit-elle avec un souris enchanteur , j'ai une furieuse querelle à vous faire sur votre peu de confiance ; je crois vous avoir donné assez de témoignage de la mienne pour être autorisée à me plaindre du mystère que vous me faites des tendres sentimens que vous avez inspirés à la belle de Nardillac ; ce n'est plus un secret , toute la cour s'apperçoit de la préférence qu'elle vous donne , convenez qu'elle est charmante & remplie d'esprit ; si vous avez assez de force pour résister à ses charmes , l'on doit regarder votre cœur comme insensible aux traits de l'amour. Un cœur qui n'est dévoué qu'à vous plaire , repris-je sur le même ton , devient insensible pour tout autre objet. Cela est très-galant , dit Monime en riant ; mais ce billet , qui ne peut être adressé qu'à vous , ne pourroit-il point vous faire changer de langage ? Peut-on , milord , sans indiscrétion ,

prendre lecture de ce billet ? C'est pousser la plaisanterie un peu loin , repris-je , car je vous proteste qu'il ne m'appartient point , & que ceux que vous avez quelquefois la bonté de m'écrire me sont trop précieux pour me mettre au risque de les perdre : ainsi vous pouvez faire de celui-ci l'usage que vous jugerez à propos , je n'y prends aucun intérêt. Je suis curieuse , dit Monime , de voir ce qu'il contient ; elle l'ouvrit & lut ce peu de mots.

EST-IL possible , Milord , que vous ne puissiez comprendre le langage des yeux ? On a un intérêt sensible de connoître l'état de votre cœur , oseroit-on , se flatter que dans une cour aussi galante , aucun objet n'ait encore pu vous toucher ? Trouvez-vous demain à onze heures du matin à l'entrée du labyrinthe , c'est-là qu'on veut vous instruire d'un mystère qui ne peut être confié qu'à vous-même.

Ce billet eut de quoi me surprendre. Eh bien , continua Monime , qui s'aperçut de mon embarras : qu'avez-vous , Milord , à répondre à de si vives attaques ? Pas un mot , repris-je , je ne sais qui m'a adressé ce billet , mais je vous jure que je n'ai nulle envie de me rendre à l'assignation. Prenez garde à ce que vous allez faire , dit Monime , vous ne connoissez pas le caractère de la belle qui

vous écrit; songez qu'il est quelquefois dangereux d'offenser une femme, quelle qu'elle soit, sur-tout lorsqu'elle est assez hardie pour se permettre les premières avances, il n'est point d'ennemi plus dangereux; car souvent celle qui n'a point assez de crédit pour perdre celui de qui elle croit avoir reçu une offense, fait s'unir adroitement avec quelqu'un qui est en état de la seconder dans ses projets, & foyez persuadé que le ministre le plus adroit n'est qu'un novice auprès d'une femme outragée qui cherche à se venger; elle est impénétrable dans ses secrets: une femme habile est aussi retenue pour ce qui la regarde, que pour réservée pour les affaires des autres; rien ne lui échappe, elle suit mieux & plus sûrement un projet que l'homme le plus fin, qui, malgré sa prétendue force d'esprit, tombe tous les jours dans les pièges les plus grossiers & même les plus risibles.

En vain étalez-vous votre éloquence, repris-je; comme ce billet n'indique point la personne qui me l'a écrit, je crois que je puis, sans manquer à la politesse, me dispenser de me trouver au rendez-vous. Vous ne vous sentez donc, dit Monime en souriant, aucune disposition à lier commerce avec la belle inconnue, ou peut-être ne voulez-vous pas m'en faire la confidence. De tels discours,

repris-je assez vivement, me font trop appercevoir que vous ne comptez pas sur mon cœur ; c'est l'accuser de foiblesse que de douter de sa fidélité, & c'est mal répondre à la confiance que j'ai toujours eue en vous. Monime ne put s'empêcher de rougir de ce reproche qu'elle jugea tomber sur l'empereur, & pour me tranquilliser, elle m'assura qu'elle me croyoit incapable de la tromper. Ce petit nuage fut bientôt dissipé par de nouvelles assurances d'une entière confiance.

L'après-midi je fus trouver Zachiel, qui sourit en me voyant : vous avez, me dit-il, un air bien conquérant, il me paroît que vous ne voulez pas rester oisif dans cette cour : mais, mon cher Céton, vous n'êtes guère galant de faire attendre les belles, sans songer à leur donner la satisfaction qu'elles desirent. Il seroit difficile de vous tromper, repris-je ; il est vrai que j'ai reçu un très-joli poulet, mais j'ignore de quelle part il me vient. En êtes-vous inquiet, dit Zachiel ? Ce billet renferme plus d'un mystère, quoiqu'il soit écrit de la main de Nardillac que je fais vous avoir fait plusieurs agaceries ; elle n'en est cependant pas l'auteur, vous pouvez la voir sans craindre de sa part aucuns mauvais procédés ; c'est une femme aimable, pleine d'esprit, qui a possédé assez long-tems sans partage les bonnes grâces de

l'empereur, il y a apparence qu'elle veut employer le secours de la jalousie pour le faire rentrer dans ses chaînes ; mais comme il faut aimer pour en prendre, cette voie lui deviendra inutile , & tant que la passion de ce prince durera pour Monime, tous les efforts qu'elle fera pour le ramener vers elle seront vains ; la façon de penser de ce monarque est entièrement changée : depuis qu'il adore Monime, ses sentimens sont devenus beaucoup plus délicats ; son goût pour l'amour n'en est pas moins vif, mais il est plus épuré, par conséquent plus tendre, plus passionné & plus voluptueux, il veut être aimé pour lui-même. Les princes sont rarement sûrs de cet avantage, sur-tout dans cette cour où l'amour des grandeurs & celui des richesses sont les seuls mobiles qui les font agir.

Remarquez, mon cher Céton, poursuit le génie, un courtisan qui fait son séjour ordinaire auprès du prince, d'abord il se forme un talent particulier de le bien connoître : le prince n'a point d'inclination qui lui soit cachée, point d'aversion qu'il ne pénètre, ni point de foible qu'il ne découvre ; de-là viennent ces insinuations, ces complaisances & toutes ces mesures délicates qui forment l'art de gagner les cœurs & de se concilier les esprits ; le prince qui n'est point en garde contre ces artifices, prend souvent pour zèle ce qui n'est

qu'intérêt ou politique. Tous ces manèges sont un savoir faire que les courtisans étudient, qu'ils exercent & mettent en pratique; tourmentés par l'ambition, il est rare qu'ils parviennent à la satisfaire. La plupart des courtisans sont flatteurs, traîtres envers ceux qui ont besoin d'eux, dissimulés, fiers, ambitieux, & sans cesse occupés dans de nouvelles brigues pour tâcher d'abattre leurs concurrens & se rendre maîtres de disposer de la faveur du prince, en cherchant les moyens de lui rendre suspects ceux qui sont doués d'un vrai mérite.

Cependant l'empereur s'est acquis, à tous égards, l'amour de ses sujets; il a tous les talens qui conviennent à un grand monarque, c'est-à-dire, ce véritable courage qui consiste à se posséder parfaitement soi-même, à balancer les raisons du pour & du contre, à former sans précipitation, & avec discrétion, tous les plans de ses entreprises, à les exécuter avec prudence & fermeté, à distinguer ce qui convient pour rendre ses peuples heureux, en les traitant plus en père qu'en souverain : au milieu du faste & de la splendeur de sa cour, il a toujours conservé un cœur incapable de perfidie; rempli d'amour pour la bonne-foi & la vérité, il la protège dans tous ses traités & la prêche d'exemple à ses sujets. Souvenez-vous, mon cher Céton, que

toutes les vertus découlent de la sincérité & de la candeur.

Tel est le vrai caractère de l'empereur ; mais ses heureuses qualités ont été jusqu'à présent obscurcies par cet invincible penchant qui le porte à l'amour, par le nombre de ses maîtresses, & par les complaisances qu'il a toujours eues pour les faiblesses de l'impératrice. Cette princesse, non contente des honneurs qui l'accompagnoient, poussa encore l'ambition jusqu'à vouloir envahir toute l'autorité, & sa politique lui fait fournir tous les jours de nouveaux plaisirs à l'empereur, afin de le distraire des intérêts de son état ; & ce monarque qui aime la variété dans ses amusemens, s'y livre aisément, se reposant sur les sages précautions qu'il a prises pour empêcher les injustices : mais les nouveaux ministres que l'impératrice a placés, semblables à ceux des Cilléniens, ne songent à présent qu'à s'enrichir, & préfèrent leurs intérêts particuliers au bien général de tout un peuple ; les mêmes motifs ont fait agir ses maîtresses, qui y ont joint des vues d'ambition : mais le charme vient d'être rompu ; la vérité a été annoncée à ce prince d'une manière flatteuse & touchante, elle est entrée dans son esprit par la route qui y conduit le plus agréablement, c'est-à-dire, par le cœur ; tout va changer de face, & ceux qui ont eu l'au-

dace de lui en imposer, vont être punis rigoureusement.

Qui a donc fait ce miracle? demandai-je, sans doute c'est un génie bienfaisant? Il est vrai, dit Zachiel, qu'on ne le doit qu'au retour de Samaël, qui est le génie protecteur de cet empire, à qui l'on doit aussi les heureuses dispositions où se trouve actuellement l'empereur, d'employer toutes sortes de moyens afin de favoriser ses peuples & les rendre heureux, en réprimant tous les abus que l'on a faits de son autorité pendant l'absence du génie, qui, pour obéir à l'Être suprême, a été obligé de visiter plusieurs étoiles fixes qui sont aussi habitées, afin d'y établir des loix & d'y introduire des mœurs plus réglées. Comme je ne fais nul doute, repris-je, que vous n'ayez visité plus d'une fois ces différens mondes, vous me feriez un sensible plaisir de me donner une idée de leurs loix & de leur gouvernement. Quoiqu'il n'y ait point de monde que je n'aie visité plusieurs fois, dit Zachiel, je ne puis cependant à présent satisfaire votre curiosité. Samaël doit se rendre demain chez Monime, suivant la promesse qu'il m'en a faite; ainsi ce sera ce génie qui vous instruira l'un & l'autre.



CHAPITRE VIII.

QU'ON peut lire si l'on veut.

JE ne manquai pas de me rendre le lendemain avec Zachiel chez Monime; Samaël y entra presque aussitôt que nous. Ce génie avoit pris une figure charmante; Zachiel lui dit, en nous présentant : voici deux personnes auxquelles je me suis attaché par inclination; vous voyez que j'ai fait en leur faveur des choses bien extraordinaires, & qu'aucun de nous autres n'avoit encore osé entreprendre pour des mortels : mais vous n'ignorez pas le peu de docilité qu'on trouve parmi les humains, c'est ce qui nous empêche de nous communiquer aux hommes qui habitent les différentes sphères de ce vaste univers. Cette charmante personne & ce jeune homme qui est son proche parent, ont déjà, par mon secours, voyagé dans plusieurs planètes; leur curiosité s'étendrait encore à visiter quelques étoiles fixes, je me flatte que la complaisance que vous voudrez bien avoir de les instruire de tout ce que vous venez de voir, pourra leur en éviter la peine.

De tout mon cœur, dit Samaël, ne doutez pas que je ne sois charmé d'épargner à la belle princesse & à milord, des voyages qui leur seroient inutiles,

& qui sont extrêmement fatigans; vous savez vous-même que je n'ai rien de fort curieux à leur apprendre. Depuis que nous ne nous sommes rencontrés, j'ai été appelé dans différens mondes, dont les uns n'étaient que des monstres ou des créatures hideuses, réduites à un instinct plus grossier que celui des animaux; d'autres ne renferment que des habitans en qui la figure humaine est presque méconnoissable, qui ne cultivent point leurs terres; ils ne se nourrissent que de leur chasse, & poussent souvent la barbarie jusqu'à se manger eux-mêmes, lorsqu'ils sont en guerre. Ces peuples feroient horreur à la charmante Thymuras, ils ne méritent pas qu'elle prenne la peine de les chercher. Il est vrai qu'il y en a qui méritent d'être visités; mais comme elle n'est point immortelle, & qu'elle ne peut passer sa vie à voyager, je lui conseille de se borner aux seules planètes, où l'on trouve assez de variétés pour pouvoir satisfaire pleinement sa curiosité.

Le monde que je quitte, pour suivre Samaël, & celui où j'ai resté le plus long-tems, est actuellement un des mieux policés, par les soins que je me suis donnés à leur former des sujets capables de les gouverner: mais je n'ai pu les guérir de leurs superstitions, ni de cet amas de mœurs, de loix, de coutumes, de goûts & de systèmes qui s'y trouvent épars. Chez ces peuples, chacun pense

différemment; au lieu de se tolérer mutuellement parmi cette variété infinie d'opinions & de nouveaux systèmes, de souffrir avec douceur, je les ai vus se déchirer de sang-froid; & lorsque j'y suis arrivé, l'aimable vérité y avoit perdu depuis long-tems ses plus précieux avantages sur l'erreur qui est sa rivale la plus dangereuse; l'une & l'autre y excitoient les mêmes troubles, les mêmes tempêtes, & s'y soutenoient avec la même opiniâtreté. Ce monde enfin n'étoit devenu plus riche & plus magnifique que pour être plus vicieux; il n'avoit multiplié ses loix que pour se donner le plaisir de les enfreindre avec plus de hardiesse. Ils ne cultivoient les beaux arts que pour s'abandonner avec plus de licence au luxe & au dérèglement qui l'accompagne; ils n'honoroient que la bassesse, n'élevoient que la médiocrité aux plus hautes dignités, & ne récompensoit que la mauvaise administration, en écartant de leurs conseils les personnes d'esprit & ceux dont les talens sont supérieurs, prétendant que trop inquiets, ils altéroient le repos de l'état: mais ce repos qu'ils ont dû comparer à ces tems calmes qui dans la nature précèdent souvent les grandes tempêtes, ne servit qu'à faire naître de nouveaux tyrans qui se faisoient un plaisir malin de dominer sur leur vie & sur leur liberté, qui, en leur arrachant leurs biens, ne vouloient pas seulement se donner la peine de les tromper sous de

spécieux prétextes ; & tous les avantages que donne la force , étoient mis en usage pour opprimer les foibles ; les riches étoient devenus insolens , & leur fortune , loin de servir au bien de l'état , faisoit le malheur de tous les peuples. J'ai donc été obligé de rompre le talisman qui rendoit tous ces peuples imbécilles , & de rappeler chez eux la raison & la vertu qui étoient regardées comme de vieilles chimères , afin de préparer les esprits à recevoir de nouvelles loix , & à se former des mœurs plus réglées.

L'empereur qui entra , interrompit le génie : je suis charmé , dit ce monarque , de vous trouver avec l'incomparable Thaymuras ; son goût pour les sciences vous est sans doute connu , & je ne fais nul doute que les charmes de sa conversation ne vous attirent souvent auprès d'elle : laissez-moi , je vous prie , en jouir à mon tour ; allez l'un & l'autre m'attendre dans mon cabinet , je veux vous consulter sur des affaires importantes d'où dépend le bonheur de mes peuples : je vais désormais employer tous mes soins à leur procurer un bonheur réel , en les faisant jouir d'une félicité constante ; vous pouvez , en m'attendant , examiner mes projets ; allez , je ne tarderai pas à vous suivre. Je sortis avec les deux génies.

Monime restée seule avec l'empereur : que je suis charmée , lui dit-elle , de voir briller dans le
cœur

cœur de votre auguste majesté des sentimens si dignes d'un grand monarque ! Permettez, seigneur, que je vous loue de n'être point inflexible, puisque vous voulez bien écouter favorablement les sages conseils des génies qui vous sont dévoués : l'oubli que vous paroissez faire de votre grandeur doit les encourager à ne vous rien cacher ; je suis sûre qu'au fond de leurs cœurs ils voudroient qu'il fût en leur pouvoir de vous rendre au centuple cette grandeur dont vous vous dépouillez si obligeamment en leur faveur. Quels motifs plus nobles que les vôtres peuvent animer un grand prince ! Vous n'avez en vue que le bonheur de vos sujets ; vous jouissez, seigneur, des douceurs d'une paix qui doit être durable ; vos troupes nombreuses & formidables tiennent vos voisins en respect ; vos vaisseaux vous apportent les trésors de tout ce vaste univers ; vous dispensez tous les honneurs & les richesses ; enfin la vérité depuis si long-tems souffrante, va reparoître dans tout son éclat. Pour moi, à qui Zachiel a toujours inspiré cet amour pour la vérité, & la candeur qui consiste à ne louer que les vertus qui sont dignes de l'être, je puis vous assurer, seigneur, que je publierai dans tous les mondes où la destinée me conduira, que votre regne n'est qu'un enchaînement continuel de faits merveilleux, aussi clairs & aussi intelligibles lorsqu'ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution, & que

la renommée, toute favorable qu'elle vous a tous jours été, n'a encore rien dit qui ne soit au-dessous de la vérité.

Je vous aurois interrompu dit l'empereur, si je ne trouvois de la gloire à m'entendre louer par une aussi belle bouche que la vôtre. Est-il possible, divine Thaymuras, qu'avec des sentimens qui me sont si favorables, vous vous plâsiez à me rendre malheureux ? Pourquoi feindre d'ignorer la vivacité de mes feux ? Apprenez donc, mon bel astre, que toutes les grandeurs qui m'environnent, ces trésors immenses, ces honneurs que je puis dispenser à mon gré, tout me devient insipide, tout m'ennuie, tout m'est à charge, dès qu'avec eux je ne puis toucher votre cœur ; ce n'est que de lui seul que je veux tenir le comble de ma félicité. Mais, que vois-je ! dès que je vous parle de mon amour, vous prenez un air froid & sérieux qui m'intimide & me désespère. Qu'y a-t-il donc dans ma personne qui puisse vous inspirer tant d'éloignement ? Vous baissez les yeux & ne répondez rien. Au nom des dieux, divine Thaymuras, apprenez-moi ce que je dois craindre ou espérer. Ah ! vous soupirez & détournez la vue ; parlez, je vous en conjure, c'est trop souffrir, je veux enfin savoir mon sort, je ne puis plus vivre dans cette cruelle incertitude.

Votre auguste majesté, répondit Monime, sans presque oser regarder l'empereur, oublie sans doute

que les génies l'attendent au conseil. Qu'entends-je ! s'écria ce prince avec une sorte d'emportement, on me renvoie sans daigner seulement jeter sur moi un regard favorable ni me dire un mot de consolation ; j'y vais, madame, & j'y vais désespéré de vos froideurs. L'empereur sortit avec un trouble que tous les courtisans remarquèrent ; ils le suivirent en silence, personne n'osant interrompre sa rêverie.

Je rentrai aussi-tôt dans le cabinet de Monime, & je la trouvai absorbée dans une profonde rêverie ; penchée sur son fauteuil, elle avoit la tête appuyée sur une de ses mains ; ses yeux, où la douleur & l'inquiétude se peignoient, sembloient m'annoncer quelque grand malheur, j'en fus saisi à un point que je restai quelques instans immobile : chère Monime, lui dis-je, qui peut occasionner ce trouble ? Aurions-nous quelques malheurs à craindre ? Nous sommes ici sous la protection du génie, qui certainement ne permettra pas qu'on nous fasse aucune insulte. Parlez, ma sœur, ne puis-je être instruit de vos chagrins ? D'où provient cette douleur où je vous vois plongée & qui pénètre jusques dans mon âme ?

Rassurez-vous, milord, dit Monime, cette douleur ne part que de la sensibilité de mon cœur ; vous n'ignorez pas l'amour que l'empereur a pour moi ; jusqu'à présent j'ai toujours éludé les déclarations qu'il cherchoit à me faire, mais aujourd'hui

je n'ai pu l'éviter; restée seule avec lui, il a faisi cette occasion pour m'entretenir de sa passion dans des termes si touchans & si tendres, que ne pouvant donner à ce prince une réponse qui pût le satisfaire sans blesser ma gloire; je n'ai d'abord trouvé d'autre parti que celui de garder un silence obstiné qui a paru le mettre au désespoir; il m'a quittée dans un trouble & une agitation que je ne puis vous exprimer : mais ce qui me confond & m'anéantit est de n'avoir pu prendre assez sur moi pour répondre à ce prince; peut-être qu'un mot favorable l'eût apaisé; mais j'ai craint de nourrir une passion que je voudrois détruire. Cependant pénétrée des bontés de l'empereur, de ses bienfaits, son amour, sa tendresse & sa complaisance, tout semble me reprocher une ingratitude dont je suis incapable. J'avoue que je l'aime; il est le meilleur des princes, il mérite toute ma reconnaissance; que dis-je ! j'en suis pénétrée. Hélas ! s'il pouvoit lire au fond de mon cœur & se contenter d'une amitié pure & de tous les sentimens de l'estime la plus parfaite, & même de l'admiration que ses rares vertus m'ont inspirée ! Mais je n'ai pas l'audace de le tromper, c'est de l'amour qu'il me demande, & c'est le seul sentiment que je ne puis lui accorder; mon cœur destiné à un autre, doit lui être conservé dans toute sa pureté. Mon cher Céron, la tendresse que j'ai pour vous, ne me permet pas de

vous cacher mes sentimens ; cette tendresse qui est autorisée par le sang , vous donne le droit de lire dans mon ame : je ne puis à présent vous en dire davantage , le génie vous instruira un jour du choix qu'il a fait pour assurer mon bonheur. Allez , milord , avertissez Zachiel des inquiétudes où je suis ; allez le presser de venir m'en tirer. En disant ces dernières paroles , Monime me tendit la main ; je la saisis dans les miennes & ne pus m'empêcher d'y appliquer un baiser , lorsque l'Empereur rentra & nous surprit.

L'agitation dans laquelle ce prince étoit sorti ne lui permit pas de s'appliquer à aucune affaire , ne pouvant supporter l'indifférence de Monime ni vivre sans la voir ; il venoit sans doute dans l'intention de lui faire des reproches.

Rien ne peut peindre la surprise & l'étonnement de ce monarque ; nous demeurâmes tous trois immobiles pendant un instant : mais l'empereur , animé de la plus furieuse colère , se livra à son premier mouvement ; déjà il tenoit un poignard dont il alloit indubitablement me percer le cœur , si le génie qui survint dans le moment ne m'eût soustrait à sa vengeance , en me métamorphosant en papillon. Le prince qui me vit disparaître crut que je m'étois dérobé pour prendre la fuite , & donna ordre de me faire arrêter.

Monime , interdite & tremblante , osoit à peine

lever les yeux. C'est donc là, madame, dit l'empereur, l'heureux mortel qui s'oppose à mon bonheur, sa vie va me répondre du mépris que vous faites de ma tendresse ; ingrate , puisque mes bienfaits n'ont pu vous toucher, j'aurai du moins la triste consolation de vous faire sentir jusqu'où s'étend mon pouvoir. Ce prince voulut sortir ; mais Zachiel , qui vouloit mettre fin à toutes les agitations, l'arrêta en lui serrant la main.

Ces génies du premier ordre ont la vertu, dès qu'ils vous touchent, d'apaiser les plus violentes passions. Le génie se servant alors de tout son pouvoir, lui parla ainsi : votre majesté rougit sans doute de son emportement ; ces étrangers ne sont point sujets à vos loix ; ce sont deux personnes que je protège & sur lesquelles vous ne pouvez avoir aucun droit ; c'est en vain que vous faites chercher milord, je viens de le soustraire aux yeux de tous les mortels. Cette jeune princesse que vous vous étiez flatté de séduire par vos bienfaits, ne peut jamais vous donner que de l'estime, de la reconnoissance & de la vénération, lorsque vous ne ferez voir que des sentimens vertueux. L'inclination, l'amour, ou la tendresse, sont des mouvemens dont on ne dispose pas à son gré ; ils naissent du fond du cœur & s'y entretiennent avec plaisir ; d'ailleurs vous n'ignorez pas que cette jeune princesse ne peut se dispenser de retourner dans le tour-



*C'est donc la Madame, l'heureux mortel
qui suppose à mon bonheur.*

billon du monde qui l'a vu naître; c'est là où elle doit se choisir un époux qui soit digne d'elle; les voyages que je lui ai fait entreprendre, ne font que dans la vue de la rendre digne de régner sur des peuples qui doivent lui être soumis; cependant elle vient de recevoir un outrage par l'emportement qui vous est échappé contre un de ses proches, comme s'ils eussent été l'un & l'autre soumis à votre empire.

Tout autre qu'un génie n'eût jamais osé parler avec autant de liberté. Monime jugeant par ce discours qu'elle n'avoit rien à craindre pour mes jours, sentit renaître dans ce moment son courage & sa fermeté; la présence du génie lui inspira une noble hardiesse, & s'adressant à l'empereur : je suis au désespoir, seigneur, dit Monime, que mon trouble, ma timidité, mon peu d'usage & mon peu de lumière sur les loix de votre empire, m'aient empêchée jusqu'à présent de découvrir à votre majesté les véritables sentimens qui m'animent; ils sont tels que je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de répondre d'une manière digne de vous & de moi à ceux dont vous avez bien voulu m'honorer.

Les loix de votre empire vous permettent d'avoir plusieurs femmes, sans manquer au devoir de votre religion; ce seroit un crime dans la mienne de consentir à l'ardeur de vos desirs; deux obstacles invincibles s'opposent à votre satisfaction, ma religion

& ma gloire; un troisième encore plus fort, est l'obligation indispensable où je suis de ne pouvoir passer ma vie à votre cour. Avant d'être présentée à votre majesté, j'aimois, seigneur, & je pouvois m'assurer d'être aimée. Elevée par les soins du génie, il connoît mon cœur & les obligations où je suis de m'unir à la personne qui m'est destinée, & tous les bienfaits dont vous m'avez comblée ne peuvent jamais m'autoriser à lui manquer de foi : mais, seigneur, si la reconnoissance la plus vive, la vénération la plus sincère, & si, je l'ose dire, l'amitié la plus tendre, peuvent encore vous être agréables, je m'en retournerai avec la flatteuse idée d'avoir du moins mérité votre estime par la pureté de mes sentimens. Je n'ignore pas que c'est une témérité de ma part d'oser prendre le titre d'amie; cependant, seigneur, ce titre me fera mille fois plus précieux que tous les honneurs & les richesses dont vous m'avez comblée par vos bontés; votre estime & votre amitié sont les seuls trésors que j'ambitionne; si vos sentimens ne peuvent s'accorder avec les miens, souffrez, seigneur, que je me retire dans l'instant.

Vous me désespérez, reprit l'empereur d'un ton pénétré; pourquoi vous refuser à ma tendresse? Ah! vous l'augmentez par la noblesse de vos sentimens. Est-il possible, divine princesse, que mon amour ne puisse vous toucher? Votre ame, faite

pour régner sur tous les mortels , ne peut être touchée des grandeurs ni des richesses ; daignez au moins accepter l'hommage que je rends à vos charmes , & accordez , s'il se peut , à mes desirs quelque lueur d'espérance. Mon cher Zachiel , continua l'empereur , ce sera de vous que je tiendrai tout mon bonheur , si vous engagez la princesse de rester à ma cour ; faites que je puisse avoir le plaisir de lui jurer sans cesse que je l'adore ; ce n'est qu'à cette condition que je veux pardonner à Cétien.

Je ne m'opposerai jamais , dit le génie , aux volontés de votre majesté lorsqu'elle n'en fera paroître que de raisonnables ; mais vous oubliez sans doute qu'il n'est pas en votre pouvoir de séparer deux cœurs que le véritable amour a unis pour jamais ; permettez aussi que j'ajoute qu'il n'est pas de la dignité d'un grand monarque de se livrer avec autant de véhémence à ses passions. Ah ! laissons-là ma grandeur , dit l'empereur , ne voyez-vous pas que celui qui possède le cœur de la princesse est mille fois plus heureux que moi ; s'il ne jouit pas de tous les honneurs qui m'environnent , il en est bien dédommagé par la certitude où il est d'être aimé. Pour moi , malgré ma puissance , je n'ai jamais goûté ce plaisir dans toute sa pureté. Ce qui trouble presque toujours le bonheur des

souverains, c'est le doute cruel où ils sont de ne pouvoir s'assurer d'être aimés pour eux-mêmes; ils seroient égaux aux dieux, s'ils pouvoient se flatter de posséder l'amour & la tendresse des personnes auxquelles ils s'attachent: mais l'ambition, l'envie de gouverner, l'amour des grandeurs, l'appât des richesses, ne sont que trop souvent les seuls attraits qui nous font rechercher; j'en ai fait plusieurs expériences très-préjudiciables à mon repos. Où trouver un cœur comme celui de la charmante Thaymuras? Sans doute qu'un caractère si parfait & si rare ne se peut acquérir que par les soins d'un aussi grand génie que Zachiel. Que je serois heureux, divine princesse, pour suivre l'empereur d'un air passionné, si je pouvois toucher une âme aussi belle que la vôtre! M'accorderiez-vous ce que je vous demande avec instance?

Votre auguste majesté, dit Monime, sera toujours le maître d'ordonner ce qu'il lui plaît. Oui, dit le monarque, je sais que je suis le maître de commander par tout où vous n'êtes pas: mais lorsqu'il s'agit d'obtenir de vous une grâce, c'est moi qui supplie & qui ne veut tenir cette complaisance que de votre amitié. J'obéirai, seigneur, dit Monime; j'ose même vous assurer que c'est avec le plus grand plaisir, toujours plus pénétrée des

nouvelles faveurs que je reçois. Des faveurs ! Ah ! quittez ce langage ; vous ne devez pas ignorer que ce n'est qu'à vous qu'il appartient d'en accorder : ainsi, belle Thaymuras, je reçois avec beaucoup de reconnaissance celle que vous me faites de rester à ma cour.

Le séjour que je puis faire dans vos états, reprit Monime, dépend entièrement de Zachiel ; toujours sous sa conduite, je me suis soumise à ses volontés & ne puis, ni ne veux jamais m'en départir. Je vous laisse, madame, dit le génie, la maîtresse de rester ici le tems que vous voudrez ; je suis sûr que Céton ne s'opposera point à vos volontés, pourvu qu'il lui soit permis de reparoitre à la cour. Seigneur, dit Monime, en rougissant, c'est mon frère, & un frère que j'aime tendrement ; c'est une grâce que je n'osois vous demander, quoique sûre du respectueux attachement de milord pour votre auguste personne. Votre frère ! madame, reprit vivement l'empereur, que je suis coupable ! Pourquoi me l'a-t-on laissé ignorer jusqu'à présent ? Ah ! divine Thaymuras, me pardonnerez-vous ma vivacité ? Oubliez-la, s'il se peut, pour ne vous ressouvenir que de ma passion, & ne doutez jamais que vous ne vous soyez acquis un plein pouvoir sur toutes mes volontés. Je ne suis point injuste ; que milord reparoisse, j'y con-

sens. L'empereur sortit beaucoup plus tranquille, & dit à Zachiel, de se trouver le lendemain au conseil.

Dès que nous fûmes seuls, le génie me fit reprendre ma figure naturelle. Mon premier soin fut de le remercier de m'avoir secouru dans une occasion aussi dangereuse. L'étonnement & la surprise où les soupçons de l'Empereur m'avoient jeté, me rendoient immobile; un mot de ma part l'eût pu calmer: mais, mon cher Zachiel, votre présence a remédié à tout. Cette petite aventure dit le génie, doit vous convaincre que vous devez être sans cesse sur vos gardes. Je ne blâme point l'attachement que vous avez l'un pour l'autre, je vous recommande seulement d'en modérer la vivacité.

La tendre amitié s'alarme & se flatte aisément, un rien la trouble ou la désespère, un rien la calme & la rassure; semblable à l'amour, elle augmente elle-même ses tourmens, & a, comme lui, le pouvoir de faire goûter mille douceurs dans le moindre de ses plaisirs; c'est ce que j'ai éprouvé dans cette journée pendant les divers mouvemens qui agitoient l'Empereur.

Que je me trouvai heureux en comparant mon sort au sien! Ce prince, me dis-je, quoique toujours obéi, toujours craint & toujours respecté,

est cependant contrainst d'avouer qu'il n'a point encore pu goûter ce charme inexprimable que l'on ressent lorsque l'amour ou l'amitié se partagent également. Quel tourment pour une ame noble, d'être sans cesse livrée au supplice de l'incertitude, sans pouvoir souvent démêler si c'est le devoir, le zèle ou l'ambition qui font agir tous ceux qui rendent aux souverains leurs hommages!

Ces réflexions me firent examiner les courtisans; je ne fus pas long-tems la dupe de leurs airs soumis & rampans; je m'aperçus bientôt que l'envie de briller à la cour & d'y supplanter ceux qui paroissent posséder la faveur du prince, est une maladie épidémique qui se gagne par la fréquentation; car sans cela, comment pouvoir comprendre que des gens qui peuvent vivre heureux & tranquilles dans le sein de leur famille, voulussent passer le plus beau de leurs jours dans l'antichambre d'un prince ou dans celle d'un ministre, & qu'ils achetaissent aux dépens de la servitude la plus pénible, la gloire d'être le premier au petit lever de l'empereur? Et cela n'est souvent que par pur principe de vanité.

Ce qui m'a encore très-surpris chez les Joviniens, ç'a été d'y voir des familles à la mode, comme des équipages ou de nouvelles boîtes; les noms de ces familles illustrées absorbent bientôt

toutes les autres. Si la noblesse leur manque , la faveur y supplée par des titres pompeux ; & ces titres leur procurent bientôt les alliances les plus distinguées , qui servent à couvrir la bassesse de leur origine , & rend leurs noms plus illustres que n'a jamais été la condition de l'ancienne noblesse.

C H A P I T R E I X.

*NARDILLAC découvrir le mystère du rendez-vous
donné à milord Céton.*

JÉTOIS un jour chez l'impératrice , où j'allois assidûment faire ma cour , lorsque Nardillac entra. Cette charmante personne rougit en me regardant , & jeta sur moi un coup-d'œil mystérieux que je ne compris pas ; je la saluai d'un air assez distrait , occupé à regarder une boîte à bonbons d'un travail achevé ; l'empereur venoit d'en faire présent à l'Impératrice. Cette princesse qui paroissoit enchantée de ce nouveau bijou , le montrait avec complaisance à toute sa cour. Nardillac demanda à le voir , elle s'avança vers l'embrasure d'une croisée où j'étois : venez souper ce soir chez moi , me dit cette belle personne en prenant la boîte

que je lui présentai, j'ai des secrets à vous confier, qui concernent le bonheur ou le malheur de mes jours, & peut-être des vôtres. Nardillac s'éloigna dans l'instant sans me donner le tems de répondre. Je sortis peu de tems après pour me rendre chez Monime que je trouvai parée d'une robe que l'empereur lui avoit envoyée la veille. Cette robe étoit d'un satin bleu brodé en diamans, qui ressembloit, aux lumières, à un ciel parsemé d'étoiles.

J'attends l'empereur, dit Monime; vous me voyez toujours parée de ses nouveaux bienfaits. Il ne peut, lui dis-je, en gratifier personne qui le mérite autant que vous : si je n'étois sûr que les richesses & les grandeurs sont de foibles attraits pour une ame noble, j'aurois tout lieu de m'alarmer des pièges qu'on s'efforce de tendre à la vertu : mais vous n'ignorez pas, chère Monime, que l'opulence est l'idole de l'insensé, & fait souvent l'embarras du sage; il est vrai que si elle ne détruit pas tout-à-fait la vertu, elle l'affoiblit au moins & en émousse, pour ainsi dire, la pointe : mais je me flatte que pénétrée des principes que vous avez reçus du génie, vous ne courez aucun risque, & qu'il nous tirera l'un & l'autre du labyrinthe où nous nous sommes, je crois, un peu trop enfoncés.

Quoique vos réflexions soient très-judicieuses, reprit Monime en souriant, je les trouve néan-

moins un peu trop graves, elles répandent dans l'esprit un certain air sérieux qui n'est point fait pour les matières que je veux traiter avec vous. Souffrez, milord, que je vous demande des nouvelles de vos amours avec la charmante Nardillac. J'allois vous en parler, repris-je, & vous entretenir de mes plaisirs & de ma bonne fortune : je quitte cette belle dans l'instant, elle m'a prié de venir souper avec elle, je crois que je ne puis m'en dispenser ; j'attends ici Zachiel pour le prier de m'y accompagner. Que vous êtes enfant, dit Monime ! n'y sauriez-vous aller seul ? Je crois que ce seroit très-mal faire votre cour d'y mener quelqu'un ; soyez persuadé qu'elle ne veut d'autre tiers que l'amour : mais comme j'ai retenu ce dieu la première, c'est chez moi qu'il doit présider au souper, & Zachiel fera le quatrième ; vous aurez beau vous en défendre, c'est une affaire résolue. En vérité, repris-je en riant, ce seroit me faire un tour perfide ; comment oserai-je me présenter devant cette belle ? Demain à sa toilette, dit Monime, vous pourrez facilement obtenir le pardon de cette faute, en lui disant qu'on vous a fait violence, & que vous n'avez pu vous débarrasser de l'incommode Thaymuras.

Zachiel qui parut dans l'instant, voulut bien se prêter aux plaisanteries de Monime, qui continua de me badiner sur la bonne fortune qu'elle me faisoit

faisoit manquer. L'empereur interrompit par sa présence cette conversation. Ce prince, rempli des nouveaux projets qu'il avoit formés avec les génies, pour le bonheur de ses peuples, en parla à Monime qui le félicita sur cet amour paternel qu'il montrait en faveur de ses sujets, & sur les nouvelles loix qu'il vouloit établir dans son empire. Les plus importantes de toutes, dit le génie, sont celles qui ne se gravent ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens; ces loix si fortes & si solides, sont les mœurs, les coutumes, souvent même l'opinion. Il est très-peu de politiques qui s'attachent à connoître cette partie, de laquelle dépend le succès de toutes les autres, cependant elles seules peuvent former la véritable constitution de l'état, en prenant tous les jours de nouvelles forces, & ranimant les anciennes loix prêtes à s'éteindre; ce sont elles aussi qui conservent chez les peuples l'esprit de son institution, & substituent insensiblement la force de l'habitude, à celle de l'autorité.

Le génie, après avoir étendu beaucoup plus loin ses réflexions sur cette matière, sortit avec l'empereur; il rentra dans l'instant & voulut bien assister à notre souper. Monime y fit naître la joie par mille faillies qui amusoient Zachiel, lorsque nous entendîmes un éclat de rire qui nous surprit. C'étoit Samaël qui, sans s'être rendu visible, s'étoit fait

un plaisir de nous surprendre. Que ces génies sont hardis, dit Monime! Ils entrent par-tout sans se faire annoncer; savez-vous bien, messieurs, qu'on n'est point en sûreté lorsqu'on est en commerce avec vous; on ne peut se flatter d'un tête-à-tête avec personne. Il est vrai, dit Samaël sur le même ton, que je ne croyois pas que Zachiel seroit ici un tiers incommode, & c'eût été pour moi un vrai plaisir de vous surprendre sans ce témoin; mais il me paroît cependant qu'il n'a point nui à la fête, & que vous vous amusez assez bien pour ne vous point embarrasser si les heures s'avancent pour vous annoncer le retour du jour. N'est-il pas tems, messieurs, de laisser à la belle princesse le tems de prendre le repos qui lui est nécessaire? Laissons-la ma principauté, dit Monime, vous n'ignorez pas qu'elle n'est que postiche. Je fais, répondit plus sérieusement Samaël, que vous méritez mieux que personne du monde de régner, & que les peuples qui doivent être soumis à vos loix, jouiront pendant votre règne de toutes sortes de bonheur & de félicité. Il sortit sans attendre la réponse de Monime, qui ne prit ce discours que pour un compliment très-flateur.

Le lendemain je ne pus me dispenser d'aller chez Nardillac. Je craignois horriblement ce tête-à-tête, dans la persuasion où j'étois qu'il faudroit me défendre contre des reproches que j'avois si

souvent mérités. J'entrai dans son cabinet d'un air mal assuré; mon embarras la surprit, elle en devina la cause; mais sans chercher à en jouir, elle se hâta de m'en tirer. On a bien de la peine à vous avoir, Milord; quels peuvent donc être les soupçons que vous avez formés contre moi? Je vous supplie au moins de bannir de votre esprit tous ceux qui pourroient m'être injurieux. Je n'ignore pas l'amitié que vous avez pour la princesse Thaymutas, vous devez aussi savoir celui que je conserve pour l'empereur; je vous ai prié de passer chez moi afin d'unir nos intérêts, & vous faire le dépositaire d'une partie de mes chagrins.

Vous me faites mille grâces, madame; je puis vous assurer que vous ne pouvez les confier à personne qui soit plus disposé que moi à faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous obliger. Je fais, reprit Nardillac, que la constance, l'honneur & la probité, sont les vertus que vous chérissiez le plus, & que vous êtes loin d'imiter ces hommes qu'un caprice & une contrariété perpétuelle opposent tous jours à leurs intérêts & à leurs principes, & leur rend presque inévitable l'injustice dont on les accuse. Plusieurs emploient les plus tendres soins à la défaire d'un cœur innocent; ils l'étourdissent sur ses devoirs, le séduisent &, lorsqu'ils l'ont gagné, ils l'accusent & le punissent de s'être rendu trop tôt. C'est le triste sort que me fait éprouver l'empereur par son incons-

rance. Je m'égare, milord, ce n'étoit pas par mes maux que je voulois commencer de vous entretenir. Mais de quels termes me servir pour vous annoncer ce qu'on m'ordonne de vous dire? Cependant, quel que soit le rôle que l'on me force à jouer, je vous prie d'être persuadé que je ne m'en suis chargée qu'afin d'empêcher qu'on ne donnât cette commission à un autre qui, moins porté pour vos intérêts, se fût fait une gloire de l'entreprendre, en écartant de votre esprit tous les dangers qui doivent infailliblement vous arrêter. Vous ne devez pas ignorer que depuis long-tems l'impératrice m'honore de toute sa confiance; c'est par son ordre que je vous ai écrit & que je vous ai souvent entretenu chez elle & chez la princesse Thaymuras; c'est elle encore qui m'engage à vous parler aujourd'hui: ne sauriez-vous deviner à présent ce qui me reste à vous dire?

Ce début eut de quoi me surprendre: expliquez-vous, madame, lui dis-je, que signifient ces détours? Thaymuras auroit-elle quelque chose à craindre de la part de l'impératrice? Je connois sa jalousie, & n'ignore point à quels excès elle s'est souvent portée contre les personnes que l'empereur a distinguées par sa faveur: mais, madame, vous pouvez l'assurer que la princesse Thaymuras a trop de vertu & trop de grandeur d'ame pour rien faire qui puisse ternir sa gloire.

Que vous comprenez mal mon discours! milord;

Si l'impératrice est jalouse, je puis vous assurer que jamais les galanteries de son auguste époux n'ont fait aucune impression sur son cœur, vous seul à présent pourriez les exciter par vos assiduités auprès de la belle princesse. Que dites-vous, madame? Quoi! l'impératrice auroit pu!... mais non, de pareils soupçons doivent s'écarter de mon esprit, ils lui sont trop injurieux. Écoutez-moi, milord, vous commencez à me comprendre; eh bien! c'est à ce prix que toutes les dignités & les honneurs vous sont offerts; il faut pour cela renoncer à tout autre attachement. Vous avez inspiré à cette princesse la passion la plus vive; l'espérance de vous toucher lui a fait d'abord renfermer ses desirs dans les bornes du devoir; charmée d'apprendre que l'empereur étoit passionné pour les charmes de la belle étrangère, sans que vous en parussiez alarmé, sa passion en a pris de nouvelles forces. Que vous dirai-je enfin? Son humeur impérieuse ne peut souffrir qu'on lui résiste: peu accoutumée à modérer ses desirs, ce n'est qu'en les satisfaisant qu'elle trouve le secret de les vaincre; c'est pourquoi elle m'ordonne de vous annoncer qu'elle veut ce soir vous parler sans témoin.

Vous voyez, milord, poursuivit Nardillac, que j'ai eu raison de vous dire que le repos de ma vie dépendoit du secret que j'avois à vous confier. La résolution que vous allez prendre ruine toutes mes

espérances ou les fortifie ; si vous prenez le parti de rester dans cette cour avec la princesse Thyamuras , je perds pour jamais l'espoir de regagner la tendresse de l'empereur , que j'ai long - tems possédée ; mon amour & ma gloire y sont intéressés. Je dois cependant vous avertir que vous courez de grands risques en refusant de répondre aux desirs de l'impératrice ; cette princesse ne supporteroit pas patiemment le mépris que vous feriez de ses charmes ; les avances qu'elle se permet ne m'annoncent que trop les dangers que vous avez à courir : tout l'empire est soumis à ses ordres ; réfléchissez sur le parti que vous devez prendre. Dicter-moi la réponse qu'il faut que je lui fasse , & soyez persuadé , milord , qu'il n'y a que l'intérêt que je prends à vos jours qui ait pu me déterminer à me charger d'une pareille commission.

Dans le trouble où me mit cette confidence , je ne pus que remercier Nardillac , en l'assurant que je ne ferois rien qui fût contraire à ses vues. Je la suppliai de ne point dire à l'impératrice qu'elle m'eût parlé , de tâcher de l'amuser encore pendant quelque tems , & de lui insinuer qu'il valoit beaucoup mieux attendre l'effet de ses charmes qui ne pouvoient manquer de faire impression sur un cœur déjà porté à la tendresse. Nardillac approuva mon idée , & je la quittai l'esprit agité des plus vives inquiétudes.

Je fus dans l'instant chez Monime ; elle m'avoit recommandé de lui rendre compte du succès de ma visite. Je ne pus cacher le trouble où j'étois, elle s'empressa de m'en demander la cause. Embarrassé si je devois lui annoncer ce que nous avions à traire, je balançois à lui répondre, lorsque Zachiel entra : enhardi par la présence du génie, je lui racontai la conversation que je venois d'avoir avec Nardillac. A ce récit, Monime ne put s'empêcher de marquer beaucoup d'inquiétudes sur les suites que pourroit avoir une passion aussi déréglée : mais le génie nous rassura, en nous apprenant que l'empereur avoit enfin ouvert les yeux sur la conduite de l'Impératrice qu'il venoit de répudier & d'exiler dans une île déserte.

Cette artificieuse princesse avoit trouvé le secret de s'emparer du gouvernement, pendant l'absence de Samaël, génie protecteur de l'empire ; ses connoissances bornées n'ont pu distinguer le vrai d'avec le faux ; son esprit ne consiste qu'à recevoir toutes sortes d'impressions, à se frapper de toutes les images que lui présentent les ministres qu'elle s'étoit choisis : le peu de lumières de ses ministres sont si compliquées, elles ont tant de rapport, tant de faces, tant de biais, que toutes les choses de la vie ne paroissent à leurs yeux qu'opinions, préjugés, vraisemblances ou hasards ; c'est néanmoins avec de pareilles idées que ces grands hommes se

félicitent eux-mêmes des efforts de leur imagination , & qu'ils ont peine à comprendre comment leur esprit a pu s'élever à un si haut degré de perfection : mais pour ne les point distraire de la bonne opinion qu'ils ont de leur mérite , l'empereur les envoie dans une citadelle bien fortifiée; c'est-là qu'ils pourront contempler à leur aise toute l'étendue de leurs vastes desseins , sans craindre d'être interrompus par aucun objet qui puisse les en distraire. Nous fûmes charmés d'apprendre ces nouvelles , non-seulement parce qu'elles nous tranquillisoient sur nos craintes , mais encore parce qu'elles tendoient à la gloire du souverain.

C H A P I T R E X.

LA part que Nardillac avoit eue pendant long-tems à la faveur de l'impératrice , lui fit craindre d'être impliquée dans sa disgrâce ; elle s'en ouvrit à Monime dans les termes les plus touchans , lui rendit compte de la conversation que nous avions eue ensemble : pouvois-je , poursuivit Nardillac , refuser d'obéir à ma souveraine ? J'ai souvent gémi de ses injustices. Attachée à cette princesse depuis mon enfance , elle m'a toujours donné la préférence sur mes compagnes , & malgré l'amour que l'empereur a conservé long-tems pour moi , je

n'ai pu trahir la confiance de ma maîtresse ; jamais la trahison ne trouva de place dans mon cœur ; jugez, madame, dans quelle horrible position je me suis trouvée , & des justes sujets , de crainte qui doivent m'alarmer.

Monime, sensible à la douleur de cette aimable femme, employa tout ce qu'elle crut de plus consolant pour la calmer, & le génie qui connoissoit le fond de son cœur, promit de la protéger. Je lui conseillai de s'attacher à la princesse, afin de profiter de toutes les occasions qu'elle pourroit trouver d'entretenir l'empereur qui, en perdant l'espérance de s'unir à Thaymuras, pourroit reprendre de nouvelles chaînes. Nardillac goûta ce conseil, & n'eut pas de peine à effacer quelque légère impression de coquetterie que nous avions formée contr'elle : sa candeur & sa sincérité lui acquirent l'amitié de Monime, qui se joignit à Zachiel pour faire connoître à l'empereur sa constance, sa fidélité & cet attachement désintéressé qui lui avoit fait refuser les meilleurs partis, sans espoir de regagner sa confiance. De si puissans protecteurs firent enfin que ce monarque lui rendit non-seulement toute sa tendresse, mais par la suite qu'il lui accorda le glorieux titre d'impératrice ; titre qu'elle a soutenu toute sa vie avec la noblesse, la vertu & la pureté de sentimens qui doivent orner ceux que la destinée élève à ce haut degré de gloire.

Nous passâmes plus d'une année dans cette cour, & fûmes témoins de plusieurs changemens que fit l'empereur dans toute l'étendue de ses états. Ce monarque, dirigé par le génie Samaël, apporta une égale attention à récompenser le mérite comme à punir le crime.

Il seroit à souhaiter que cette sévérité fût imitée dans les autres mondes, ce seroit le vrai moyen d'y établir une exacte probité dans l'administration des finances & dans celle de la justice, de réparer les injures, de maintenir la paix, d'entretenir le bon ordre & la confiance des citoyens, & de procurer au peuple la paisible jouissance de leurs biens & de leur industrie.

Les richesses de l'empereur sont si considérables, qu'elles suffisent non-seulement à soutenir les dépenses de l'état & les somptuosités de la cour, mais encore à entretenir plusieurs armées en campagne, soit pour dompter les rebelles ou les tenir en respect, ou bien pour couvrir les frontières & les défendre contre des ennemis. Outre ces dépenses qui sont immenses, le prince se trouve encore en état de mettre dans la caisse de son trésor des fonds considérables, auxquels il n'est permis de toucher que dans des occasions extraordinaires.

Samaël établit encore une nouvelle loi qui tendoit à abolir toutes les intrigues des courtisans, afin que la route qui conduit aux honneurs fût ou-

verte à tous ceux qui se distingueroient par la vertu, la probité & des talens supérieurs, & que lorsqu'il s'agiroit de remplir quelques postes éminens, on n'eût aucun égard à la faveur ni à la noblesse, trouvant qu'il n'étoit pas juste de préférer des personnes qui n'avoient d'autre mérite qui les distingue, que les actions de leurs aïeux, morts depuis cent ans, & qu'il valoit bien mieux accorder à la vertu présente le prix qu'elle s'est acquis par son travail & par ses veilles.

Un règlement aussi sage doit encourager les citoyens à acquérir des talens qui puissent être utiles à l'état. Pour établir cette nouvelle forme de gouvernement, le génie Samaël prit la résolution de demeurer pendant quelque tems auprès de l'empereur, afin d'être plus à portée de l'aider de ses conseils ; & Zachiel nous a depuis assuré que ce monarque, par la douceur de son règne, devint l'idole de ses peuples. Conduit par les lumières du génie, il prit enfin les rênes de l'empire, & gouverna avec tant de sagesse qu'il servira de modèle dans les siècles à venir.

Ne voulant pas pousser plus loin nos observations dans cette planète, il nous eût été très-facile de disparaître comme nous avons fait dans les autres mondes, mais c'eût été méconnoître les bontés d'un monarque qui nous avoit comblés

de ses faveurs ; le génie se chargea de lui annoncer notre départ.

L'empereur cacha son chagrin , lorsqu'il apprit la résolution que le génie avoit formée de nous faire continuer nos voyages. Je m'étois flatté , dit ce monarque au génie , que vous vous feriez un plaisir de m'obliger , en permettant à la belle princesse Thaymuras de se fixer à ma Cour ; je puis actuellement lui offrir la première place de mon empire : pourquoi voulez-vous vous opposer à mon bonheur & à sa gloire ? Nul royaume ne peut être comparé à la vaste étendue de mes états. Je le fais , dit Zachiel , mais je ne suis pas maître des destinées , il n'appartient qu'au tout puissant d'en disposer , celle de la princesse Thaymuras l'appelle dans un autre tourbillon , c'est-là qu'elle doit régner sur des peuples qui lui seront soumis ; assujetti à l'ordre qui conduit tout ce qui est dans la nature , je dois encore les faire passer dans plus d'un monde. Ainsi , reprit l'empereur d'un air touché , je vais vous perdre pour long-tems.

Vous ne devez rien craindre , dit Zachiel , puisque Samaël se dispose à ne vous point abandonner ; je vous invite à le regarder comme un ami sûr , & dont la liaison est d'autant plus solide , que c'est un génie du premier ordre ; vous trouverez de l'agrément & de la douceur dans sa fami-

liarité : sa conversation toujours sensée , toujours satisfaisante , vous procurera mille avantages ; son esprit brillant est bien différent de celui de ces hommes durs qui vous entouroient autrefois , dont la plupart affectent une gravité qui vous importune ; ces personnes veulent être regardées comme des gens solides & essentiels , quoiqu'ils n'aient qu'une pesanteur qui ennuie ; leur air rigide fait souvent préférer les insinuations d'un courtisan à leur austère fidélité ; soyez certain que vous ne trouverez aucun de ces inconvéniens dans l'amitié & la conduite de Samaël ; c'est un génie bienfaisant , destiné à protéger votre empire autant que vous aurez confiance en ses conseils : mais s'il se trouvoit obligé de vous quitter pour obéir à des ordres supérieurs , je vous ai donné un talisman qui a la vertu de nous faire descendre ; vous savez la façon de vous en servir dans les pressans besoins , soyez certain que je viendrai aussi-tôt à votre secours. Vous ne devez pas ignorer que nous ne cherchons ni biens ni honneurs , ni autorité dans aucun des mondes que nous sommes contrainsts de visiter. La divinité ne nous a créés que pour aider ceux qui chérissent & protègent la vertu , la justice & la vérité.

Je n'oublierai jamais, ajouta le génie, les marques de confiance que vous m'avez données , ni l'amitié & la bienveillance que vous avez témoignées en

faveur des deux personnes auxquelles je m'intéresse ; & pour vous en récompenser , je souhaite que le ciel vous comble de ses dons les plus précieux , que tous les cœurs de vos sujets volent au devant de vous , & que votre vue seule soit un bienfait pour eux.

Je ne rapporterai point toutes les marques de bienveillance que nous reçûmes de l'empereur lorsque nous fûmes prendre congé de ce prince , il suffit de dire que nos cœurs en furent pénétrés : toute la cour montra beaucoup de chagrin de notre départ ; la belle Nardillac fit voir sur-tout combien elle y étoit sensible , elle nous assura qu'elle n'oublieroit jamais les services que nous lui avions rendus.

Ce monarque est le meilleur de tous les princes , il est bon , il est ami tendre , compatissant , bienfaisant ; tout entier à ceux qu'il aime , il fait les délices des personnes qu'il honore de sa familiarité ; ce sont ces admirables qualités qui touchent les cœurs , qui les attendrissent & les disposent à exécuter ses volontés : mais ce qui a achevé de lui gagner l'amour de tous ses sujets & ce qui les rend si sensibles à toutes ses vertus , c'est cette attention qu'il prend , depuis l'arrivée de Samaël , à faire observer les loix dans toute leur rigueur.

Nous partîmes enfin après avoir pris congé de

tous les grands de l'empire. Le génie, pour voyager avec moins d'embarras, congédia une partie de nos officiers & le plus grand nombre de nos domestiques, ne réservant que les gnomes. Nous traversâmes, sans nous arrêter en aucun lieu, la vaste étendue de cette planète qui abonde en mines d'or & d'argent : on y trouve aussi quantité de pierres précieuses d'un prix inestimable. Ce monde qui est d'une étendue & d'une richesse immenses, semble être le magasin général de tous les trésors de la nature.

Les mœurs des Joviniens sont assez douces : mais leur religion est, comme dans les autres mondes, partagée en différentes sectes. Ils ont plusieurs temples, entr'autres celui d'Hercule, où la figure de ce héros, élevée sur un piedestal, y est représentée avec la peau du lion qu'il défit dans la forêt Néméenne ; ses douze travaux sont expliqués autour du piedestal, & ses autres exploits aussi fameux sont gravés sur plusieurs colonnes qui environnent ce temple. Nous visitâmes aussi celui de Castor & Pollux, celui d'Helène ; mais le temple de Jupiter surpasse tous les autres en magnificence ; il est le plus fréquenté.

La plupart des Joviniens adressent leurs sacrifices aux dieux inconnus ou anonymes, dans la crainte qu'en les détaillant ou en les nommant par

leurs noms , ils ne viennent à se tromper ou à en oublier quelques-uns , qui , fâchés de leur oubli ou de leur négligence , pourroient les en punir en leur distribuant beaucoup de maux.



SEPTIÈME

SEPTIÈME CIEL

SATURNE.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION champêtre.

Le génie nous enleva l'un & l'autre par les vagues de l'air pour franchir les espaces immenses qui séparent le monde de Saturne d'avec celui de Jupiter. Il nous fit passer entre les cinq petites planètes & traverser ce grand anneau lumineux qui semble couronner & éclairer en même temps le monde de Saturne.

Lorsque nous fûmes descendus dans ce globe, le génie s'apercevant que nous étions presque étouffés par la force de l'air, nous frotta tout le corps d'une liqueur spiritueuse qui nous fortifia, ranima nos esprits, & donna à nos sens une nouvelle vigueur. Il nous fit reprendre ensuite nos figures naturelles; & les gnomes arrivés, munis de tout ce qui nous étoit nécessaire pour la route, nous partîmes dans l'intention de ne rien laisser échapper de tout ce qui pourroit nous instruire.

Zachiel nous fit d'abord prendre un chemin qui nous conduisit à des paysages charmans ; tantôt je voyois un laboureur qui sembloit donner la dernière façon aux champs , dont la culture ne me paroissoit encore qu'ébauchée , tantôt j'entendois la voix d'une bergere laborieuse qui cherchoit à charmer la durée de son travail par des chansons ; ici des faucheurs reprenoient haleine en aiguillant le tranchant de leurs faux ; là des bergers assis dans un vallon se racontaient leurs amoureuses aventures ; d'un autre côté un vaste paysage offroit successivement à mes regards mille nouveaux objets : j'admirois des plaines immenses chargées d'épis , précieux dons de Cérès ; je voyois des terres où erroient des troupeaux , la plupart étoient confiés à la garde des chiens , tandis que les bergères , parées de leurs atours champêtres , dansoient un peu plus loin au son des musettes , pour célébrer le plaisir que leur promettoit une abondante récolte. A voir la joie qui règne parmi eux , on diroit que Zéphir & Flore se sont joints à leurs jeux innocens. Plus loin , on voyoit des montagnes stériles , sur la cime desquelles les nues semblent se reposer ; au bas , de longues prairies émaillées de fleurs & arrosées de rivières ; d'un autre côté , des bosquets formés par la nature ; ces bosquets étoient entourés de vieux chênes qu'on croyoit que la serpe n'avoit épargnés que

par respect pour les déités qui y résident, ou pour retirer les Nymphes des forêts, lorsque les vents ou la pluie les forcent à se mettre à couvert.

On respire dans ce monde une odeur sauvage qui réjouit & satisfait l'odorat, & on ne voit germer dans cet heureux tourbillon aucune plante venimeuse. En admirant tous ces divers points de vue, je crus voir la nature dans son printemps donner l'essor à de nouvelles productions, & je remarquai que dans ses admirables caprices elle surpassât infiniment toutes les inventions de l'art. Zachiel nous assura que les habitans de ces lieux charmans y coulent des jours tranquilles; les plaines y sont toujours peuplées de laboureurs; les bocages retentissent de mille concerts aériens, & ce peuple ailé vole jusques sur la cime des chênes pour y annoncer le retour du dieu qui les éclaire.

C'est ici, nous dit Zachiel, où je veux vous faire admirer la grandeur de l'Être suprême; son pouvoir se manifeste dans tout ce qui paroît à nos yeux. Voyez ce papillon déployer ses ailes nuancées de diverses couleurs; de petites taches de pourpre sont répandues sur un fond d'argent, & sur le bord de ses ailes une lisière d'or se marie avec les nuances d'un beau vert; une petite aigrette de plume argentée garnit sa tête mignone. Admirez cet autre insecte qui passe en bourdonnant, il est couvert d'une armure noire, & porte sur

ses aîles d'un rouge éclatant le suc des fleurs qu'il a ramassé sur cette prairie que vous voyez parée des plus belles couleurs, & qui semble être bercée par le zéphir. Remarquez cette noire forêt de sapins, dont les tiges rougeâtres s'élancent comme des flèches à travers des arbres épais. Voyez ce fleuve majestueux & rapide sortir du sein d'une montagne grisâtre, & rouler à grand bruit ses flots argentés, & les faibles ruisseaux qui s'échappent en murmurant sous l'herbe touffue, dont les fleurs azurées s'élèvent au-dessus de leur surface; leurs ondes attoncelées autour de leur tige tremblante, y forment de petits anneaux étincelans, & ces fleurs semblent s'incliner à l'envi, comme pour embrasser leur cœurs; leurs eaux limpides coulent sous leurs voûtes émaillées & brillent de la réflexion que forment leurs couleurs.

Plus loin Monime aperçoit une grande plaine, elle admire cette riche variété dans les nuances de sa verdure éclairée par le soleil; on y voit des touffes de plantes délicées étendre entre le gazon leurs tendres rameaux & leurs feuillages diversifiés; on voit la violette, symbole du vrai sage, qui reste humblement confondue avec les plantes les plus communes, & répand autour d'elle ses plus doux parfums, tandis que des fleurs sans odeur portent au-dessus des gazons leurs têtes altières, & cherchent fastueusement à s'attirer nos

regards ; on voit encore mille petits vermineux ailés se poursuivre sur l'herbe : tantôt l'œil les perd dans l'ombre verdâtre ; & tantôt on les voit en foule s'agiter aux rayons du soleil , ou s'envoler par légions , & faire dans les airs mille évolutions brillantes ; d'autres , que les jeux tumultueux & folâtres des zéphirs précipitent l'un sur l'autre à travers le gazon , semblables aux flots qu'un souffle léger chasse devant lui sur la surface des eaux , les tiges ondoyantes se courbent en murmurant , & le petit peuple chamarré dont elles sont l'asyle , s'envole & contemple avec effroi , du milieu des airs , tous ces mouvemens.

Après avoir parcouru de vastes campagnes , le génie , pour nous faire prendre un peu de repos , nous fit loger chez un vieillard , qui nous reçut avec ce zèle hospitalier qui fait le charme de l'union , & qui semble , pour ainsi dire , rendre les biens communs. Cet aimable vieillard vivoit avec une nombreuse famille qui trouvoit son plaisir dans le travail & son bonheur dans la médiocrité , regardant le superflu comme un fardeau pénible qui ne sert qu'à corrompre les mœurs ; ces enfans aiment la vie sans craindre la mort ; jamais ils ne se font laisser éblouir par l'ambition : tranquilles sur l'avenir , ils ne songent qu'à goûter le présent ; leur vie coule dans une paix inaltérable ; ils ne reconnoissent d'autres loix que celles que leur impose

la nature ; on ne leur voit point former de liens malheureux , l'intérêt ni les honneurs n'ont jamais présidé à leur choix ; ils adorent la vertu , la beauté & les graces au sein même de la misère. Cette famille représente celle de nos anciens Patriarches ; la complaisance & le badinage , toujours compagnes de l'union , règnent dans leurs cœurs & animent leurs tendres caresses ; ils agissent avec noblesse ; ce n'est ni l'imitation , ni les loix qui les dirigent ; leur cœur plein d'honneur & de vertu les conduit sans effort à ce qui est juste.

Remarquez, nous dit Zachiel, que la bénédiction repose toujours sur l'habitation du juste. Celui dont le cœur est droit , & qui met sa confiance dans la divinité, ne doit jamais craindre de porter ses pas dans un marais trompeur. Lorsque le juste offre un sacrifice, la fumée en monte jusqu'au trône de la divinité , qui écoute & reçoit avec plaisir les vœux & les offrandes des hommes vertueux ; il vit en repos sous son toit paisible , ses Pénates favorables entendent ses discours vertueux & le bénissent ; contens de leur cabane qui les met à l'abri de la pluie & des vents impétueux , elle leur tient lieu de palais ; si elle n'est point entourée de colonnes de marbre , elle est environnée d'arbres fruitiers & de pampres toujours verts ; la fontaine voisine leur fournit de l'eau claire , ils s'abreuvent du vin de leur récolte ,

se nourrissent du fruit de leurs jardins, & de ce que leurs troupeaux leur donnent; au défaut d'or & d'argent leur table est couverte de fleurs odoriférantes; ils ne connoissent ni les desirs inquiets, ni les folles passions qui agitent les autres hommes; ils n'ont d'autres soins que celui de s'aimer, de se prêter des secours mutuels & de chercher leur bonheur dans la félicité commune. Cette famille sert d'exemple à tout ce qui l'entoure; les payfans dans leur chaumière trouvent chez eux les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sincères de l'amitié les font vivre en bonne intelligence, & on voit les jeunes filles & les jeunes garçons badiner ensemble sous des berceaux de pampres; ils en détachent les raisins mûrs pour se rassembler sous le chaume où un repas joyeux les attend: c'est-là où la gaieté rustique paroît accompagnée de ris éclatans.

Nous passâmes plusieurs jours avec cette aimable famille. Nous visitâmes leurs jardins qui semblent formés par la nature, dans lesquels se trouvent réunis l'utile & l'agréable; des noyers ceinturés en berceau en forment les allées; sous leurs feuillages verts habitent les doux zéphirs, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille; au bout de ces allées est une source d'eau pure qui murmure sous un treillage, & dans le courant de sa course on y voit jouer la cane avec ses petits; d'un autre

côté, de douces colombes se promènent sur le gazon, en redressant leur col émaillé de mille couleurs. Ces jardins sont remplis d'arbres fruitiers qui attirent les oiseaux qui s'appellent par leurs chants mélodieux, sans craindre aucun piège pour leur liberté. Là sont rangées plusieurs ruches dont les abeilles, sans cesse occupées du soin de leur république, semblent par leur travail servir d'exemple aux habitans de ces lieux. Ces abeilles se fixent ordinairement dans les endroits où règne la paix & le repos; les prairies émaillées de fleurs les attirent; c'est-là qu'elles prennent gaiement leur effor, qu'elles choisissent & rassemblent leurs provisions, pour en grossir à leur retour le trésor de leur république, dont tous les membres concourent avec un égal empressement au bien commun; jamais il ne se trouve aucun citoyen oisif; on les voit voltiger de fleurs en fleurs, & dans le cours de leurs recherches, plonger leur petite tête velue dans le calice des fleurs épanouies, ou s'enfvelir toutes entières entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore; pour en tirer le suc qu'elles déposent dans un endroit séparé. Plus loin est la basse-cour, où différens animaux viennent en foule demander d'un air caressant la nourriture qu'on se fait un plaisir de leur distribuer.

Vous voyez, nous dit Zachiel, que le bonheur ne se rencontre pas toujours dans le vain & incom-

mode appareil du luxe. Je conviens, dit Monime, qu'on ne trouve pas souvent dans un rang élevé, des sentimens qui honorent l'humanité. On doit se méfier des vertus des grands; il arrive quelquefois que leur élévation peut faire illusion; la distance qu'il y a des grands aux personnes d'un état médiocre ne les représente qu'avec un microscope trompeur : mais les petits qui semblent épurés au creuset de l'indigence, ne nous en imposent point. Lorsqu'un homme a de la vertu, un jugement sain & le cœur rempli d'honneur, que sert d'examiner sa race ? L'éclat du rang est un vain titre, s'il n'est accompagné de grandeur d'ame, d'une probité sans tache, & de toutes les vertus qui doivent former un grand homme. L'or se trouve souvent dans le sable, le ver produit la pourpre, & l'huître nous donne des perles : mais ce n'est point avec des citoyens aussi parfaits qu'on doit faire ces réflexions. Vous, continua Monime, en s'adressant au vieillard, vous qui jouissez tranquillement du plus délicieux état de la vie, vous qui joignez le charme de l'union des cœurs à celui de l'innocence, nulle crainte, ni nulle honte ne trouble jamais votre félicité, puisque le sentiment de bonheur & de paix règne sans cesse au fond de votre ame.

Comment pourrions-nous agir autrement, dit

le vieillard ? Soumis au gouvernement d'un prince dont la justice & l'équité forment tous les projets , qui met dans toutes ses démarches cette inébranlable fermeté qui accompagne toujours le vrai courage ; un prince dont on ne compte les jours que par les bienfaits , qui n'emploie sa puissance qu'à prévenir le crime plutôt qu'à déployer son pouvoir pour le punir , qui répand par-tout le bonheur , sans chercher à appesantir le joug de la soumission. C'est par l'amour qu'il a pour ses sujets qu'il les anime au bien. Les résolutions de notre monarque font une loi pour nous , parce que nous sommes convaincus qu'il ne cherche son bonheur que dans celui qu'il peut nous procurer. Ce prince , en prenant les rênes du gouvernement , a mis le premier de ses soins à donner un libre cours au commerce , à former de nouvelles manufactures ; attentif à l'application que l'on fait de ses finances , il en emploie une partie qui sert au progrès des arts , & à encourager toutes personnes à talens. Ici on laisse la liberté aux gens de lettres de dévoiler les abus dangereux , sans permettre qu'on écrase les talens de ceux qui déchirent le bandeau de l'erreur. Cette liberté que nos philosophes se donnent dans leurs écrits , a appris à nos poètes & à nos orateurs à faire usage de cette noble éloquence , qui , en élevant les

sentimens , corrigent en même-tems les vices. Notre monarque a encore obligé les Juges à assurer le repos de l'état par une intégrité qui a fixé la jurisprudence : c'est par tous ces talens réunis que ce prince a formé le digne objet de nos attentions. Eloigné d'avoir cette confiance aveugle que quelques-uns de ses prédécesseurs ont donnée à leurs ministres , trop éclairé pour livrer les sujets à la conduite d'un homme , qui souvent peut être tenté de trahir ses intérêts & ceux de son peuple , pour ne s'occuper que de sa fortune , avec une pareille conduite , notre monarque ne doit pas craindre d'être obscurci par son ombre ; loin de chercher à se procurer une gloire d'emprunt , lui seul la répand sur les autres. Comme son principal but est le bonheur de ses peuples , toutes ses vues se tournent sur cet objet ; les sages de la nation , ses ministres , tout y applaudit , parce que la plus puissante recommandation qu'on puisse avoir pour obtenir les faveurs de ce prince , est de penser & d'agir conformément à ses vues.



CHAPITRE II.

Mœurs des Habitans.

Ce n'est que dans ce monde charmant où l'art simple se prête avec docilité à seconder les agréables caprices de la nature ; jamais on ne les voit, comme dans les autres mondes, se révolter contre elle, ni regarder ses productions comme une matière servile , pour les plier à des formes bizarres & grotesques. Un mur de noisetiers forme des haies qui entourent leurs jardins , des berceaux de vigne leur servent de terrasses , & les garantissent des rayons du soleil.

En admirant toutes ces beautés de la nature , je crus être dans la jeunesse du monde , c'est-à-dire , lorsque les hommes n'étoient point encore corrompus , & lorsque les premiers germes des arts naissoient de la nature ou des besoins peu nombreux de l'innocence. Cette magnificence des campagnes , ces cabanes entourées d'animaux de toutes espèces , que l'appât de leur nourriture attire ; les oiseaux qui habitent auprès , sous d'épais feuillages , égayent par leurs chants mélodieux ces lieux champêtres.

Hommes audacieux ! comment osez-vous entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de très-loin ? Vous construisez des labyrinthes, vous formez des boulingrins, vous taillez vos arbres en magots, vous ornés vos parterres de corbeilles, & vous méprisez les prés rustiques & les bois sauvages, où la nature fait régner par de confuses variétés un ordre caché, conforme aux règles secrètes de l'harmonie & du beau, dont l'effet se fait sentir à notre ame par le plus doux ravissement.

Nous quittâmes avec peine notre vieillard & sa famille pour poursuivre notre route, pendant laquelle Zachiel nous fit observer que ces peuples, accoutumés dès l'enfance au travail, ont le corps beaucoup plus agile ; ils ont aussi plus de sérénité dans l'esprit ; leurs plaisirs sont moins vifs, mais leurs passions sont plus modérées ; ils jouissent d'une volupté tranquille qui n'a rien de sensuel, & d'une pureté inaltérable ; la frugalité augmente leur force, la tempérance les entretient, & la vertu les conduit dans toutes leurs actions : ils ont pour maxime de préparer d'avance la jeunesse à tous les accidens fâcheux du climat ; c'est, disent-ils, en diminuer l'intensité, & les préserver des impressions funestes que causent les élémens sur les constitutions foibles : c'est les sauver de mille

accidens auxquels le corps est sujet , plus par mollesse d'éducation que de tempérament. Il est certain que la nature a construit tous les êtres pour vivre dans le fluide qui les environne; c'est une sottise de les en retirer par des précautions dont on peut éviter la nécessité.

Vous devez remarquer , poursuit Zachiel , que dans cette planète on suit presque toujours l'impulsion simple de la nature , le mensonge y est en horreur & puni sévèrement , & vous devez déjà vous être aperçu que leur jugement brut est supérieur à la politique des autres mondes : on rencontre toujours dans leur conduite le modèle d'une félicité parfaite ; éloignés d'imiter les habitans des mondes que nous venons de quitter , qui ne s'attachent qu'à défigurer la nature en voulant la réformer. Qu'en est-il arrivé ? Ils ont travesti les sentimens d'humanité qu'elle nous inspire , & donné , par un raffinement étranger à la simplicité de ses principes , l'entrée à tous les vices capables de troubler , corrompre & deshonoré l'état de société.

Ici les peuples sont naturellement graves , mais cette gravité est sans mélancolie , sans être privée de cette aimable gaieté qui n'est point incompatible avec la raison ; paisibles sans indolence , la vivacité de leurs desirs perd cette pointe aiguë , &

ne laisse au fond de leurs cœurs qu'une émotion légère & douce. Les passions des hommes qui font ailleurs leurs tourmens, ne servent ici qu'à leur félicité ; ils n'éprouvent presque jamais aucune agitation violente , ni aucune de ces maladies d'esprit connues dans votre monde sous le nom de vapeurs.

Vous verrez régner par-tout le goût de l'agriculture & celui du commerce , qui sont regardés comme deux colonnes sur lesquelles ils posent tout l'édifice de leur politique ; ce sont aussi les seuls qui les occupent le plus. Ces peuples ne sont point entichés de ce fatal préjugé qu'on voit régner dans les autres mondes , & qui tient ceux qui cultivent des talens si nécessaires au bien public, dans une honteuse obscurité : mais loin d'avilir ces talens, ils y attachent une marque de distinction , & l'humanité est chez eux une vertu naturelle. Ils regardent leur prince comme l'image de l'intelligence souveraine & comme leur père commun ; ils ont pour lui un respect & une entière soumission à ses ordres ; liés par le serment de fidélité , ils lui obéissent par un sentiment d'amour & de reconnoissance.



C H A P I T R E I I I .

Le génie nous conduit dans la capitale de l'Abadie.

Nous étions au printems , & je crus voir l'Aurore dans ses habits de pourpre ramener avec elle les graces de la jeunesse , le badinage enjoué , les ris , les jeux & l'amour ; qui en parcourant des yeux les bocages & les prairies , semble sourire d'avance à ses victoires prochaines. Déjà ce dieu déploie son arc & son carquois redoutable , les graces augmentent son cortège , & cette troupe charmante arrive sur les premiers rayons que le soleil envoie à la terre. On voit alors l'innombrable essaim des oiseaux se jouer parmi des colonnes enflammées qui traversent les nuages , & vont saluer par leurs chants mélodieux le dieu du jour : on voit aussi de jeunes roses pleines d'impatience s'empressez de sortir du bouton ; on diroit que chacune d'elles veut être la première à s'épanouir , à exhaler ses doux parfums & à s'ouvrir à l'aspect du printems : les zéphirs l'annoncent par leurs jeux folâtres ; on les voit s'élancer de la colline dans le vallon , ils voltigent dans les bocages , traversent les forêts , & revoient avec un souris malin les lieux où ils ont découvert à l'amoureux berger
les

les attraits de la beauté qui les charme ; ils reconnoissent avec plaisir les endroits où ils ont malicieusement fait rougir la jeune bergère. Là ce sont des troupeaux qui bondissent sur l'herbe tendre ; par-tout on croit voir la nature se renouveler, & l'on diroit qu'elle semble prendre plaisir à se mettre en opposition avec elle-même , tant on la trouve différente sous divers aspects.

Monime interrompit mes réflexions pour me faire admirer la beauté des chemins qui conduisent dans la ville capitale de l'Abadie. Ces chemins sont ferrés , larges , commodes , & bordés d'arbres utiles. Arrivés dans cette ville, Zachiel, nous conduisit chez deux jeunes veuves qui demeureroient ensemble & vivoient dans une union parfaite. Ces deux aimables personnes s'empresèrent à nous procurer toutes les commodités de la vie. Nous trouvâmes dans cette agréable maison une liaison sûre & solide , une familiarité pleine de douceur , une conversation toujours censée , & toujours satisfaisante. Nous n'avions point encore rencontré en personne une politesse plus franche & plus naturelle , sans artifice & sans finesse , tâchant de plaire , mais avec une délicatesse éloignée de toute espèce d'adulation. Floride & Cléontine ne connoissent point d'autre art de gagner les cœurs & de se concilier les esprits. Elles eurent la com-

plaisance de nous accompagner pour nous faire remarquer les plus beaux endroits de la ville.

Cette ville est située sur le bord d'un lac qui va se rendre dans la mer : elle forme un carré parfait ; les quatre principales portes sont terminées par des arcs de triomphe d'architecture simple, mais noble & majestueuse ; toutes les rues sont larges & alignées ; de chaque côté sont des portiques qui forment des galeries où les gens de pied marchent commodément, sans craindre aucun accident ; les maisons sont régulières & entremêlées d'édifices qui servent à l'utilité du public : on y voit des greniers où règne sans cesse l'abondance ; des fontaines sont distribuées avec ordre & décorées d'emblèmes ; & leurs eaux coulent dans de grands bassins ; on apperçoit de belles places d'une vaste étendue, que forment plusieurs corps de bâtimens. Le palais de l'empereur est bâti à la romaine ; il est au centre de la ville ; il n'est distingué des autres que par son élévation & par une colonnade qui règne autour, où l'on a placé les statues des grands hommes & les simulacres de tous ceux qui ont travaillé à assurer le bonheur de la nation.

Toutes les maisons sont bâties en pierre ou en brique : elles sont bien voûtées, ce qui les met à l'abri de l'embrasement. On y voit des aqueducs qui conduisent en abondance une eau claire &

pure dans toutes les rues , afin d'empêcher la corruption de l'air & d'y entretenir la propreté ; ces eaux , par une pente douce & imperceptible , vont se perdre dans le lac. Les marchés publics sont vastes & concaves ; au milieu sont de grands égoûts , c'est par-là que les eaux qu'on lâche des fontaines , entraînent & précipitent chaque jour toutes les ordures , pour ne laisser aucun vestige qui puisse corrompre l'air.

Le prince qui nous gouverne , dit Cléontine , occupé en père de famille , de la félicité de ses peuples , a ordonné que les enfans reçoivent une bonne éducation , qu'ils sucent avec le lait des principes qui tendent à former de bons , de fidèles & d'utiles sujets ; c'est pourquoi il veut que le premier soin des parens ait pour objet le tempérament , qui influe souvent sur la façon de penser. Dès le berceau , tems où la nature se plie à toutes sortes d'impressions , on les expose nuds à l'ardeur du soleil & aux injures des saisons ; on les plonge aussi dans des bains froids : c'est ainsi que le corps , accoutumé dès la plus tendre enfance , se trouve dans la suite exempt de mille maux , auxquels il est trop souvent asservi par la délicatesse , & c'est par-là qu'il s'habitue aux exercices les plus rudes & aux travaux les plus pénibles. Elle nous apprend aussi que des écoles publiques ont été insti-

tuées pour l'éducation de la jeunesse ; tout enfant y est reçu comme citoyen , sans égard pour le rang ni la fortune , parce qu'ils sont persuadés que le peuple est composé d'hommes ; jamais on n'y voit , comme dans les autres mondes , de ces forçats de l'humanité qu'ils emploient à labourer leurs domaines , sans qu'ils puissent jouir du fruit de leurs travaux. Ici un laboureur est regardé comme le citoyen le plus utile ; paisible dans son habitation , & au sein de sa famille , il jouit sans crainte de son travail.

L'éducation des enfans fait une partie essentielle du gouvernement. Ces peuples regardent la jeunesse comme le trésor le plus précieux de l'état , & leur éducation est pour eux l'objet le plus intéressant pour la société : le bonheur & la tranquillité dépendent donc du soin qu'on prend de les former au devoir qui entretient l'harmonie. L'esprit d'un enfant , semblable à une cire molle , est susceptible de toutes les formes qu'on veut lui faire prendre ; les premières impressions ne s'effacent presque jamais , & ces caractères qu'on leur impose , influent sur leurs mœurs & sur leurs connoissances. L'homme n'est souvent que ce que l'éducation le fait , il lui doit ses vertus ou ses vices , ses erreurs ou ses préjugés , son ignorance ou le développement de ses idées , sa paresse ou

l'amour du travail : semblable à un arbrisseau foible & sans vigueur , il veut être cultivé , nourri & greffé sur un arbre qui lui soit propre , & favorable à sa substance. Quel plus digne emploi peut-on faire de ses talens , que de les rendre utiles au bien de l'humanité ? N'est-ce pas travailler pour son propre bonheur que d'élever la jeunesse , de la former aux vertus , de lui donner le goût des sciences , de lui inspirer l'amour de la patrie , le desir de la gloire , l'attachement inviolable au souverain & le respect dû à la religion.

Le premier soin de ceux qui président dans ces écoles , est d'inspirer des mœurs honnêtes avant d'orner l'esprit ; ils commencent par éclairer le cœur , par régler tous ses mouvemens , par développer ses sentimens afin de les épurer , par mêler tous ses goûts pour les rectifier , & par étudier ses passions pour les modérer ; ils ne leur donnent que des leçons de constance , de fermeté , de tempérance , de modération , & de toutes les vertus qui forment les hommes , qui élèvent l'ame & la mettent en garde contre les illusions de l'amour propre , afin de la soutenir dans les revers , & de lui faire éviter l'ivresse de la prospérité : loin de leur peindre la vertu sous de tristes images qui ne servent qu'à inspirer du dégoût pour elle , ils ne la montrent au contraire qu'avec tous les charmes

du plaisir, dans une plaine fertile & riante, entourée de jeux qui conduisent vers elle par des routes fleuries & des chemins faciles; c'est-là ce qui la rend beaucoup plus puissante sur les cœurs portés à la chérir.

Après que nous eûmes admiré tout ce qui pouvoit intéresser notre curiosité, nos belles veuves, qui tenoient un rang distingué dans la ville & qui étoient faufilees avec ce qu'il y avoit de plus grand, engagèrent Monime à faire quelques visites : sa beauté, son esprit & ses graces ont toujours brillé dans tous les mondes, son caractère doux & liant, la fit desirer dans plusieurs maisons où Floride & Cléontine se firent un plaisir de l'accompagner. Un jour, invitée à dîner chez un des grands de l'empire, la compagnie étoit nombreuse, nous remarquâmes que ce seigneur honnête & officieux n'exigeoit aucun de ces respects que demande ordinairement une hanteur affectée; content de mériter les éloges des personnes raisonnables, il n'en demandoit aucuns. Nous admirions cet air noble & ouvert, ces discours où la franchise annonçoit la bonté de son cœur, ce qu'il est rare de rencontrer dans les autres mondes. Aussi, au lieu de ces complaisans déliés & alertes, dont les yeux perçans voient & faisoient toutes les passions d'un grand, pour ne perdre aucune occasion de l'encenser, nous

me vîmes au contraire que de ces vieillards dont l'esprit géométrique semble appliquer la règle & le compas aux louanges qu'ils daignent donner.

Ces graves personnes s'emparèrent de la conversation, parlèrent de leur jeunesse; quelques-uns racontèrent les actions où ils s'étoient trouvés, sous la conduite de tels & tels qui commandoient les troupes; d'autres répéroient de vieilles histoires qu'ils avoient déjà racontées le matin: on parla des propriétés qu'on avoit découvertes dans la matière qui devoit servir d'appui pour édifier des systèmes brillans, mais que la plus légère objection pouvoit faire écrouler. Ce seigneur écouta tous ces discours avec complaisance, y répondit avec justesse & précision, leur fit sentir que le plus éclairé d'entre eux peut à peine lever un coin du voile dont se couvre la nature, qu'il y a peu de vérités susceptibles de démonstrations, même parmi celles qui sont le plus universellement reçues. Les sublimes connoissances de l'homme se réduisent presque toujours à se contenter du probable, où ils n'arrivent encore que par la voie du doute. Quelle témérité n'y a-t-il donc pas, poursuivit ce seigneur, à vouloir sonder les profondeurs d'un abyme dont le bord est inconnu? Personne n'osant contredire une réflexion aussi juste, chacun y applaudit, & la conversation finit. Nous sortîmes pour faire encore quelques

visites chez des personnes qui intéressent le cœur & l'esprit par mille vertus, dont la première est celle d'obliger; vertu qui se rencontre communément chez les Abadiens, mais qui se trouve rarement dans notre monde, où l'on voit fréquemment de ces langues indiscrettes divulguer les services qu'ils ont rendus, en enfler la nature & les circonstances, les exagérer sans raison, au point de révolter ceux qui en ont été l'objet: il est encore des monstres qui osent les reprocher, & vous dispensent par-là de la reconnoissance qu'on en doit avoir. On rencontre aussi souvent de ces protecteurs ignobles, c'est-à-dire, de ces hommes qui n'obligent qu'à force d'argent, de ces hommes faux qui promettent toujours sans dessein d'obliger, ou qui sont dans l'impossibilité de tenir leurs paroles; ces hommes vous désobligent doublement, en vous faisant manquer l'occasion de vous adresser à d'autres qui, plus francs & plus zélés, vous eussent du moins enseigné les moyens de réussir. On peut comparer ces hommes à des arbustes, dont les fleurs ne rendent ni fruits ni odeurs.



CHAPITRE IV.

Le Triomphe de l'amitié.

APRÈS que nous eûmes rempli les devoirs de la société, Floride & Cléopâtre nous engagèrent avec des graces si naturelles, d'aller passer quelques jours à leur maison de campagne, que nous ne pûmes nous refuser à leurs empressements. Nous partîmes au lever de l'aurore. A peine eûmes-nous fait quelques milles que nous découvrîmes un vallon riant que forment deux coteaux couronnés d'arbres verts ; une échappée de vue offroit à nos yeux une habitation bâtie sur la pente d'une colline, une vaste plaine couverte des dons de Cérès & de ceux de Flore, entourée d'agréables vergers qui terminent le domaine de nos belles veuves. L'air étoit pur, le ciel serein, la terre brilloit encore des perles de la rosée ; & le soleil, à peine au demi-tiers de sa course, ne dardoit que des feux tempérés qu'un doux zéphir modéroit par son haleine. Cet endroit délicieux fit naître à Monime l'envie de s'y reposer ; un gazon semé de fleurs nous servit de siège ; la campagne inspiroit la joie & la confiance : oserai-je demander à ces belles dames, dit Monime en souriant, ce qui peut les engager à vivre l'une

& l'autre dans le célibat, si jeunes encore & ornées de toutes les graces de la beauté? Vous ne devez pas manquer d'adorateurs, j'ai cru même en distinguer plusieurs dans le nombre des personnes qui vous font assidûment leur cour. Il est vrai, dit Floride, que Cléontine en a toujours nombre à sa suite, malgré tous les soins qu'elle prend de les éloigner : mais pour répondre à votre question, apprenez qu'unies l'une & l'autre par les liens de la plus tendre amitié, nous avons renoncé à tout ce qui pourroit en diminuer le charme. Elevées toutes deux dans le temple de Cybele, la même éducation nous a été donnée, & nos sentimens se trouvant analogues, mêmes desirs, mêmes inclinations, mêmes plaisirs & même goût pour la liberté; c'est-là ce qui a formé cette amitié qui nous a unies par des liens qui seront indissolubles. Vous savez que l'inclination est un mouvement agréable qui nous entraîne, & ce mouvement nous est d'autant plus cher qu'il naît du fond de notre tendresse & s'y entretient avec plaisir. Il est vrai que l'amitié n'a pas toujours ce feu & ce brillant de l'amour : mais sa gaieté est simple, sans ornement & sans art; unie comme elle, on ne la voit briller que de ses propres graces, sans jamais employer la parure du bel esprit.

La famille de Cléontine, beaucoup plus favorisée des biens de la fortune que n'étoit la mienne,

la fit sortir du temple quelques années avant qu'on songeât à m'en retirer; cet intervalle nous éloigna, sans altérer nos sentimens. Il n'est pas difficile d'imaginer, à la vue des charmes de Cléontine, qu'elle ne fut pas long-tems sans s'attirer les vœux & les hommages de la plus brillante jeunesse & des plus riches partis de la ville. Cléonbule qui n'aspiroit qu'à jouir du plaisir de voir sa fille bien établie, lui annonça un jour qu'il étoit tems de se fixer, qu'il ne la vouloit point gêner & la laissoit maîtresse de faire un choix : je ne cherche, ajouta Cléonbule, qu'à rendre, s'il est possible, votre félicité parfaite : peu sensible à l'éclat des richesses, ni à celui des grandeurs, je préférerai toujours la vertu, le mérite, les talens & la bonne-foi, au vain éclat des honneurs; je vous avertis seulement que vous ne devez envisager dans l'union que vous allez contracter, que des plaisirs purs, qui ne doivent tirer leur source que dans le mélange des ames qui reçoivent leur perfection d'une confiance & d'une complaisance mutuelles; c'est à vous de choisir un homme dont la probité & les mœurs puissent contribuer à vous rendre heureuse. Cléontine, pénétrée des bontés & de la tendresse d'un père qu'elle chérissoit plus que sa vie, l'assura en le remerciant, que sa volonté feroit toujours la règle & le mobile de toutes ses actions.

Depuis cette conversation Cléonbule craignant

que la timidité, si naturelle à notre sexe, n'empêchât sa fille de lui déclarer ses véritables sentimens, ce tendre père s'attacha, pour s'en assurer, à étudier le caractère des personnes qui se rendoient assidûment chez lui : il examinoit les mouvemens de sa fille à leur arrivée, & crut découvrir en elle un tendre penchant pour un jeune homme d'une figure intéressante & d'un mérite distingué; ce jeune homme fixa son attention; la vérité régnoit dans son cœur ainsi que sur ses lèvres; Clitandre étoit son nom, il étoit le seul qui n'eût point encore osé se déclarer; cette timidité ne venoit que de son peu de fortune. Cependant Cléonbule, convaincu des éminentes qualités qui brilloient dans le cœur de Clitandre, se détermina par un généreux mépris des richesses à lui donner la préférence, pourvu néanmoins que Cléontine ne fût point prévenue en faveur de quelqu'autre. Quel homme? Quel père! Quel tendre intérêt il prenoit au bonheur de sa fille & à celui de tous ceux qui l'entouroient.

J'ai un intérêt singulier à vous faire le portrait de Cléonbule : c'étoit un homme d'environ cinquante ans, grand & bien proportionné dans sa taille, mille graces étoient répandues sur toute sa personne, son air étoit majestueux, sérieux sans être farouche, un bon sens toujours guidé par la raison, un goût vif, mais délicat, pour tout ce

qui s'appelle beauté de l'art, sa politesse étoit une suite naturelle du desir qu'il avoit d'obliger, sa générosité lui inspiroit un soin paternel pour tous ceux que la providence avoit mis sous sa protection; il joignoit à ces rares qualités l'attachement le plus vif & la fidélité la plus inébranlable pour son souverain : enfin Cléonbule a toujours été le meilleur des pères, le plus tendre des époux, complaisant, rempli d'égards & ami chaud que rien n'a jamais rebuté. Je me suis un peu écartée pour rendre cette justice à la mémoire d'un homme qui me fera toujours cher.

Ce fut dans ces heureuses circonstances que ma mère me retira du temple de Cybèle. Mon premier soin fut d'aller visiter Cléontine qui me fit connoître par mille tendres caresses la joie qu'elle avoit de mon retour; tous mes plaisirs se trouvèrent dès-lors réunis dans sa société. Quoique la maison de Cléontine fût le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de mieux dans la ville, cependant je ne tardai pas à m'appercevoir de la préférence qu'elle donnoit à Clitandre; elle m'en parloit toujours avec éloge. J'avoue qu'il avoit fait aussi une vive impression sur mon cœur; les graces d'une physionomie ouverte, mâle & animée, la vivacité de son esprit que l'éducation avoit orné de mille talents, une ame noble, libérale, bienfaisante, sincère & ennemie de la dissimulation, mettoient au

grand jour ses vertus. Les fréquentes conversations que nous eûmes à son sujet, m'apprirent que mon amie se détermineroit volontiers en sa faveur, si les sentimens qu'il lui avoit inspirés se trouvoient conformes à ceux de son père.

Mais comment oser se persuader que Cléonbule fût aussi sensible au mérite de Clitandre que son aimable fille ? Cependant Clitandre ne s'étoit point encore déclaré : mais a-t-on besoin de paroles pour exprimer les tendres feux que l'amour inspire ? Tout ne nous l'apprend-il pas ? Mille soins empressés, des regards où brille le sentiment, cette crainte d'offenser, cette timidité dans ses expressions, cette douleur au moindre regard sévère, & mille autres petites observations qui n'échappent point à la vue d'une amante intéressée, & qui sont toujours les vrais interprètes du cœur.

Cléontine étoit plus rêveuse qu'à l'ordinaire, l'inquiétude qu'elle avoit sur son sort donnoit un certain air de langueur à ses yeux, qui la rendoit encore plus belle ; pour moi, convaincue de son attachement, je ne songeai qu'à fortifier ses espérances, dans la vue de la tranquilliser.

Cléonbule, qui depuis long-tems observoit nos deux amans, s'aperçut avec plaisir du tendre penchant qui entraînoit sa fille & la forçoit de donner la préférence à Clitandre. Charmé de cette heureuse découverte, il ne voulut pas différer leur

bonheur ; & pour s'assurer des sentimens & des vues que Clitandre pouvoit avoir sur son établissement, il l'engagea à venir passer quelques jours à sa maison de campagne ; Cléontine ne fut point de ce voyage ; son père l'en exempta, pour ne point être distrait dans le projet qu'il avoit formé de fonder le cœur de son amant.

Dès le soir même Clitandre fut poussé si vivement par Cléonbule que , malgré la résolution qu'il avoit prise de ne se point déclarer , il fut enfin forcé de lui faire l'aveu de sa passion : mais le nom de Cléontine expirant sur ses lèvres , son trouble l'empêcha de le prononcer. C'en est assez , reprit Cléonbule en l'embrassant , remettez-vous & ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; regardez-moi comme un père qui vous aime & qui depuis long-tems ne s'occupe que de votre bonheur. Parlez-moi naturellement, ma fille est-elle instruite de vos sentimens ? Croyez-vous qu'elle y soit sensible ? Clitandre rougit ; ce n'étoit ni la honte, ni la crainte des recherches qu'on eût pu faire sur sa conduite , cette rougeur provenoit d'un sentiment plus délicat ; il n'ignoroit pas l'empire que Cléonbule avoit sur sa fille : mais quoiqu'il l'aimât plus que lui-même, il auroit néanmoins renoncé au bonheur d'être uni avec elle , s'il eût pu croire qu'elle ne se fût donnée que par obéissance ; son trouble augmenta & l'empêcha de ré-

pondre : mais Cléonbule qui lisoit dans son cœur & qui pénétoit tous les motifs de ses craintes , le rassura : vous ne devez pas craindre , lui dit-il , que je veuille jamais contraindre les inclinations de ma fille ; mon pouvoir ne s'étend pas jusqu'à la forcer de s'unir à un homme qui ne pourroit toucher son cœur ; ce n'est donc que vous , dont je connois la probité , que je puis consulter sur cet article. Votre peu de fortune ne doit pas être une raison assez puissante pour vous éloigner de mon alliance ; un homme sage n'est jamais pauvre. Dans deux jours vous reverrez ma fille , ne lui parlez point de mes sentimens , tâchez de découvrir les siens , & s'ils sont tels que je le desire , je vous donne ma parole que rien ne pourra jamais apporter aucun obstacle à votre mariage. Clitandre , pénétré d'amour , de respect & de reconnoissance , en remerciant Cléonbule des graces qu'il lui faisoit , n'employa que des expressions simples , mais dont l'éloquence naturelle en fit sentir toute l'énergie.

Dès que Clitandre fut de retour , il se rendit dans l'appartement de Cléontine ; elle étoit seule , son abord la surprit , son air inquiet l'intimida : Clitandre s'apercevant du trouble qu'il lui causoit , resta quelque tems sans oser lui parler ; des soupirs échappés firent impression sur le cœur de Cléontine ; son ame , pénétrée de ses inquiétudes ,
ne

ne put supporter plus long-tems ce silence, elle s'empressa de le rompre : qui peut, lui dit-elle, causer l'émotion où je vous vois ? Parlez, hâtez-vous de m'instruire. Il est vrai, belle Cléontine, que jamais personne n'a peut-être encore éprouvé les perplexités que je ressens, cependant un mot favorable de votre bouche les changeroit dans l'instant en une félicité parfaite. J'ignore de quelle espèce sont vos peines, dit Cléontine, mais s'il dépendoit de moi de les alléger, vous ne devez pas douter que je ne m'y emploie avec tout le zèle dont je suis capable. Une réponse aussi favorable remit le calme dans l'ame de Clitandre & l'enhardit à déclarer sa passion.

Il est des ames qui semblent liées par des chaînes secrètes & qui s'entendent à demi-mot. Cléontine ignoroit l'art de feindre ; son cœur étoit simple & toujours guidé par la nature ; la froideur & la contrainte en étoient bannies ; jamais elle n'eut la petitesse de s'abandonner à des soupçons, l'amour de son amant lui parut aussi désintéressé que le sien, elle écouta ses sermens avec un plaisir qu'elle ne chercha point à dissimuler, & ne fit voir dans sa réponse que l'impression de ses sentimens. Clitandre fit alors éclater les transports de sa joie par mille discours sans suite. Pouvoir-il mieux prouver son amour ? Le soir il remonta à cheval pour aller apprendre à Cléonbule que son

aimable fille ne s'opposoit point à son bonheur, & ils revinrent ensemble, pour faire les préparatifs de cette union qui fut terminée en peu de jours.

Tout sembloit annoncer à ces jeunes époux un bonheur sans fin : mais en est-il sur lequel on puisse compter ? Tout ici bas est fragile. Nous formons sans cesse les plans d'une félicité durable ; tous nos desseins sont vains , l'édifice avance insensiblement ; notre cœur frémit de joie en observant ses progrès ; déjà il touche au point de perfection qu'il a en vue, lorsque tout à coup l'ouragan s'élève, renverse l'édifice & détruit dans un instant les plus belles espérances.

Une année à peine écoulée dans le charme d'une union parfaite, le ciel avoit béni cette union par la naissance d'un fils qui devoit faire les délices de cette aimable famille, lorsque Clitandre fut nommé au gouvernement de la province de Gronor ; son mérite, ses grands talens & son intégrité lui acquirent cette place sans l'avoir sollicitée. Clitandre voulant marquer son obéissance aux ordres de l'empereur, se disposa à partir, sans attendre son épouse que Cléonbule devoit conduire, ne pouvant se résoudre à se séparer de sa fille.

Cléontine me fit part de cette heureuse nouvelle ; mais loin de pouvoir partager sa joie, j'en fus sensiblement affligée ; je craignois que le tems & l'éloignement ne lui fissent perdre le souvenir de

notre ancienne amitié; & quoique je n'osasse lui montrer tout le chagrin que je ressentais d'un voyage qui alloit mettre une si grande distance entre nous, cependant la douleur s'exprimoit si parfaitement dans mes yeux, que Cléontine en fut touchée, son cœur partagé entre l'amour & l'amitié, lui fit alors envisager ce voyage & les honneurs qui l'attendoient, avec une sorte d'inquiétude qui mit du trouble dans son esprit; nos discours devinrent sérieux; notre séparation en faisoit le sujet.

Cléonbule, présent à cet entretien, s'efforça en vain d'y répandre plus de gaieté: d'où vient ce trouble, mes chers enfans? Vous devez tout espérer du tems; peut-être serez-vous bientôt réunis pour ne vous plus séparer. Les tems changent & les événemens sont soumis à leurs vicissitudes; un nuage peut obscurcir le soleil, mais il n'interrompt jamais son cours. Ne peut-il pas arriver que l'aimable Floride trouve dans peu un établissement digne d'elle, qui, en vous rapprochant l'une de l'autre, resserre encore les nœuds de cette amitié qui vous lie depuis l'âge le plus tendre? Je suis persuadé que Floride est assez raisonnable pour préférer dans une union, celui qui mettra son bonheur à la rendre heureuse; je ne présume pas qu'aucun objet soit encore parvenu à subjuguier son jeune cœur, ainsi il y a tout lieu de croire que

la raison fera sur elle ce que l'amour a coutume d'opérer sur d'autres. Ce discours me fit rougir, & après avoir remercié Cléonbule des sentimens avantageux que je crus n'être dictés que par l'amitié qu'il avoit pour sa fille, j'embrassai mon amie les larmes aux yeux en lui souhaitant un heureux voyage.

De retour au logis je me retirai dans mon appartement, ma mère vint m'y joindre. Cette tendre mère, aussi sensible que moi au départ de mon amie, ne trouva d'autre consolation que celle de se prêter à ma douleur, & de combattre avec douceur les raisons que je croyois avoir de m'affliger ; elle joignit à ses discours des leçons utiles pour me former un nouveau plan de vie, dont la simplicité devoit être la base & faire mon bonheur. J'écoutai avidement ses leçons, elles passoient dans mon ame comme un ruisseau d'eau pure qui coule entre des fleurs & sert à les rafraîchir. Ce fut ainsi que ses admirables conseils servirent à me tranquilliser.



CHAPITRE V.

SUITE du Triomphe de l'Amitié.

DÉJÀ plusieurs jours s'étoient passés sans avoir reçu aucune nouvelle de Cléontine, je la croyois arrivée dans le gouvernement de Clitandre & je commençois à murmurer de son silence, lorsque je reçus un billet de Cléonbule qui m'invitoit, à me rendre auprès de sa fille, le plutôt que je pourrois ; j'y courus à l'instant : mais comment vous peindre l'excès de ma douleur, lorsqu'en entrant dans l'appartement de mon amie j'aperçus le père & la fille plongés dans une affliction que je ne puis décrire ! Saisie, les jambes tremblantes, je restai immobile, & respirant à peine, je n'eus pas la force de prononcer un seul mot ; tout gardoit un morne silence, un funeste pressentiment me fit soupçonner que quelque accident fâcheux ne fût arrivé à Clitandre ; je fis un mouvement pour m'approcher de Cléontine, qui levant les yeux vers le ciel, les laissa enfin tomber sur moi : le désespoir y étoit peint, son regard avoit quelque chose d'égaré qui me glaça d'effroi ; alors je saisis ses deux mains que j'arrosai de mes larmes ; les siennes n'avoient point encore coulé,

mais , en me regardant , ses yeux se mouillèrent : je vois , ma chère Floride , que vous devinez une partie de mes maux ; ses soupirs étouffèrent sa voix.

Cléonbule qui avoit sans doute craint d'irriter son désespoir , en me faisant d'abord le récit de ce qui en étoit l'objet , m'apprit en peu de mots que pendant la route de Clirandre , son cheval s'étoit cabré & l'avoit précipité dans un abyme , que cette chute lui ayant fracassé tout le corps , il étoit mort en peu de jours de ses blessures : je vous ai envoyé chercher , ma chère fille , ajouta Cléonbule , pour m'aider à consoler votre amie , & à apporter aussi quelque soulagement à mes maux. Hélas ! Monsieur , mécriai-je , de quoi suis-je capable , sinon de m'affliger avec vous ? Je fais , dit Cléonbule , que les consolations indiscretes ne font qu'aigrir les violentes douleurs : l'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles , mais la tristesse est le vrai langage de l'amitié ; le vulgaire ne reconnoît point les violentes afflictions , & les grandes passions ne germent presque jamais dans les ames foibles.

J'envoyai prier ma mère de me permettre de passer quelques jours avec mon amie ; non-seulement elle me le permit , mais elle se fit encore un devoir de venir partager notre douleur. Cléonbule ne nous quittoit point , & quoiqu'il fût lui-même

accablé de peines, il prit néanmoins assez de force sur son esprit pour en cacher la plus grande partie; il employa tout ce que l'éloquence naturelle a de plus consolant, pour adoucir les ennuis de sa fille.

Ses soins ont réussi; la douceur de son caractère, sa tendresse filiale, sa piété envers la divinité qui n'a rien d'affecté, lui ont enfin procuré un peu plus de tranquillité; tant il est vrai que la vertu écarte tous les chagrins, elle remplit notre ame d'une douceur intérieure qui fait le charme de notre être, elle épure aussi nos plaisirs en nous les rendant plus sensibles par le charme qu'elle y met.

- Cléonbule toujours tendre, attentif & complaisant, dit un jour à sa fille qu'elle ne devoit plus s'occuper qu'à faire naître dans le cœur de son fils toutes les vertus qui ornoient celui de son époux, en lui inspirant cette énergie de sentiment qui caractérise les ames nobles; il faut, ma chère fille, en lui donnant le goût des sciences & l'amour du travail, mettre de l'économie dans ses études, ne point charger sa mémoire de mille choses inutiles qui paroissent accabler le jugement sous le poids d'une fatigante érudition qui n'éclaire ni l'esprit ni le cœur, éviter toute prévention pour aucun système particulier; c'est à la raison à éclairer, lorsqu'il en sera tems, sur le choix qu'il doit faire;

tâchons de le faire ressembler à son père, dont l'esprit étoit si parfait, qu'il transformoit pour ainsi dire celui des autres en lui même; on ne pouvoit le connoître sans s'efforcer de l'imiter; ses lumières étoient si sublimes qu'elles pénétroient tous ceux qui l'entouroient: toutes ses vertus réunies doivent être un nouveau motif de consolation pour nous, puisqu'elles nous assurent que la divinité toujours équitable dans ses jugemens a reçu votre époux dans son sein, & qu'il y jouit de la gloire promise à tous ceux qui sont fidèles à ses loix. Cléontine parut goûter ces consolations; l'amour qu'elle avoit pour son fils, fit naître en elle le desir de le voir un jour digne successeur des vertus de son père.

Je ne passois pas un jour sans voir Cléontine: sa douleur se dissipant peu-à-peu, & le temps de son deuil expiré, elle reparut dans le monde avec plus d'éclat; plusieurs amans se déclarèrent, mais Cléontine leur annonça la résolution qu'elle avoit prise de renoncer pour toute sa vie à de nouveaux engagements.

Obligée de faire un voyage avec ma mère, qui nous retint plus d'une année éloignées de mon amie, j'avois souvent de ses nouvelles, par lesquelles elle ne cessoit de nous donner des preuves de sa tendresse & pressoit toujours notre retour. Flattée de son empressement, j'engageai ma mère à terminer ses affaires. De retour, mon premier

soin fut de me rendre chez Cléontine, qui me reçut avec une amitié qui me fit juger que l'absence n'avoit rien diminué des tendres sentimens qui nous unissent. Cléonbule fit éclater aussi la joie qu'il avoit de me revoir.

Au bout de quelques tems, je m'aperçus de beaucoup d'altération dans l'humeur de Cléontine; une sombre mélancolie s'étoit emparée de son cœur; je la trouvois souvent triste & rêveuse; j'en fus inquiète & la pressai de s'ouvrir à moi. Que tardez-vous, lui-dis-je, de répandre dans le sein d'une amie, des peines dont je ne m'aperçois que trop que votre ame est pénétrée? Peut-il y avoir quelqu'un dans le monde qui soit plus propre à les partager qu'une amie qui vous a toujours été dévouée? Hélas! ma chère, s'écria Cléontine en m'embrassant, je connois vos sentimens & je ne doute point de votre amitié : mais en aurez-vous assez pour vous déterminer à changer mes peines en allégresse? Que ce doute est offensant, repris-je! Attendez, dit Cléontine en me regardant fixement, vous ignorez encore toute l'étendue du sacrifice que je n'ose exiger; écoutez-moi, Floride, & répondez sans détour à mes questions.

J'ai long-tems soupçonné la qualité des sentimens que mon père a pour vous, son amitié ressemble si fort à l'amour, que j'ai craint de m'y méprendre. Quoi, repris-je avec étonnement! vous

osez soupçonner Cléonbule d'une foiblesse injurieuse à sa gloire & à la mienne ? Pourquoi ce soupçon seroit-il injurieux à mon père ? Pourquoi le seroit-il à vous-même ? C'est, dis-je, que Cléonbule a trop de raison pour s'attacher à une personne qui ne peut être à lui. Vous connoissez bien mal l'amour, dit Cléontine, si vous croyez qu'il se laisse toujours guider par la raison : mais ce ne feroit jamais ce qui prouveroit l'abus que mon père en feroit, puisqu'il trouveroit en vous un sujet aussi digne de remplir tous ses desirs : mais vous, ma chère Floride, qui pourroit donc vous empêcher de répondre aux sentimens de Cléonbule ? Votre cœur est il si fort attaché à Filidor, que rien n'en puisse plus rompre les nœuds, & m'en auriez-vous pu faire un mystère, moi qui vous ai toujours découvert jusqu'à mes plus secrètes pensées ?

Hélas ! Cléontine, m'écriai-je avec douleur, que vous abusez du pouvoir que vous vous êtes acquis sur mon ame ! Moi, vous cacher quelque chose ! L'aurois-je pu ? & ne serois-je pas indigne de votre amitié, si j'en étois capable ? Ne vous ai-je pas fait part des tendres sentimens que Filidor a toujours eus pour moi ? Cent fois je vous ai entretenue de sa passion & ne vous ai point caché que j'y étois sensible ? Pourquoi feindre de l'ignorer ? Cruelle amie, ajoutai-je, le premier de mes sentimens n'a-t-il pas été celui de vous aimer ? Dès

mes plus tendres années mon cœur se confondit dans le vôtre, je ne sus plus aimer & sentir que par vous, vous réglâtes tous mes sentimens, & je n'ai vécu jusqu'à présent que pour être votre amie; avant même votre union avec Clitandre, je vous consultai sur la passion de Filidor; il est jeune, bien fait, il a de la vertu, des mœurs, il est honnête, attentif, complaisant, il m'aime; mon cœur étoit libre lorsqu'il m'a adressé ses feux : que vous dirai-je ? J'en ai senti la contagion, & n'ai pu lui refuser une portion de ce cœur, que sans lui vous posséderiez encore seule. Mais que dis-je ? Ce cœur n'est point partagé, puisque vous réglez également dans le sien ; & pour dissiper entièrement vos soupçons, apprenez que le père de Filidor doit faire dans peu les propositions de notre mariage ; ma mère y consent, & j'ose me flatter qu'il sera bientôt conclu ; ainsi, ma chère Cléontine, ne craignez pas que je trahisse jamais des sentimens que la délicatesse m'inspire, en consentant à une union que je redoute plus que vous, & je vous jure.... Arrêtez, cruelle, reprit vivement Cléontine, que ce fatal serment ne devienne pas l'instrument de mes maux ! Ah ! Floride, que vous entrez mal dans mes sentimens ! Est-ce ainsi que vous connoissez la force de l'amitié ? Qu'elle raison aurois-je de craindre votre union avec mon père ? Elle seule au contraire peut combler mes

desirs. Ma chère Floride..... Hélas!..... Que vais-je lui dire? Aurois-je été capable d'un aussi grand sacrifice? Cependant je l'exige. Oui, chère & tendre amie, j'exige de votre amitié que vous renonciez aux sentimens que vous a inspirés l'amour de Filidor, pour couronner celui de mon père, en faisant son bonheur & le mien, & j'ose me flatter qu'il pourra faire aussi le vôtre.

Je sens, continua Cléontine, que ma conduite est contraire à la délicatesse, pardonnez-la en faveur d'un père que j'adore, & qui ne pourroit vivre s'il avoit le malheur de vous voir entre les bras d'un autre; je connois votre vertu & ne dois point craindre de vous précipiter dans des malheurs sans ressource: mon père vous aime, & la passion qu'il a pour vous ne pouvant être affoiblie par aucune autre, elle en devient plus forte & ne trouve point de contrepoids pour l'affoiblir. La raison qui gouverne, lorsqu'elle est seule, n'est pas assez forte pour résister au moindre effort; il n'y a que des âmes de feu comme la vôtre, qui sachent combattre & vaincre: tous les grands efforts & toutes les actions sublimes sont leur ouvrage, le sacrifice que je demande est digne de vous, & digne de notre amitié; c'est, me direz-vous peut-être, une prétention bien ridicule de se croire aimé pour soi-même. J'avoue que mon amitié est fort intéressée, c'est mon bonheur que je recherche

dans la vôtre : mais , ma chère , vous n'ignorez pas que l'amitié , ce sentiment si pur , ne fonde lui-même ses préférences que sur l'intérêt personnel. La naissance , la fortune , les talens , la jeunesse & la beauté , ne sont que l'effet du hasard ; ce sont néanmoins tous ces agrémens réunis qui nous rendent aimables : mais ce n'est encore que le canevas de la tapisserie , la broderie en fait tout le prix ; on aime en nous tous ces dons , on les confond avec nous-mêmes , nous ne devons donc pas nous flatter des distinctions qu'on nous donne , il ne faut les regarder que comme une monnoie dont l'alliage fait souvent toute la consistance , & qui perd plus ou moins de sa valeur au creuset ; c'est à ce creuset que je veux mettre la vôtre. Vous savez , ma chère Floride , la tendresse que mon père a toujours eue pour moi ; vous l'avez partagée cette tendresse ; & loin d'en être jalouse , elle n'a jamais fait qu'augmenter celle que j'ai pour vous. Cléonbule n'ignore pas la passion de Filidor , mais il ignore qu'il est payé d'un tendre retour , & il ne peut voir passer dans les bras de son rival l'objet de son amour , sans la plus vive douleur ; son cœur , oppressé par le chagrin qu'il en ressent , n'a pu résister aux pressantes sollicitations que je n'ai cessé de lui faire pour l'engager à me découvrir ses peines : il s'est enfin résolu de les répandre dans mon sein ; sûr du vif intérêt que j'y prendrois , il

m'a remis le soin de contribuer à son bonheur ; & moi comptant sur votre amitié, j'ai tout promis en le flattant d'une heureuse réussite.

Ah ! Cléontine, m'écriai-je, à quelle épreuve mettez-vous le prix de la vôtre ? Faut-il donc que je sacrifie Filidor, son amour, ma tendresse, ou que je perde sans retour une amitié qui m'est si chère ? Non ; vous ne la perdrez point, reprit Cléontine, je connois votre cœur beaucoup mieux que vous ne le connoissez vous-même, l'amitié triomphera de l'amour, & je vais annoncer à mon père que mon amie consent enfin de le rendre heureux, pour que nous jouissions d'avance du plaisir que nous nous proposons de passer ensemble le reste de nos jours. Arrêtez, lui dis-je, donnez-moi au moins le tems de respirer. Qu'avez-vous à m'objecter, reprit cette chère & tendre amie ? J'avoue qu'étoûdie de sa vivacité, rien dans ce moment ne se présenta à mon esprit qui pût combattre ses raisons ; l'empire qu'elle s'étoit acquis sur mon cœur, cette éloquence naturelle qu'elle emploie toujours avec succès lorsqu'il s'agit de persuader ceux qu'elle entreprend d'amener à son sentiment, en les transformant pour ainsi dire en elle-même : tout cela, dis-je, m'ôta la force de répondre.

Cléontine s'apercevant que j'étois restée dans un morne silence, redoubla ses caresses ; & comme

si elle eût voulu me faire honte des combats qu'il me falloit rendre pour adhérer à des sentimens si contraires à mes desirs, Cléontine, sans faire semblant de s'appercevoir du trouble où j'étois, poursuivit ainsi : ne vous ressouvenez-vous pas, ma chère Floride, d'avoir entendu dire à Clitandre qu'on pouvoit distinguer trois sortes d'amour parmi les hommes, l'un grossier & bas qui leur est commun avec les animaux ; ce premier n'est conduit que par l'attrait du besoin & du plaisir : le second, pur & céleste, nous rapproche des dieux ; celui-là est, je crois, la peinture de l'amitié vive & rendre : le troisième, qui participe des deux premiers, & tient le milieu entre les dieux & les brutes, semble plus naturel aux hommes ; parce qu'il est le lien des ames, cimenté par celui des sens. Je voudrois bien savoir, ajouta Cléontine, auquel des trois sortes d'amour mon amie donneroit la préférence.

Étourdie de cette question trop subtile pour mes foibles lumières, je ne balançai pas à donner mon suffrage en faveur du second amour. Vous êtes vaincue, ma bonne amie, s'écria Cléontine en m'embrassant avec une espèce de transport qui me surprit, vous cédez enfin à la rendre amitié, J'avoue, repris-je qu'il est impossible d'y résister lorsque c'est vous qui entreprendrez d'en faire valoir les droits.

Mais, pour abrégér une histoire qui pourroit à la fin vous ennuyer, j'ajouterai seulement qu'après bien des combats je consentis, non sans peine, de céder aux empressemens de Cléontine. Ma mère, qui trouva dans ce parti de grands avantages, acheva par ses sages conseils de me déterminer ; ce sacrifice fut d'autant plus grand, que, malgré l'amitié que Cléonbule m'avoit toujours témoignée, j'avois pour lui une antipathie que j'eus peine à vaincre ; je puis dire néanmoins avec justice que pendant les cinq années que j'ai passées avec lui, nous avons joui l'un & l'autre d'une paix qui n'a jamais été troublée par nulle sorte d'inquiétude ; ses complaisances & ses attentions ont triomphé de mon cœur ; l'amour avoit pris la place de l'indifférence, lorsque la mort nous l'a enlevé ; j'avoue qu'alors livrée entièrement à Cléonbule, les droits de l'époux portèrent long-tems préjudice à ceux de l'amie : mais la douleur que nous éprouvâmes, l'une à la perte d'un père, & l'autre à celle d'un époux si tendrement aimé, réunit nos sentimens, ranima nos cœurs & les confondit de nouveau ; j'avois long-tems partagé celui de Cléonbule, il s'étoit emparé de la plus grande partie du mien ; c'étoit un double vol que j'avois fait à mon amie, une dette que j'avois contractée, dont je lui devois la restitution, & que je me suis engagée à payer pendant tout le cours de ma vie.

Contentes

Congrenres l'une & l'autre de passer le reste de nos jours ensemble, Cléontine ne s'occupe que de l'éducation de son fils, je partage avec elle ses soins que nous regardons comme un devoir; c'est aussi ce qui forme nos plaisirs & fait couler nos jours dans une paix inaltérable.

CHAPITRE IV.

TABLEAU de la Cour.

MONIME, après avoir remercié Floride de sa complaisance, se leva, & nous prîmes un petit sentier qui conduisoit à la maison de nos belles veuves. Cette maison simple, mais commode, est garnie de tout ce qui peut servir à des amusemens honnêtes, on y voit des jardins où l'art est si bien joint à la nature, qu'à peine y apperçoit-on la main des hommes. Cette maison est faite pour être habitée, on n'y voit rien que de riant & d'agréable, tout y respire la propreté & rien n'y sent le luxe; il n'y a pas un appartement où l'on ne trouve toutes les commodités nécessaires. Au lieu de cette multitude de gens désœuvrés qu'on nomme dans notre monde bonne compagnie, Floride & Cléontine ne rassembloient chez elles que des personnes qui intéressent le cœur par mille endroits avantageux, & qui m-

cherent quelques petites foiblesses par une infinité de vertus. Ces belles personnes trouvoient aussi de l'amusement dans l'entretien des payannes, qui a souvent des charmes pour des âmes élevées. Il est certain qu'on trouve dans la naïveté villageoise, des caractères plus marqués; plus d'hommes pensent par eux-mêmes que sous le masque uniforme des habitans des villes, où chacun se montre tel que sont les autres, plutôt que comme ils sont eux-mêmes; on trouve aussi en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'on prend à leur bonheur; leurs cœurs ni leurs esprits ne sont point façonnés par l'art, ils n'ont point appris à se former sur le modèle des personnes du monde, & ce n'est qu'en eux seuls qu'on peut trouver l'homme de la nature.

Remarquez, nous dit Zachiel, un laboureur qui, au déclin du jour, voit la fin de sa tâche & retourne gaiement, en sifflant un air de pastorale, regagner son habitation; son appetit, excité par le travail, dévore le repas frugal que sa femme lui a préparé : ce repas le dispose au sommeil; mais, malgré son peu de durée, le lever de l'aurore lui annonce le moment agréable de retourner à ses travaux; il invoque Cérès, & dans son état, il compte plus de momens heureux que les grands de votre terre, qui, en se levant, ignorent la plupart ce

qu'ils deviendront, & à quoi ils emploieront leur journée, au lieu que dans le laborieux villageois tout réveille en lui la sensibilité de son cœur, l'univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement & de gratitude, par-tout il apperçoit la main bienfaisante de la nature, il recueille ses dons dans les productions de la terre, il voit sa table couverte par ses soins, il s'endort sous sa protection, il tient d'elle son paisible réveil, ses leçons se font sentir dans les disgraces & ses faveurs dans les plaisirs; les biens dont il jouit, & tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux hommages qu'il rend à la nature; si le dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, il voit & adore par-tout le père commun des hommes, en honorant ainsi ses bienfaits suprêmes; n'est-ce pas servir autant qu'on le peut l'Être infini?

Après avoir pris congé de nos aimables veuves, le génie nous conduisit au palais de la Nature, où l'empereur fait sa résidence ordinaire. Dans ce palais est un fallon qui l'emporte par sa grandeur & par sa régularité sur tout ce que j'ai jamais vu; c'est dans ce fallon que l'Empereur rend la justice à tous ses sujets; un trône est élevé au milieu, & de chaque côté sont des sièges destinés pour ceux que leur mérite a conduits à des dignités qui les rendent dignes de les occuper. Je crus, en ad-

mirant cette illustre assemblée , voir Saturne remit conseil au milieu des dieux.

Nous n'eûmes pas de peine à obtenir une audience. Ce prince , dont la douceur & l'affabilité font briller les autres vertus , nous reçut avec cet air de bonté & de candeur qui le rend maître de tous les cœurs. Jamais , nous dit Zachiel , le trône n'avoit été rempli par un prince plus savant dans l'art de régner. Ce monarque réunit tous les talens & toutes les qualités qui forment le héros & le conquérant. Il joignoit à ces rares talens le port le plus majestueux & une beauté mâle , dont la noblesse des traits relève encore l'éclat ; cet extérieur charmant , joint à la facilité de s'exprimer , lui gagne les cœurs de tous ceux qui l'approchent , & sa libéralité les lui attache pour toujours ; intrépide dans les dangers , ferme & inébranlable dans les revers , génie inépuisable en ressources , pénétrant , les desseins les plus compliqués ne sont qu'un jeu pour son imagination aussi vaste que féconde , & il exécute avec autant de rapidité qu'il projette facilement.

Le conseil de l'empereur est composé de personnes d'une expérience consommée dans l'art militaire , dans l'administration des loix & dans celle des finances. Ce monarque a toujours apporté une égale attention à récompenser le mérite comme à

punir le vice. Le défaut d'intégrité dans le ministère est puni de mort ; il n'y a point de fautes légères pour ceux qui exercent les charges publiques. Ce prince , toujours attentif au bonheur de ses peuples , fait des informations secrètes , pour être informé de leur conduite. Si l'on observoit une pareille sévérité dans quelques-uns des mondes que nous avons visités , ce seroit peut-être le moyen de conserver une exacte droiture dans l'administration de la justice , & de maintenir la paix & la tranquillité parmi les citoyens.

Dans cette cour, où l'équité a toujours régné , on regarde comme un deshonneur de s'endetter pour se procurer les faveurs du prince , qui ne peuvent être le partage que de la vertu & des talents. Rien ne s'accorde à l'intrigue ; ce n'est ni le faste , ni l'opulence , ni les titres , ni les exploits des ancêtres , qui font obtenir la préférence , la vertu seule a droit de se présenter : aussi n'y voit-on jamais de ces courtisans oisifs & dédaigneux qui , toujours envieux des faveurs que la justice n'accorde qu'à la vertu , ne s'occupent qu'à diminuer le prix des belles actions , ou à chercher un sens pour les rendre suspectes. On ne voit point non plus de ces hommes qui , par orgueil , intérêt ou bassesse , semblent se faire un devoir de protéger le vice & les rapines.

Dans cet heureux monde , jamais on ne voit la

noblesse ancienne étouffer celle qui ne s'acquiert que par le mérite ; faite pour représenter la vertu dans tout son lustre, elle n'est, dit un de leurs savans, ni la décoration du vice, ni le titre de l'indolence, ni le piedestal de l'orgueil ; contens de mériter des éloges, ce n'est point par de basses intrigues qu'ils cherchent à obtenir des dignités ; sans faste dans leurs actions, sans hauteur & sans vanité dans leurs discours, ils laissent à la renommée le soin de les faire valoir.

Cette cour semble être le séjour de la liberté ; on n'y respire point cet air d'esclavage qui se fait sentir dans les autres mondes ; on n'y est point vexé par des tyrans. Les grands de l'empire joignent à la douceur de leurs mœurs cette tendre bienveillance qui fait le charme de la société. Jamais chez eux l'intérêt ne balance l'honneur ; le plaisir qu'on reçoit de la tendresse & de la bonté, est le plus doux des sentimens ; lorsque le cœur en est capable, comment peut-il se livrer à d'autres ?

Lorsque les officiers sont commandés pour se mettre à la tête d'une armée, on ne les voit point entraîner avec eux le luxe qui se pratique dans bien des mondes, où la table, le jeu, les spectacles & les assemblées remplissent tout leur tems ; ceux-ci occupés sur des plans & des cartes topographiques, ou étudiant des livres qui ont le plus

de rapport à leur métier, se servent eux-mêmes d'instrumens de géométrie pour tracer leurs plans; on les voit examiner tous les travaux de l'armée, parcourir les lignes, s'avancer dans les tranchées & se trouver aux batteries; c'est-là ce qui forme de grands généraux.

Dans les tems de paix, de retour dans la capitale, ils visèrent les arsenaux, les chantiers, les atteliers, les cabinets curieux, parce que chez ces peuples heureux la guerre n'est qu'une fermentation passagère, & que s'ils se bornoient au seul talent de la faire, ils deviendroient inutiles à l'état; c'est pourquoi on voit ces mêmes officiers s'appliquer à chercher les moyens d'étendre le commerce, d'établir de nouvelles manufactures, de rendre la terre plus féconde, d'augmenter la population, d'empêcher le luxe & de donner un libre cours à la circulation des espèces, afin qu'elle puisse fournir aux besoins multipliés de l'état.

Jamais on n'y rencontre non plus de ces milords de la finance, qui effacent par leur luxe les plus grands de la cour. On est persuadé, dans cette planète, que les vertus & les talens sont aussi utiles à l'état que les armes; les négociations & l'administration du trésor public sont leurs plus sérieuses occupations; modérés dans leurs plaisirs, ils ne prodiguent leurs biens qu'en faveur des pauvres, afin d'alléger le poids de leurs travaux; ceux dont les

malheurs ont renversé la fortune, trouvent dans leur bienveillance des secours d'autant plus précieux, qu'ils sont toujours accompagnés de consolations dictées par la vertu ; ils sont bons & humains ; ils aiment ce qui porte l'empreinte de l'honnête & du vrai ; l'agréable ne les éloigne jamais de l'utile , leurs cœurs droits & bien faits ne s'occupent qu'à travailler au bonheur commun , afin de mériter l'estime du sage , en soutenant dignement le titre d'ami de l'humanité , parce que les hommes ne sont estimés qu'à proportion des biens qu'ils font.

Ils sont persuadés que la pauvreté humiliée devient souvent la source des crimes : c'est , disent-ils , le fruit de la honte qu'elle fait à ceux qui la souffrent. Mille gens endureroient patiemment l'indigence , s'ils n'avoient d'autres peines que celles des privations qu'elle entraîne avec elle ; on ne les verroit point se livrer à des efforts criminels pour se tirer de leur misère , s'ils n'en portoient que la fatigue ; mais accablés par le mépris & la honte , ils n'en peuvent soutenir le poids. Un honnête homme peut faire mauvaise chère , être vêtu simplement , être mal logé , mal chauffé ; tous ces désagrémens se peuvent souffrir : mais si son indigence est connue d'une multitude de sots qui ne font consister le mérite que dans le luxe & la dépense , il essuiera bientôt cet humiliant mépris qui

le désespère & le porte à la fin à faire des actions basses qui lui font oublier la vertu.

L'effet de leur morale est de prévenir le vice dans les ames foibles, de les exciter à la vertu par l'exercice des sentimens honnêtes, & d'affermir dans les mêmes sentimens les ames vertueuses, qui souvent ont besoin d'être réveillées; c'est un feu qu'il faut de tems en tems ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre. Ce n'est ni dans la prospérité, ni dans l'élévation qu'on a besoin d'apprendre à aimer la vertu, c'est dans l'abjection ou dans l'infortune.

L'empereur met sa gloire à entretenir la paix dans ses états, & c'est par ses vertus qu'il oblige ses sujets de joindre l'amour à l'obéissance qu'ils lui doivent; il n'est rien qu'il n'en puisse espérer, leurs biens & leur vie lui seront toujours prodigués dès qu'il en montrera le moindre besoin, & ce zèle va si loin qu'ils se croient trop heureux de trouver des occasions de lui donner des preuves de leur amour & de leur attachement; tous les cœurs volent au-devant de ce prince, & sa vue est un bienfait pour eux.

Ce monarque a soutenu des guerres sans se voir dans la dure nécessité de vexer son peuple; le trésor de ses épargnes a seul fourni aux dépenses qu'entraînent toujours ses calamités; une conduite pru-

dente & éclairée les a terminées en peu de tems : mais à présent on voit régner dans toute l'étendue de cette planète une harmonie parfaite ; le même esprit conduit les différens peuples qui l'habitent ; les mêmes loix d'équité, de droiture & de bonne foi, les animent, semblables à des ruisseaux, qui, après s'être égarés quelque tems, reviennent enfin se réunir à l'Océan d'où ils s'étoient échappés.

Le capital des revenus de l'empire ne consiste qu'en une seule taxe, on prélève sur tous les biens de chaque citoyen le dixième des revenus de leurs terres, que la plupart font valoir eux-mêmes, sans être obligés à aucun autre impôt : les marchands & les différens arts & métiers payent aussi la même taxe, proportionnée aux gains qu'ils font, & ces gens sont obligés d'apporter à des trésoriers nommés par la cour, les contributions qu'ils doivent payer, ce qu'ils font sans aucune contrainte, reconnoissant leur dépendance par ce service personnel. Cette façon de lever les impôts est d'une grande utilité pour le prince, en ce qu'elle épargne des sommes considérables qu'il faudroit donner à une infinité de gens qui seroient chargés de lever ces deniers ; d'ailleurs la multiplicité des impôts entraîne toujours un grand nombre d'abus qui tendent à ruiner les peuples, sans que le prince s'en trouve plus soulagé dans ses pressantes neces-

fités; & ses peuples qui se trouvent vexés n'adressent plus au ciel que des plaintes & des murmures qui ne font encore qu'aigrir leurs maux.

C'est par cette économie que les coffres de l'état & ceux des citoyens sont également remplis. Le payfan y cultive avec soin ses terres, pour les rendre plus fécondes, sans craindre de nouveaux impôts. Les trésoriers, fidèles à leur prince, ne cherchent point à s'enrichir aux dépens du peuple. Les villes ornées de beaux édifices, ne sont remplies que d'heureux citoyens charmés de les habiter; d'autres ne se plaisent pas moins à la campagne pour y jouir de l'abondance & de la liberté qui y règnent.

La cour, séjour des grands, offre ce que je n'ai remarqué que dans cette planète, c'est-à-dire, qu'à l'exemple du prince, tous les courtisans y conservent un air de candeur & de vérité; jamais la basse flatterie n'empoisonne leurs discours; nullement attirés par l'envie d'y acquérir des titres & des honneurs, qui, comme je l'ai déjà dit, ne s'accordent qu'à la vertu; un désintéressement à l'épreuve, une probité scrupuleuse, un esprit sage, ferme, profond & éloigné de ce ridicule amour propre qui se croit infailible dans ses jugemens; une affabilité qui captive les cœurs, attache & subjugué la confiance de tous ceux qui les approchent; une générosité éclairée & une noble

équité qui expose au monarque les belles actions de ses officiers ; en un mot ces grands me parurent véritablement grands , en ce qu'ils sont doués de toutes les vertus qui forment des hommes parfaits.

CH A P I T R E V I I.

CARACTERE des femmes.

DA N S cette cour les dames y conservent un air de modestie qui sert d'exemple aux personnes de la ville. Les modes ne sont point connues dans ce monde ; depuis plusieurs siècles la même façon de se mettre s'y est toujours conservée , jamais on ne les voit occupées de frivolités ni de bagatelles ; l'esprit orné de plusieurs connoissances , rend leur conversation intéressante , sans rien ôter à la vivacité de leurs saillies ; leurs réflexions ont toujours un caractère grand & sublime , proportionné aux objets qui les frappent ; la sérénité de leur esprit leur fait goûter une volupté pure & tranquille qui n'a rien d'âcre ni de sensuel , & qui les élève au-dessus des femmes ordinaires ; elles ne reconnoissent point non plus de sentimens bas ; on diroit que dans ce monde l'ame y contracte une inébranlable pureté.

Les Abadiennes , en suivant toujours les pré-

miens principes de la nature , ne rougissent point de reconnoître l'amour pour le mobile de toutes choses : l'amour , je veux dire cet amour honnête qu'on prendroit volontiers pour de la simple amitié ; cet amour , dis-je , est la règle & le frein des penchans de la nature ; c'est par lui , qu'excepté l'objet aimé , un sexe n'est plus rien pour l'autre. On doit supposer à l'amour plusieurs qualités estimables sans lesquelles on seroit hors d'état de les sentir. Les Abadiennes se livrent souvent à ces plaisirs ; elles font gloire d'aimer , non d'un amour fougueux & inconstant que les sens enfantent & qui disparoît lorsqu'il commence à s'affoiblir ; mais d'un amour tendre & solide que le cœur inspire , que la raison & l'honneur dirigent , & qui ne peut jamais diminuer par la certitude d'être aimé ; la vérité règne dans leurs cœurs ainsi que sur leurs lèvres ; elles ignorent l'art criminel de tromper & de feindre un amour qu'elles ne ressentent pas , & méprisent souverainement quiconque abuse de la foiblesse d'une amante crédule.

On peut donc croire que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens ; son feu fait épurer les penchans naturels , en les concentrant dans un seul objet. Le cœur vraiment épris ne sait point les sens , il les guide & couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Cet amour toujours timide & modeste , loin d'arracher des faveurs , ne cherche qu'à

les mériter ; le silence & le mystère aiguissent & cachent ses doux transports, la pureté de sa flamme honore & purifie ses caresses, & au sein même de la volupté, la décence & l'honnêteté l'accompagnent ; & l'on peut dire que lui seul fait tout accorder au desir, sans que la pudeur s'en puisse offenser : mais ôtez de l'amour son plus grand charme, qui est d'estimer l'objet aimé & de lui prêter des perfections ; dès que l'honnêteté l'abandonne il n'est plus rien, l'innocence jointe à l'amour est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la vie ; ni la honte ni la crainte ne troublent la félicité de deux amans vertueux ; au sein des vrais plaisirs, ils n'ont point de reproches à se faire, & peuvent parler de la vertu sans rougir.

C'est ainsi que nos belles Abadiennes nous dépeignent l'amour. Ne seroit-ce pas, ajoutent-elles, un rare phénomène à offrir à la nature, qu'une personne qui se diroit heureuse sans aucun plaisir du cœur ? Les ressorts d'une pareille statue ne seroient pas aisés à analyser. Le plaisir du cœur doit être la satisfaction intérieure qu'on ressent en aimant ce qui est honnête. L'esprit peut-il être satisfait lorsque le cœur languit dans la tristesse ? Le défaut de confiance lui donne des entraves, on n'ose expliquer sa pensée avec des personnes dont on se méfie, l'intérêt de la conversation se trouve borné par cette réserve mystérieuse, un froid monotone la glace,

& elle n'est plus remplie que de lieux communs, de propos découfus; & malgré un tas de frivolités le plaisir s'égare dans les lacunes; au lieu qu'en composant la société d'amis qui intéressent le cœur, sûr de la discrétion des uns & des autres, c'est alors que l'esprit s'aiguise; que la conversation s'anime, devient intéressante & fait desirer de la recommencer souvent.

Chez ces peuples heureux, fidèles à garder leur parole, une simple promesse vaut un contrat. Peu sensibles à l'éclat des richesses, ils préfèrent toujours dans leur alliance un aimable caractère à une dot considérable; le mérite, la vertu, la bonne foi, sont leurs règles: mais s'il arrive que deux personnes d'un caractère tout-à-fait opposé se trouvent jointes par un mariage que des parens auroient formé sans consulter cette union qui doit faire le lien des ames, la loi leur permet de demander des lettres de divorce qui leur sont rarement refusées, parce qu'ils pensent qu'il y auroit de l'inhumanité de forcer un homme & une femme de vivre ensemble le reste de leur vie; lorsque leurs humeurs sont incompatibles & qu'ils ne pourront jamais s'accorder; on leur permet de se marier; alors c'est aux époux à s'affortir; le penchant mutuel doit être leur premier lien, leur cœur leur premier guide; ce sont-là les droits de la nature que rien ne peut abroger. Pour qu'un mariage soit heureux,

L'homme doit avoir des connoissances & des principes ; la femme , de la raison & un esprit de détail : & dans l'harmonie qui règne entr'eux , tout doit tendre au bien commun ; chacun doit suivre l'impression de l'autre, chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

On reconnoît par tout dans cette planète la vigilance & l'attention du gouvernement, afin de procurer aux peuples la sûreté, la commodité, l'aisance & le libre exercice de son industrie. Leurs grands chemins entretenus avec soin, sont bordés d'un double rang d'arbres, & l'on voit sur les côtes de la mer des bois propres à la construction des navires, afin de procurer l'abondance par la facilité du commerce. Ce sage gouvernement a encore pourvu à tous les besoins des voyageurs ; on n'y rencontre point de ces refuges metcesaires établis par l'intérêt ; mais on y voit de grandes maisons que de riches citoyens ont fondées dans des lieux écartés. Ces maisons sont fournies de tout ce qu'on peut désirer, & elles sont gratuitement ouvertes à tous les voyageurs : mais dans les villes on se dispute à l'envi le bonheur de traiter ses hôtes. Je crains, en admirant cette humanité, être transporté aux tems de nos patriarches, à ces tems de l'amour & de l'innocence, où tous les hommes étoient simples & vivoient contents.

Ceux qui par leurs talens ont procuré des biens utiles

utiles à l'état, sont immortalisés par des pyramides, des obélisques ou des statues, ces monumens sont réservés pour la gloire, les talens supérieurs & les actions d'éclat, afin d'exciter l'émulation de ces peuples & les encourager à contribuer au bien public : mais l'on punit sévèrement dans les généraux & les ministres l'incapacité & le défaut d'expérience, toujours préjudiciables au repos de l'état.

Leurs vues sont attentives sur le commerce, l'agriculture & la population. Les canaux & les grands chemins facilitent le transport des marchandises & des denrées. Comme le crédit est l'ame du commerce, le mobile des fortunes & des ressources de l'état, le gouvernement a sagement pourvu à tout ce qui peut entretenir la confiance & assurer le sort des créanciers, en établissant une caisse d'emprunt, où le citoyen porte avec sûreté son argent, certain de le r'avoir lorsqu'il en aura besoin. Tout banqueroutier est puni de mort, parce qu'un défaut de conduite entraîne celui de probité, par un abus de confiance également pernicieux au bonheur de la société.

Chez ces peuples on ne voit rien de faux dans leur façon de penser, dans leurs goûts ni dans leur conduite; ils se montrent tels que la nature les a formés, & ne jugent des choses que par les lumières de la raison : c'est ce qui fait qu'on trouve

toujours de la justice & de la proportion dans leurs vues & dans leurs sentimens; leur goût est vrai, il est simple, il vient d'eux, ils le suivent par choix & non par coutume ou par caprice; leur langage est sans détour, sans art & sans façon; jamais on ne les voit enivrés d'une vanité chimérique; contens d'un vêtement simple & sans aucun ornement, on ne les voit point non plus envier de ces palais magnifiques que l'art décore à grands frais, de mille somptuosités inutiles au bonheur de l'homme raisonnable; un asyle champêtre est tout ce qu'ils desirerent, un ruisseau dont le frais atire sur ses bords, & dont l'onde argentine court humecter en serpentant le pied d'une prairie, & en rend l'émail plus brillant.

Après avoir parcouru de vastes provinces, nous ne remarquâmes dans les différens peuples qui les habitent, que de la candeur dans leurs mœurs & dans leur conduite, de l'amour pour le bien commun de la patrie; leur manière d'obliger est si gracieuse, si bonne, ils vous préviennent d'une façon si tendre, qu'ils ne font jamais d'ingrats.

Nous eûmes peine à quitter un si charmant séjour; on peut en juger par ce foible crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'humeur & de cette plaisible tranquillité qui les rend heureux, par l'exemption des peines plutôt que par

le goût du plaisir : mais ce que je ne puis peindre ni cesser d'admirer, c'est leur humanité désintéressée, c'est ce zèle hospitalier qu'ils ont pour tous les étrangers; chacun vient avec un tendre empressement vous offrir sa maison, en vous marquant sa joie lorsqu'il obtient la préférence.

CHAPITRE VIII.

ON ne rencontre dans ce monde que des points de vue agréables, des payfages rians, des prairies semées de fleurs, des tilleuls & mille autres arbrisseaux qu'agitent le zéphir; tout respire la simplicité, tout leur rit & forme leur amusement; l'enjouement, le calme & la fraîcheur ramènent, au déclin du jour, de jeunes filles avec leurs amans qui se rassemblent sur la fougère pour se jurer de s'aimer toujours. Jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des fêtes champêtres; c'est là qu'on croit voir les graces sur leur trône, parées de la simplicité que la joie & la gaieté animent. On ne jouit des vrais biens que dans l'innocence & la candeur; l'amour, l'amitié & la constance ne se rencontrent qu'où règne la liberté.

O beauté de la nature, s'écria Monime, qui seule avez le droit de toucher le cœur! Il ne vous

fait que des actions simples, des personnages naïfs, de l'intérêt sans complication, de la gaieté sans grimace & sans effronterie; la vérité & la candeur sont vos vertus naturelles. O mortels privilégiés! Les dieux vous favorisent; vous ignorez ces noms fastueux dont se parent en vain les grands de notre terre, mais vous avez de l'humanité; vous possédez peu, mais vous le partagez sans avarice & sans défiance; vous êtes sensibles aux peines & aux infortunes des pauvres; contents de votre sort, vous passez vos jours en repos, sans ambition, sans desirs & sans envie; vous savez réprimer un aveugle transport; exempts de gémir sur les fautes de la veille, d'un sommeil tranquille rien ne trouble la paix; pour ceux que l'indigence abat, toujours pleins d'égards & de politesse, vous vous efforcez, du moins par vos caresses, d'adoucir les rigueurs de leur sort; vous n'appréhendez pas que la cupidité cherche à vous ravir des trésors que vous trouvez dans le travail & l'innocence; un amour exempt de trouble vous unit, vous en voyez croître les gages sans aucune inquiétude, dans l'espoir de les voir un jour partager vos travaux; ils seront l'appui de votre vieillesse, ils vous fermeront les yeux & recueilleront en paix l'héritage inestimable que vous leur laisserez, qui sont vos vertus, vos mœurs & votre candeur.

Mon cher Zachiel, poursuit Monime, accordez-moi une grace, bornons ici nos voyages. J'y consens, dit le génie : mais avant de retourner dans votre monde, il est nécessaire pour votre bonheur que vous acheviez de visiter celui-ci, afin que vous puissiez l'un & l'autre profiter des bons exemples qui s'y rencontrent. Pourquoi, mon cher Zachiel, dit Monime, voulez-vous nous obliger de retourner dans un monde où nous n'avons éprouvé que des disgrâces ? Ne pouvons-nous pas fixer ici notre séjour ? Avez-vous déjà oublié, dit le génie, que ce n'est que par une grace singulière que j'ai pu vous conduire dans les différents mondes que vous venez de visiter ; il faut, mes chers enfans, suivre l'ordre de la nature, & achever dans votre monde le tems fixé par les decrets du destin. Les grâces que vous avez reçues ne se sont peut-être encore jamais accordées à personne ; ce n'est que pour vous instruire & vous perfectionner que je vous ai fait voir un tableau vivant des différentes passions des hommes & de l'inconséquence de leur conduite, afin de vous faire goûter ce qui est bon, utile & honnête, & vous faire éviter ce qui est mauvais. Le monde de Saturne forme un si grand contraste avec les autres, qu'il semble que les vertus naturelles & la simplicité de ses peuples doivent se rendre maîtres de tous les cœurs, & l'âme qui en est frappée, doit se faire un devoir & même un

plaisir de les imiter : c'est afin que ces bons exemples restent gravés dans votre esprit, que j'ai choisi cette planète pour être le terme de vos voyages. Vous avez dû remarquer dans toute l'Abadie, qui est la partie la plus étendue de ce tourbillon, un charmant mélange de la vie champêtre avec celle des villes; une douce égalité y règne, & en y établissant l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous.

Nous visitâmes encore différentes parties de cette planète; par tout on y remarque un singulier mélange de la nature sauvage avec l'art. Près d'une caverne où l'on ne s'attend qu'à trouver des ronces, l'on y détache des raisins mûrs; d'un autre côté d'excellens fruits se rencontrent sur des rochers d'où l'on voit descendre de brillantes cascades. En avançant dans ces pays fertiles nous n'y vîmes aucune terre inculte : nous en faisons le parallèle avec celles des autres mondes, lorsque nous fûmes frappés, à l'entrée d'une ville, d'en voir sortir une grande affluence de personnes, qui couroient vers la montagne voisine. Monime, curieuse d'en apprendre le sujet, le demanda à Zachiel, qui nous dit qu'il s'étoit échappé du grand anneau qui semble couvrir le monde de Saturne, une espèce d'astronome qui venoit de leur prédire que le tems

approche où il doit arriver plusieurs catastrophes à leur tourbillon, par la rencontre subite de quelques comètes embrasées, dont le violent choc peut faire décrire à leur globe une orbite différente de celle qu'il décrit à présent, & qu'ils doivent craindre un embrasement universel; & ces bonnes gens, frappés de cette nouveauté, courent sur la montagne pour y implorer la divinité & la prier de détourner de dessus eux un pareil malheur.

Ces peuples suivent la loi naturelle, ils ont plusieurs temples dédiés à Cybèle qu'ils honorent beaucoup, & où les jeunes filles sont élevées avec un très-grand soin; ils adorent néanmoins un être suprême : mais ils regardent la nature comme une divinité dont la force est répandue par tout, & essentielle à la matière; ils pensent qu'elle est comme une espèce de sympathie qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre, & qui, sans se décomposer elle-même, a le secret merveilleux de varier les êtres à l'infini; qu'on doit la regarder comme un principe d'ordre & de régularité, qui produit éminemment tout ce qui se peut produire dans ce vaste univers. Ils croient que les âmes des bienheureux sont répandues dans l'air & qu'elles y jouissent d'une entière liberté; que celles des méchants sont renfermées dans les entrailles de la terre comme dans une prison, où ils expient leurs fautes jusqu'à la résurrection; qu'alors plusieurs seront

jointes aux bienheureux & reprendront des corps subtils & déliés.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE abrégée de la famille de Monime.

APRÈS que Zachiel nous eut fait remarquer ce qu'il y a de plus intéressant dans cette planète, il nous dit qu'il étoit essentiel pour l'exécution des projets qu'il avoit formés pour assurer notre commun bonheur, de redescendre dans notre monde. Cette nouvelle ne plut point à Monime, elle eût bien voulu, ainsi que moi, passer le reste de sa vie avec des citoyens aussi parfaits : mais le génie, sans écouter ses raisons & sans daigner y répondre, nous attacha l'un & l'autre sur un groupe d'atomes crochus qui nous conduisirent & nous firent traverser cet immense univers par une pente assez douce jusqu'au palais des génies, où Zachiel, après nous avoir ranimés par un souffle divin, nous fit reprendre nos corps.

Alors le génie nous annonça que le tems de nous quitter approchoit. Je ne puis pas toujours être avec vous, nous dit Zachiel ; cependant je ne vous abandonnerai point que je n'aie rétabli la princesse Thaymuras sur le trône de ses ancêtres.

Vous êtes surpris, mon cher Céton, & peut-être fâché du mystère que je vous ai fait de la naissance de votre chère Monime. Elevés tous deux dès vos plus jeunes ans par les soins du Kaker qui ignoroit lui-même la naissance de Monime, vous avez toujours vécu dans une union fraternelle qui a entreteenu cette tendre amitié que j'ai vu croître avec plaisir. Il est vrai que sous le nom d'amitié il vous est souvent échappé de donner des marques de la plus vive passion, forcé sans cesse de combattre des sentimens que Monime partageoit : mais avec cette différence, que dès son entrée dans le château des génies, elle a été instruite de sa naissance par le premier de sa race ; dès-lors le penchant de son cœur l'eût portée à vous la découvrir, si, forcée de vivre sans cesse avec vous, elle n'eût réprimé ce penchant ; son cœur toujours conduit par la raison, s'est enfin déterminé à vous cacher sa naissance, non pas dans la vue d'éprouver vos sentimens, jamais elle n'en a douté un instant, mais sa délicatesse eût été alarmée, si la connoissance que vous auriez eue de son élévation eût été capable de partager votre cœur entre l'amour & l'ambition ; le mélange de ces deux passions lui auroit été bien plus difficile à démêler, au lieu que l'ignorance où vous avez toujours été sur sa naissance ne lui laisse aucun doute de la pureté de vos sentimens.

Cette passion qui s'est manifestée malgré vous

dans Venus & dans Mars, loin de l'alarmer, n'a servi qu'à augmenter l'estime qu'elle avoit pour vous; & la délicatesse de vos sentimens qui s'est développée dans le monde de Jupiter, votre générosité à refuser mille établissemens avantageux, dans la seule crainte de vous éloigner, sont une preuve indubitable de votre attachement à sa personne; enfin votre amour pour les sciences, votre application à vous instruire dans toutes sortes de talens, ces vertus réunies vous ont acquis des droits si précieux sur le cœur de Monime, que tous les monarques de l'univers ne peuvent jamais vous l'enlever.

Surpris de tout ce que le génie venoit de m'apprendre, je restai quelque tems immobile; & sans réfléchir à ces dernières paroles, je me précipitai aux pieds de la princesse: Ah! chère Monime, m'écriai-je, en lui prenant une de ses mains que je baisai respectueusement, vous n'êtes point ma sœur; & je puis à présent vous aimer sans crime. Hélas! Pourquoi ne m'avoir pas détrompé plutôt? Que vous m'auriez épargné de combats! Vous n'ignoriez pas ma passion ni les efforts que j'ai toujours faits pour la combattre; je la croyois criminelle, c'est elle qui va faire désormais le destin de ma vie: mais, que dis-je? Lorsque le ciel accorde un changement si favorable à ma destinée, faut-il que je renonce à mon amour? Est-ce à moi de prétendre

à une main qui ne doit sans doute être réservée que pour un souverain? Oui, adorable Monime, vous méritez à tous égards d'être élevée au plus haut rang; une ame aussi belle, aussi grande, aussi vertueuse, & dont l'étendue des lumières est sans bornes, doit être faite pour commander à l'univers. Quels sont les peuples heureux qui vont être soumis à vos loix? Je vous perds, divine Thymuras! Hélas! si mon cœur en murmure, je saurai du moins renfermer dans les bornes du respect & de la soumission un amour que je sens bien qu'il me fera impossible de vaincre. La seule grace que je vous supplie de m'accorder, comme la plus grande faveur que je puisse recevoir, c'est de me souffrir auprès de vous, de me regarder comme le plus fidelle de vos sujets, celui qui est le plus attaché à votre personne & qui vous fera toujours dévoué jusqu'au tombeau. Fatale ignorance! ajoutai-je en soupirant, que vous allez coûter cher à mon repos!

Tranquillisez-vous, mon cher Céron, dit Monime, cessez des plaintes & des regrets qui pourroient à la fin m'offenser, si je ne les attribuois à l'émotion où vous êtes; il est vrai que le rang où le ciel m'a fait naître m'a été développé dès mon entrée au chateau des génies. Cette vive amitié déjà formée entre nous lorsque je vous croyois mon frère, s'est changée en un sentiment

plus vif depuis que j'ai découvert en vous de nouvelles perfections ; & les qualités solides dont votre ame est ornée , ont enfin resserré des nœuds que je regarde à présent comme indissolubles. Ne m'enviez donc plus la gloire d'être aussi généreuse que vous ; d'ailleurs vous ne devez pas ignorer que je tiendrai tout des bienfaits de Zachiel , sans lesquels il me seroit tout à fait impossible de me faire reconnoître de mes peuples , ni conséquemment de remonter sur le trône de mes ancêtres ; il est donc juste , & je puis même ajouter qu'il est absolument nécessaire à mon bonheur , que vous participiez aux faveurs du génie , en partageant un trône que vous m'aidez à conduire avec équité.

Ah ! divine Thaymuras , m'écriai-je , ma vie pourra-t-elle suffire pour mériter d'aussi grands bienfaits ? Que dis-je ! N'y auroit-il pas plus de grandeur d'ame à refuser un honneur dont je me sens si peu digne ? Zachiel , par pitié , daignez soutenir ma foiblesse en m'assistant de vos conseils ; dois-je céder au penchant qui m'entraîne ? Hélas ! que faut-il que je fasse ? Je meurs s'il faut renoncer à mon amour , & je ne pourrai jamais vivre tranquille si mon union avec ma princesse est contraire à sa gloire.

Calmez le trouble qui vous agite , me dit le génie , je me serois opposé à votre passion si je

n'avois jugé votre alliance nécessaire au bonheur de l'un & de l'autre; un secret penchant m'a déterminé à prendre les intérêts de Monime : mais lorsque je me suis aperçu de celui qu'elle avoit pour vous, loin de m'y opposer j'ai toujours contribué de tout mon pouvoir à le fortifier. Je vous ai promis d'employer ce même pouvoir à vous rendre heureux ; il est tems de perfectionner mon ouvrage, en vous donnant de nouvelles instructions. P'approprivez votre délicatesse sur la gloire de Monime : mais elle doit cesser en apprenant les malheurs arrivés dans sa famille ; dépendant c'est à ces malheurs que vous allez devoir tous les biens qui vous attendent, & c'est par une suite de ces mêmes malheurs que le prince George, héritier du royaume de Géorgie, a été conduit dans votre patrie, où le destin lui fit trouver dans l'alliance de milady Céton, sœur du lord votre père, une ombre de tranquillité qu'il avoit vainement recherchée dans différens climats : mais il est nécessaire de vous donner un détail succinct des malheurs de cette illustre famille.

Thaymuras, roi de Géorgie, fut assassiné il y a environ cinquante ans, par Abas. Ce monarque, forcé de soutenir plusieurs guerres contre le grand Turc, le Sophi de Perse & le grand Kan de Tartarie, se vit à la fin trahi par Abas son favori, qu'il avoit élevé par degré à la qualité de chef de

l'année. Ce traître, dont les vues ne tendoient qu'à s'emparer du trône, excita plusieurs soulèvements, & parvint enfin par ses dangereuses insinuations à former une conspiration contre la vie de son souverain. Ses peuples rebutés depuis long-tems d'aussi longues guerres, se livrèrent avec fureur aux pernicioeux conseils d'Abas; & ce prince malheureux fut assassiné dans son propre palais. Abas, alors à la tête des troupes, se fit proclamer roi de Géorgie, de Mingrelie & de Turcomanie. Ce tyran revint triomphant dans la capitale, s'empara du palais, & après s'être fait couronner, se périt misérablement dans des prisons obscures tout ce qu'il put découvrir de la famille royale.

Un seul enfant échappa à la fureur du tyran; cet enfant nommé le prince George, avoit pour gouverneur Erasme, qui étoit d'une des plus anciennes familles du royaume, d'une probité reconnue & d'un attachement à son prince, à toute épreuve. Erasme réunissoit en lui toutes les sciences & les talens utiles à l'art de bien gouverner. Dès qu'il apprit les premiers troubles qu'Abas avoit fomentés dans tout le royaume, il en prévint les suites, en avertit le roi, lui fit connoître tout le danger de sa sécurité, la nécessité de punir les rebelles, en se mettant lui-même à la tête de ses troupes: mais ce monarque, loin d'écouter les

avis d'Erasme, se livra imprudemment dans plusieurs pièges que lui tendit Abas. Erasme, prévoyant alors tout le danger que couroit la famille royale, fit consentir le roi de faire passer le jeune prince dans la Mingrelie, & la diligence qu'il fit pour le conduire, sauva la vie à George.

Ce sage gouverneur, instruit des cruautés que le tyran venoit d'employer pour la destruction totale de la famille de Thaymuras, ne trouvant point de sûreté dans le royaume, se hâta de faire embarquer le jeune prince, en le faisant passer pour son fils.

Après avoir erré long-tems dans différens royaumes, pour tâcher de former un parti en faveur du prince George, qui pût lui procurer les moyens de remonter sur son trône, & ne voyant aucun succès dans les différentes tentatives qu'il avoit formées, craignant enfin d'être découvert & livré au tyran, Erasme, dans cette cruelle perplexité, engagea le jeune prince à se réfugier en Angleterre : mais ce royaume commençant aussi à se ressentir des révolutions qui arrivèrent peu de tems après, le prince n'en put tirer aucun secours.

Erasme, qui connoissoit depuis long-tems la réputation du lord Céton votre père, & qui n'ignoroit pas qu'il étoit un des premiers pairs du royaume, & un de ceux qui étoient le plus avan-

dans la confiance du Roi , ne fit aucune difficulté de s'ouvrir à lui sur la naissance du jeune prince & sur ses infortunes. Céton, l'homme du monde le plus généreux & le plus compatissant , employa d'abord son crédit & celui de ses amis pour tâcher d'engager les pairs dans ses intérêts : mais les troubles de ce royaume augmentant tous les jours , il n'y put réussir ; & pour adoucir en quelque façon les déplaisirs du prince , & lui faire passer plus agréablement le tems qu'il devoit attendre de quelques révolutions favorables à ses vues , il le présenta à Milady sa sœur , veuve du comte de Pimbok , qui vivoit dans une de ses terres à quelques milles de Londres.

Cette jeune veuve joignoit à d'immenses richesses la beauté , les talens à toutes les graces de la jeunesse ; l'on confia à la jeune comtesse la naissance & les infortunes du prince , & elle mit en usage tout ce que la décence put lui permettre de plus séduisant pour le tirer de sa mélancolie. George céda sans beaucoup d'efforts aux charmes de la comtesse ; & Erasme , loin de s'opposer à cet amour naissant , travailla lui-même à en resserrer les nœuds par un mariage qui fut secrètement contracté d'accord avec le lord Céton. Ces deux jeunes époux vécurent quelques années dans une union parfaite ; lorsque la mort vint enlever

la princesse , qui mourut en donnant le jour à Monime , & replongea le prince dans une mélancolie qu'il n'a jamais pu vaincre.

Son désespoir le porta d'abord à bannir tout le monde de sa présence , la lumière du jour sembloit même lui être devenue insupportable ; le seul Erasme qui s'étoit toujours conservé une sorte d'empire sur son esprit , avoit droit d'entrer à tout instant dans le cabinet du prince. Ce tendre gouverneur , sensible à ses chagrins , les partagea long-tems sans entreprendre d'en diminuer la force ; ce fut par ce détour adroit qu'il trouva les moyens d'employer les conseils que lui dicta la raison : mais s'apercevant que rien n'adoucissoit ses maux , il prit le parti de ranimer sa vengeance contre le meurtrier de son père & le destructeur de toute sa famille.

George sortant alors comme d'une espèce de léthargie , parut frappé des discours d'Erasme ; la gloire avoit toujours régné dans son cœur ; ce sentiment joint à celui de la vengeance , loin de s'affoiblir par le tems , n'avoit fait que se fortifier ; c'est pourquoi , la haine & la vengeance se joignant à l'ambition , il pressa Erasme de fonder la plus grande partie de ses effets en argent , & d'employer toutes les ressources imaginables pour équiper une flotte qui pût lui procurer les moyens de ren-

trer dans son royaume , afin d'y faire un dernier effort pour remonter sur le trône de ses ancêtres.

Erasme employa tout ce que lui suggéra sa prudence ordinaire pour exécuter les ordres du prince, & le mettre en état de s'embarquer incessamment. Le lord Céton, oncle de Monime , fut prié de se charger de cette jeune princesse; George voulut bien la lui confier comme le gage le plus précieux de son amitié. Céton la remit entre les mains de Milady son épouse , lorsqu'il fut lui-même forcé d'abandonner sa patrie pour fuir les cruautés de Cromwel ; il la pria , conformément aux ordres du prince , de ne point lui déclarer le secret de sa naissance jusqu'à ce que le prince fût entièrement rétabli sur le trône de ses pères.

George , tranquille sur le sort de sa fille, s'embarqua pour la Georgie. Arrivé dans cette partie de la basse-Arménie , il ne voulut jamais s'écarter des sages conseils d'Erasme qui , par sa prudence & les correspondances qu'il avoit entretenues dans différentes provinces , parvint enfin par leurs intrigues à faire soulever la plus grande partie de la nation, en faisant publier l'arrivée du prince George , seul & unique héritier de la famille de Thaymuras, leur légitime souverain , & le seul à qui ils devoient obéir.

Cette nouvelle fit naître dans le cœur de tous

tes peuples l'ancien amour qu'ils avoient toujours conservé pour cette famille. Plusieurs vinrent se ranger sous les étendards du prince, le proclamèrent roi & marchèrent à sa suite: mais le Sultan à qui le traître Abas s'étoit soumis, apprenant que le prince s'avançoit à grandes journées, qu'il s'étoit déjà emparé de plusieurs places importantes, envoya une puissante armée au secours d'Abas. Celle du prince qui s'étoit considérablement augmentée se trouva bientôt à portée de l'ennemi, & l'on donna le signal de la bataille.

Cette bataille fut des plus sanglantes, les Géorgiens; animés par la présence de leur prince, combattirent avec cette intrépidité qu'inspire la confiance dans le général & l'amour qu'ils avoient pour leur prince. George, animé aussi par plus d'un motif, y fit admirer sa valeur: mais son courage l'ayant emporté trop avant dans la mêlée, il se trouva entouré d'ennemis qui se disputoient la gloire de le prendre. Ce malheureux prince, s'apercevant du danger où sa valeur l'avoit emporté, se donna la mort pour éviter l'esclavage.

Les Géorgiens, accablés par ce coup de désespoir, perdirent entièrement courage, se sauvèrent en désordre, abandonnèrent leur champ de bataille, leurs équipages & toutes leurs munitions aux Turcs qui firent un butin considérable.

Peu de tems après , ces peuples se soumirent de nouveau au tyran , malgré les conseils d'Erasme qui , après avoir rendu à son prince les derniers devoirs , les avoit rejoints pour les assurer qu'il restoit encore un enfant du prince George qui devoit légitimement les gouverner un jour : mais ces peuples , naturellement timides , refusèrent de se fier à sa parole , & Erasme fut obligé de fuir lui-même pour éviter une mort cruelle que le tyran n'eût pas manqué de lui faire donner. Attentif sur les intérêts de Monime , je viens d'apprendre la mort du tyran , qui a été massacré dans une nouvelle révolte fomentée par la jalousie des grands du royaume. Hâtons-nous , mes chers enfans , de nous embarquer & d'aller montrer à ces peuples le seul rejeton d'une famille qu'ils ont toujours aimée.

C H A P I T R E X.

MONIME reconnue pour héritière du royaume de Géorgie.

RIEN ne pouvant plus nous arrêter dans le château des génies , nous en partîmes pour gagner le port le plus prochain. Un vaisseau nous atten-

doit : nous nous embarquons , un vent favorable nous promet une heureuse navigation , les matelots poussent des cris de joie , on lève l'ancre , on part ; les zéphirs enflent les voiles , le vaisseau vole sur l'onde amère , son sein agile fend les flots écumans & laisse derrière lui de longs sillons ; tout répond à notre impatience : l'espérance & le desir de vaincre nous occupe : on arrive enfin , après quelques mois d'une navigation des plus heureuses , dans un port de la Mingrelie.

Lorsque nous fûmes débarqués , nous apprîmes que tout le royaume étoit divisé par les factions des grands qui formoient différens partis ; les uns attachés à la famille du tyran qui n'avoit point laissé d'enfant , vouloient reconnoître pour leur roi son plus proche héritier ; d'autres vouloient changer entièrement la forme du gouvernement pour en composer une espèce de république ; & d'autres enfin , qui étoient la plus grande partie , propoisoient de se mettre totalement sous la domination du Sultan , en lui demandant un gouverneur.

Zachiel , instruit de tous ces troubles , les jugea très favorables à ses vues ; il commença par faire distribuer la nouvelle du débarquement de la princesse Thaymuras , fille unique du prince George , & seule héritière de cette maison , & par conséquent leur légitime souveraine , & la

seule à qui ils devoient leurs hommages & leur obéissance.

Cette nouvelle fit un effet surprenant sur l'esprit de ces peuples. Leur tendresse & leur attachement pour la maison de Thaymuras parut reprendre de nouvelles forces. Le génie , profitant étroitement de leur bonne disposition , fit agir si heureusement son pouvoir , qu'il ramena tous les esprits à l'unisson ; semblable à un de ces torrens populaires où les plus indifférens & ceux dont on craint le plus d'opposition sont entraînés par la force du mouvement général , & donnent avec un zèle aveugle dans les sentimens du plus grand nombre ; nous vîmes enfin la furie des grands désarmée , leur esprit partagé entre le désespoir & l'espérance , céder à des révolutions dont ils jugèrent que tous leurs efforts ne pourroient jamais retarder le succès.

Toute la nation fatiguée soupiroit depuis long-tems pour le repos ; d'ailleurs le tyran s'étoit livré à de si violens excès , & ces excès avoient produit des scènes si sanglantes , que le souvenir les en faisoit encore frémir d'horreur ; ainsi le tumulte des passions , affoibli par la réflexion , commença à faire place à l'esprit de fidélité , d'amour & d'obéissance pour leur légitime souveraine ; chacun demanda à grands cris la princesse , & l'on n'en-

tendit dans la ville capitale que le nom de Thaymuras qui se répandit bientôt dans toutes les provinces du royaume.

Cependant les principaux de l'état n'étoient pas sans crainte; la mort du roi, celle de toute la famille, l'exécution d'un grand nombre de seigneurs, l'emprisonnement de plusieurs personnes distinguées par leur mérite & par leurs talens, qui toutes étoient péries malheureusement; tous ces crimes multipliés se représentèrent à leurs yeux, & la crainte qu'on n'en poursuivît la punition & qu'on n'en conservât le plus implacable ressentiment, les engagea d'implorer la pitié de leur reine, qui, par le conseil du génie, voulut bien accorder à tous ses sujets une amnistie générale.

Cette déclaration publiée les tira d'abord de la cruelle incertitude qui les tenoit depuis longtemps entre la crainte & l'espérance, & leurs agitations se changèrent heureusement en une joie sans mélange, qu'ils firent éclater en commun par des transports que les prospérités particulières, quelque parfaites qu'elles puissent être, n'inspirent jamais au même degré. L'effet de la déclaration que la reine venoit de donner, étoit bien propre à soutenir une satisfaction publique; elle ne pouvoit rien offrir de plus conforme à leurs espérances qu'une amnistie générale, sans

aucune exception, pour ceux qui se rendroient dans l'espace de huit jours à l'obéissance qu'ils devoient à leur légitime souveraine. La vue prochaine du rétablissement de l'ordre réunit tous les sentimens des différens ordres du royaume.

Le génie , après s'être assuré des dispositions des grands & du peuple , rassembla toutes les troupes auxquelles il présenta Thaymuras : voici votre reine , leur dit-il ; nul n'est plus digne de régner sur vous. Les malheurs de sa famille doivent vous être encore récents , ils doivent aussi vous la rendre plus chère ; rappelez-vous la douceur du gouvernement que ses ancêtres ont exercé sur vous , la paix , le repos & cette tranquillité dont jouissoient vos pères ; comparez leurs vertus & cette bonté paternelle qu'ils n'ont jamais cessé d'employer pour vous rendre heureux ; faites-en , dis-je , le parallèle avec les cruautés & les vexations du cruel Abas , qui n'a établi l'empire qu'il a usurpé que par le sang & le carnage. Sans foi , sans principe & sans honneur , le ciel vous l'a donné dans sa colère , pour vous punir de vos injustices & de votre ingratitude ; ce même ciel , touché de vos maux , veut bien vous en délivrer & vous donner en même-tems les moyens d'expi-er vos fautes , en vous soumettant à l'obéissance de votre souveraine : vous pouvez à présent signaler

vosre zèle en travaillant vous-mêmes à l'affermir sur son trône ; mais vous ne pourrez y parvenir qu'en secouant le joug infame de la domination du Sultan auquel la foiblesse du tyran vous a livrés. Cette gloire vous est réservée ; ne vous alarmez point des dangers , plusieurs braves guerriers se joindront à vous : mais avant de commencer des exploits qui doivent vous combler de gloire , il faut aller dans le temple rendre grace à la divinité , & couronner en même-tems la princesse.

Le génie parla encore long-tems avec cette éloquence qui plaît , cette onction qui touche , cette véhémence qui entraîne & cette force qui subjugue. Tous les officiers qui l'entouroient parurent éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux , ses discours leur parurent au-dessus de tout ce qu'on peut entendre du plus grand d'entre les mortels ; le charme de ses paroles enleva tous les cœurs : officiers & soldats , tous en furent pénétrés. Alors un murmure d'applaudissement se fit entendre , l'air retentit au loin du bruit des tambours , des tymbales & du son éclatant des trompettes ; chacun se disputa l'honneur de rendre ses premiers hommages à la reine ; les soldats , pour marquer leur allégresse , répétèrent par des cris redoublés : vive la princesse Thaymuras , que son nom règne à jamais sur nous , que sa puissance & sa gloire s'étendent sur toute la terre.

Zachiel, profitant de cette ardeur, nous conduisit au temple, après avoir fait avertir tous les grands de s'y rendre; les peuples répandus dans les chemins pouffoient mille cris de joie, & lorsque nous entrâmes dans le sanctuaire une décharge d'artillerie fit entendre un bruit semblable à celui du tonnerre. Un dais étoit préparé pour y placer la reine qui, après qu'elle fut couronnée, reçut avec beaucoup de majesté le serment de fidélité d'un grand nombre de ses sujets. On la reconduisit au son de mille instrumens de guerre dans le palais de ses pères. Quoique cette princesse fût un peu fatiguée d'une journée aussi pénible, elle parla néanmoins à toutes les personnes qui l'entouroient avec cette bonté & cette affabilité qui assujettit tous les cœurs.

Le lendemain je fus des premiers faire ma cour à la reine; plusieurs dames l'entouroient, & quoique la Georgie ait toujours produit les plus belles femmes du monde, la reine, dans un négligé simple & sans ornement, les effaçoit toutes par l'éclat de sa beauté. Surpris de voir, en entrant dans son appartement, les mêmes meubles qui ornoient celui qu'elle occupoit dans le monde de Jupiter, je crus d'abord que le génie nous y avoit transportés pendant notre sommeil: la reine se doutant de mon erreur, me dit en souriant: vous voyez, mon cousin, tous les soins détaillés que

prend Zachiel ; ne diroit-on pas que je suis encore dans l'empire des Joviniens , puisque je retrouve ici les immenses richesses dont j'étois comblée , & je puis à présent surpasser toutes les puissances de la terre en magnificence : mais ces biens ne me doivent être précieux que pour les répandre sur mes sujets.

Zachiel qui entra , applaudit à des sentimens si généreux : vous ne devez pas craindre , dit légénie , dépuiser vos trésors ; le bien le plus précieux , & celui dont vous devez faire le plus de cas , est de régner sur le cœur de vos sujets ; voilà ce qui doit faire votre grandeur , vos forces & la gloire de votre règne. Je profite du peu de tems qui me reste à passer avec vous pour vous donner mes dernières instructions sur la manière de bien régner. Je ne doute nullement que vous n'employiez les lumières de votre esprit & tous les soins que la raison & le jugement pourront vous dicter , afin de vous perfectionner. Les voyages que je vous ai fait entreprendre ont dû éclairer votre esprit ; & j'ai remarqué avec plaisir qu'attentive à examiner les différentes passions que l'amour propre & la fausse gloire font jouer tous les jours sur le théâtre du monde , vous en avez connu les ressorts différens qu'on y emploie ; vous avez remarqué les bonnes & les mauvaises qualités ,

pour profiter des exemples de vertu qui s'y rencontrent & éviter les fausses démarches.

Vous n'ignorez pas , mes chers enfans , pour fuivre le génie , que je ne vous ai fait entreprendre de si longs voyages que pour vous mettre en état de distinguer avec jugement & solidité le bon d'avec le mauvais , le vrai d'avec le faux , afin que vous puissiez discerner le meilleur parti , pour vous y attacher inviolablement. Appliquez-vous l'un & l'autre à connoître les courtisans qui vous environnent ; étudiez le caractère de vos ministres , tâchez de démêler leurs intérêts , corrigez , s'il se peut , leurs erreurs ; leurs passions ; éloignez des charges ceux qui ne mettent pas la douceur & l'humanité au rang des vertus essentielles ; que la faveur ni les recommandations ne suffisent pas pour vous déterminer dans le choix de ceux que vous voudrez mettre à la tête des affaires , ou placer dans les tribunaux de la justice. Avant de les rendre dépositaires de votre autorité , examinez-les vous-mêmes , afin de vous assurer de l'usage qu'ils en feront. Soyez sans cesse en garde contre les flatteurs & ceux qui attendent de vous quelques récompenses ; ces gens , uniquement occupés de leur fortune ou de l'établissement de leur maison , se garderont bien de vous découvrir la vérité. Songez

que le nombre des gens de bien est très-petit : il s'agit de pouvoir les distinguer. Vous avez encore à vous défendre des ambitieux , qui sacrifient tout à leur élévation & à leur puissance ; & des courtisans lâches & flatteurs qui ne se font aucun scrupule de trahir leur religion & leur patrie.

Les malheurs arrivés à votre famille , continua Zachiel , doivent sans cesse vous tenir en garde contr'eux. Alexandre souhaitoit de ressusciter pour un tems après sa mort , afin d'apprendre ce qu'on penseroit de lui : je ne suis point étonné , disoit ce prince à ses favoris , qu'on me loue maintenant , les uns me craignent & les autres veulent gagner mes bonnes grâces. Si les souverains qui se trouvent toujours flattés lorsqu'on les compare à ce conquérant , pensoient aussi raisonnablement , ils ne se mettroient point en peine de se faire élever des arcs de triomphe ni des statues qui flattent leur vanité ; contents de bien gouverner leurs sujets & d'employer toutes choses pour les rendre heureux , ils leur laisseroient sans crainte le soin d'immortaliser le nom de leurs bienfaiteurs.

A quoi servent ces monumens que la vanité ou l'adulation de quelques âmes intéressées leur ont fait dresser ? Ignorent-ils qu'un historien libre qui

n'accorde rien à la crainte ni à l'espérance , à l'amitié ni à la haine , qui n'est d'aucun parti , qui donne aux actions le prix qu'elles méritent , sans se soucier de plaire ni d'offenser ; que cet historien fera voir sans doute d'un seul trait de plume le ridicule de leur orgueil & la bassesse de leurs adulateurs. Pour vous , mes chers enfans , vous avez acquis dans vos voyages un fonds d'expériences & de lumières qui , lorsqu'elles seront guidées par la raison , pourront sans doute contribuer à vous garantir de tous les pièges que l'on s'apprête à vous tendre.

Mais comme vous n'avez pas besoin actuellement des secours de vos ministres pour l'administration de vos états , je vous conseille de ne vous confier désormais qu'à vos propres lumières & à celles d'une personne que je vous ferai connoître avant la fin du jour. Je vous engage à vous consulter tous trois lorsqu'il s'agira de quelque affaire importante ; pesez sans précipitation les raisons du pour & du contre , & quand vous serez absolument déterminés sur un parti , suivez-le avec sagesse , avec prudence & sur-tout avec discrétion. Ne confiez à personne le secret de votre état ; le seul moyen de faire réussir vos entreprises , est de ne jamais vous laisser deviner. Je ne prétends pas par ces discours vous insinuer de

rejeter les avis de votre conseil , il s'en peut rencontrer qui pourroient vous être utiles. Ne dédaignez point sur-tout ceux des officiers qui ont vieilli sous le poids des armes. Ils pourront souvent vous donner des ouvertures auxquelles vos ministres ne penseroient peut-être jamais. N'oubliez pas que la manière de bien régner est que la volonté du prince soit toujours conforme aux loix ; ne souffrez jamais qu'on les enfreigne de quelque façon que ce soit. Ne chargez jamais vos peuples d'impôts trop onéreux , c'est le moyen de vous attirer leurs bénédictions & les faveurs du ciel. Ne favorisez jamais que des gens éminens dans les sciences ; écoutez toujours leurs avis , afin d'apprendre à gouverner dignement. Ayez toujours pour principale maxime , que l'autorité du roi cesse d'être légitime dès qu'il néglige de rendre la justice à ses sujets. La vertu , depuis long tems engourdie , va se ranimer à l'aspect d'une princesse vertueuse ; sa présence peut se comparer à celle du soleil , lorsque sa lumière perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvrent la terre , & qu'il ranime & vivifie tout ce qui est dans la nature.

Comme il est absolument impossible que vous puissiez entrer dans tous les détails qui concernent le gouvernement de vos états , vous devez vous

appliquer à choisir vous-mêmes ceux que vous chargerez du détail des affaires, afin de pouvoir démêler les différens emplois où chacun d'eux peut être propre. Savoir choisir ses ministres & ses officiers , & les placer avec discernement dans les postes qui leur conviennent, les corriger lorsqu'ils s'écartent de leur devoir , les modérer & leur inspirer une bonne conduite par votre exemple; c'est-là le vrai talent de bien régner. Je vous ai dit souvent que pour former de grands desseins il faut avoir l'esprit libre & entièrement dégagé d'occupations puériles , afin de pouvoir penser mûrement, & d'étendre ses vues sur un avenir éloigné, d'inventer, de prévoir & de lire dans le passé ; on doit arranger promptement ses projets, se préparer de loin & se tenir sans cesse en état de lutter contre la fortune lorsqu'elle nous devient contraire, & être attentif nuit & jour pour ne rien laisser au hasard.

Le ciel vous confie le gouvernement de ce peuple comme un précieux dépôt : mais il veut que par votre sagesse & votre modération vous vous occupiez sans cesse à faire sa félicité. Toutes les grandeurs & les richesses qui vous environnent ne doivent servir qu'à lui imprimer du respect & de l'amour pour sa souveraine. La grandeur d'un royaume doit consister principalement

lement dans la multitude des sujets qui font ordinairement sa force ; sur-tout lorsqu'ils sont attachés à leur prince par l'amour & les sentimens du cœur. Vous devez les entretenir dans l'exercice militaire pour ne point laisser énerver leur courage ; vous devez encore maintenir la paix , l'union & la liberté de tous les citoyens , entretenir l'abondance des choses nécessaires & marquer du mépris pour le superflu ; les accoutumer au travail & leur insinuer de l'horreur pour l'oisiveté , de l'émulation pour la vertu , de la soumission aux loix & du respect pour la divinité ; il faut encore bannir le luxe de vos états , qui ne sert souvent qu'à appauvrir le citoyen & à la ruine des grands ; par cette conduite vous diminuerez les besoins , en les réduisant aux simples nécessités de la vie. Le luxe , poussé jusqu'à un certain point , corrompt presque toujours les mœurs ; souvent il empoisonne toute une nation par des raffinemens de volupté : on s'accoutume à regarder comme des nécessités les choses les plus superflues.

Soyez toujours affables & montrez-vous souvent l'un & l'autre à vos peuples ; que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de vos parures , qu'elles soient la garde qui vous environne , afin que vos sujets apprennent de vous en

quoi consiste le vrai bonheur. Souvenez-vous que tous les biens que vous ferez s'étendront jusques sur les siècles les plus éloignés , & que les maux peuvent se multiplier jusqu'à la postérité la plus reculée. Sur-tout ne vous écarterez jamais de la crainte, du respect & de l'amour que vous devez à la divinité ; ce n'est que par elle que vous posséderez tous les trésors , c'est elle qui produit la sagesse , la justice , la joie & les plaisirs purs ; elle produit encore la vraie liberté , la douce abondance & une gloire sans tache.

C'est là , mes chers enfans , ajouta le génie ; un foible tableau des devoirs que votre état vous impose : mais il est tems de vous faire connoître la personne que je destine à vous aider dans l'administration des affaires qui concernent vos états ; il est même de la décence que cette personne assiste à la célébration de votre mariage. On vous attend au conseil, allez-y avec Céton, & n'oubliez jamais l'un & l'autre les principes que je viens de vous donner. Le génie sortit à l'instant sans vouloir écouter les tendres expressions de notre reconnaissance.



CHAPITRE XI.

MARIAGE de Monime.

J'ACCOMPAGNAI la reine dans la chambre du conseil ; les grands & les ministres s'y étoient rassemblés ; son port majestueux , sa beauté , ses graces & les charmes de son esprit , lui gagnaient bientôt tous les cœurs ; elle écouta avec attention les instructions que lui donnèrent ses ministres sur l'état présent du royaume ; elle donna ensuite ses ordres avec beaucoup de sagesse & de prudence. Alors les grands s'avançèrent , au nom de tout l'état , à vouloir bien leur accorder la grace de se choisir un époux qui pût contribuer à assurer & à perpétuer leur bonheur. La reine se leva , en leur promettant que dans peu elle leur feroit savoir sa volonté. Je remarquai que toute l'assemblée parut fort inquiète de ces dernières paroles , chacun d'eux aspirant sans doute à l'honneur de parer la couronne.

Revenu avec la reine dans son cabinet , nous y trouvâmes le génie avec un vieillard que j'abordai avec beaucoup d'émotion ; la reine , les yeux fixés sur lui , attendoit , pour lui parler , que Zachiel

nous le fit connoître , lorsque nous prenant l'un & l'autre par la main : voici vos-enfans , lui dit-il , qui avoient été confiés par vos ordres aux soins du Kaker : mais , pour les sauver de la tyrannie qu'on vouloit encore exercer sur eux , je les ai soustraits aux nouveaux dangers qui menaçoient leurs têtes. Que vois-je , m'écriai-je , en me précipitant dans les bras de mon père ! Ah ! Zachiel , je tiens de vous tout mon bonheur , il ne manque plus rien à ma félicité. Mon père me tint long-tems dans ses bras ; sa tendresse se manifesta d'abord par des larmes. Revenu à lui , il se mit en devoir de rendre ses premiers hommages à la reine , qui l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Je ne cesserai jamais , dit cette princesse , de vous regarder comme mon père , vous m'en avez long-tems tenu lieu , & les services que vous avez rendus au roi George seront éternellement gravés dans mon cœur.

Les premiers momens que nous passâmes avec mon père ne furent d'abord employés qu'à lui marquer la joie que nous avions de le revoir ; cependant je lui trouvai l'air si abattu , que je ne pus m'empêcher de lui marquer l'inquiétude où j'étois sur sa santé. La reine qui les partageoit , lui fit plusieurs questions sur ses disgrâces : si je ne craignois , ajouta cette princesse , de renouveler

vos peines , je vous prierois de nous apprendre les aventures qui vous ont conduit dans ce royaume. Elles sont simples , dit mon père , & je puis satisfaire votre curiosité en peu de mots.

Après avoir quitté l'Angleterre , j'ai erré pendant long-tems dans différentes parties du monde ; toujours obligé de me déguiser sous des noms empruntés : banni de ma patrie & n'osant y reparaître , j'ai employé tous les moyens imaginables pour retrouver une épouse qui , joint à la tendresse que j'ai toujours conservée pour elle , m'étoit devenue encore plus chère par le précieux dépôt que je lui avois confié : mais toutes les perquisitions que j'ai pu faire ont été vaines. Désespéré de ne pouvoir découvrir aucune de ses traces , ne doutant point qu'on ne m'eût poursuivi jusques dans ma famille , je pensai qu'elle pouvoit s'être embarquée pour vous soustraire à de nouvelles vexations : dans cette idée je me rembarquai , dans le dessein de parcourir différentes parties de l'Asie. J'ai long-tems été le jouet de la fortune ; après avoir essuyé plusieurs tempêtes , le hazard m'a enfin conduit dans ce royaume , où je ne fus pas long-tems sans apprendre la mort funeste du prince George. Je ne vous parlerai point de la douleur que je ressentis à cette nouvelle ,

il suffira de vous dire que j'y ai vécu dans l'obscurité d'une vie privée ; une maison isolée formoit tout mon domaine.

C'est-là où j'ai commencé à réfléchir avec un peu plus de tranquillité sur les objets qui m'environnoient autrefois ; j'ai trouvé que la raison humaine, en examinant à loisir les détails & les vicissitudes de la vie, jointes à la nature des secours qu'elle peut emprunter du monde pour la rendre heureuse, est incapable de se procurer une félicité réelle ; indépendante des coups du sort , & entièrement convenable à nos desirs les plus naturels , & au but pour lequel nous sommes créés ; & je compris alors qu'un bon air à respirer & les alimens les plus simples étoient suffisans pour soutenir notre vie , & qu'il ne falloit que des habits propres à nous défendre des injures de l'air , avec la liberté de prendre autant d'exercice qu'il en faut pour conserver la santé.

J'avoue que les grandeurs , l'autorité & les richesses peuvent nous procurer des plaisirs & beaucoup d'agrémens ; mais, d'un autre côté, ces plaisirs influent terriblement sur nos passions, & semblent pour ainsi dire fertiliser notre ambition & notre orgueil , notre sensualité ou notre avarice ; & ces dispositions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes , contiennent les semences

de tous nos autres vices , & n'ont pas la moindre relation avec les talens qui forment une personne sage, ni avec les vertus qui constituent le caractère de l'honnête homme.

Privé depuis long-tems de ce bonheur extérieur & éloigné de ce fonds brillant, je suis pleinement convaincu que la vertu seule a le droit de nous rendre véritablement heureux : c'est ainsi que ma vie s'est passée depuis quelques années dans le mépris des honneurs & du faste qui les environne, fuyant la compagnie des hommes & n'attendant que la mort que je croyois proche , pour mettre fin à tous mes ennuis.

J'étois dans ces dispositions lorsque Zachiel s'est présenté à moi , j'ai combattu quelque-tems ses raisons : mais qui peut résister aux insinuations d'un génie du premier ordre ? Vaincu par l'éloquence de son zèle , je n'ai pu me défendre de l'accompagner ; c'est par lui que j'ai appris la mort de Milady & les soins qu'il s'est donnés pour perfectionner votre éducation, ceux qu'il a pris pour vous faire remonter sur le trône de vos ancêtres, & enfin la gloire où vous prétendez élever mon fils ; tous ces motifs réunis à l'attachement &, j'ose ajouter, à la tendresse que j'ai toujours conservée pour vous , m'ont enfin déterminé à abandonner ma retraite ; je dis plus : ils ont réveillé

en moi cet amour qui nous est si naturel pour la vie , & je n'ai pu m'empêcher de gémir de ma foiblesse & du peu de tems qui me reste à employer à votre service : mais Zachiel qui ne m'en fa gloire qu'à faire des heureux , a bien voulu me faire prendre d'un élixir dont la force qui se communique insensiblement à toutes les parties de mon corps , le ranime en même-tems qu'il le pénètre , & je sens actuellement par votre présence que tout mon être se renouvelle : heureux si les connoissances que l'âge , l'expérience & mes malheurs m'ont fait acquérir , peuvent au moins contribuer à vous donner des lumières qui puissent vous être utiles dans l'administration des affaires qui concernent vos états , & vous prouver en même-tems mon zèle & mon attachement à votre personne !

Zachiel , continua mon père , m'a aussi informé du rang suprême que vous destinez à mon fils ; je me persuade facilement qu'il lui a procuré assez de lumières pour le mettre en état de vous décharger du soin de mille affaires de détail qui concernent le gouvernement. Quoique le génie vous ait sans doute portée lui-même à cette alliance, c'est néanmoins au choix de votre cœur, guidé par la raison, à vous conduire dans une affaire de cette importance ; n'écoutez aucun autre motif , & que l'intelligence des âmes soit votre guide.

La reine, après avoir remercié mon père, ajouta :
 foyez persuadé , milord , que Zachiel par ses
 conseils n'a fait que confirmer le choix que mon
 cœur , d'accord avec ma raison , avoit formé de-
 puis long-tems ; l'alliance qui est déjà entre nous ,
 jointe aux soins que vous avez pris de mon père
 & de ceux que vous avez eus de moi pendant mon
 enfance , mérite au moins cette reconnoissance de
 ma part ; d'ailleurs les loix de ce royaume me
 permettant de me choisir un époux , quel choix
 pourrois-je faire qui fût plus digne de remplir
 mes desirs , & qui fût plus selon mon cœur ? Je ne
 vous cacherai point que j'ai éprouvé Céton dans
 plusieurs occasions , & je puis vous assurer que sa
 vertu & sa probité ne se sont jamais démenties ;
 ainsi , poursuivit la reine , le génie met le com-
 ble à toutes les faveurs que nous avons reçues de
 lui , en rendant à milord un père , à moi un oncle
 & un ami qui va faire désormais les délices de
 notre vie ; c'est par-là qu'il prétend réparer le vide
 que nous aurions trouvé dans son éloignement ;
 vide d'autant plus grand , qu'accoutumés à nous
 laisser conduire par ses soins , il nous eût été
 beaucoup plus difficile de marcher seuls ; vous
 allez donc être à présent notre guide & notre
 soutien.

Quelques jours après l'arrivée de mon père ,

la reine , pressée par son conseil de se choisir un époux , déclara en pleine assemblée , que voulant satisfaire pleinement les desirs de tous ses sujets , sans déroger aux loix établies dans ses états , elle avoit fait choix d'un de ses parens , digne , par sa vertu & les grands talens dont le ciel l'avoit doné , d'occuper la place qu'elle lui destinoit. Le plus grand nombre applaudit au discours de la reine : mais lorsqu'elle m'eut nommé , j'en vis plusieurs , qui sans doute s'étoient flattés d'obtenir sa main , marquer leur mécontentement ; cela n'empêcha pas que la cérémonie de notre mariage ne fût fixée à la huitaine , pour en célébrer la fête avec plus de pompe & de magnificence.

Ces huit jours furent employés à régler , de concert avec le génie , toutes les affaires qui concernent l'administration du royaume. Zachiel fit lui-même le choix des personnes qui devoient remplir les premiers postes , & nous eûmes tout lieu d'en être contens par la suite , chacun se trouvant placé suivant ses talens particuliers , ce qui est essentiel à la conduite d'un état : mais ce qui l'est encore plus , c'est de ne se servir que de gens dont les vertus , la tempérance & l'humanité sont reconnues.

Le jour de notre mariage arrivé , les troupes furent commandées , routes étoient habillées de

neuf, elles formèrent un double rang depuis le palais jusqu'au temple. La marche commença par la maison de la reine, ensuite suivirent les premiers officiers de la couronne, & les grands du royaume précédoient un char magnifique : dans le fond étoit le génie à la droite de la reine, & mon père à sa gauche ; j'étois sur le devant à côté du ministre qui portoit le livre de la loi ; les plus grandes dames de la cour entouroient le char, & les femmes de la reine suivoient ; toutes étoient montées sur des chevaux richement ornés ; cette marche étoit fermée par un grand nombre de troupes. Ce fut dans cet ordre que nous fûmes conduits au temple au son de mille instrumens de guerre, dont l'air retentissoit de toutes parts.

Je n'entreprendrai point de décrire les cérémonies qu'on y observa, il suffit de dire qu'elles furent très-longues & très-mystérieuses : lorsqu'elles furent achevées, nous revînmes dans le même ordre au palais, & nous eûmes encore la satisfaction d'entendre tout le peuple qui, par des cris de joie redoublés, prioit le ciel de nous combler de ses bénédictions.



CHAPITRE XII.

GUERRE contre les Turcs.

MALGRÉ les fêtes que chacun s'empressoit de nous donner chaque jour, nous ne pûmes vaincre une sombre mélancolie qui s'empara de nos cœurs, triste pressentiment des peines que nous avions encore à souffrir. Rien en apparence ne manquoit à notre commune félicité, lorsque le génie nous annonça qu'il étoit obligé d'obéir à des ordres supérieurs qui le rappeloient dans un autre monde; cependant, ajouta-t-il, je ne veux point vous abandonner que je ne vous aie entièrement affermis sur votre trône; je vous avertis que votre royaume est encore menacé des plus grands périls; le Sultan, à qui vous avez refusé de vous rendre tributaires, s'avance à la tête d'une armée formidable, hâtez-vous de rassembler toutes vos troupes, joignez-y celles de vos alliés, la justice est de votre côté; implorez la divinité, elle seule peut vous assurer la victoire; c'est elle qui, la balance en main, règle le sort des combats. Souvenez-vous que vous ne pouvez rien faire sans la sagesse, la justice & la prudence; ce sont ces vertus qui

doivent être vos guides dans toutes les actions de votre vie, & qu'avec ces seuls guides vous ne devez jamais rien craindre.

Mon père qui entra nous confirma cette triste nouvelle : vous n'avez point de tems à perdre, l'armée du Sultan s'avance à grandes journées, je viens d'en recevoir la nouvelle par un courier extraordinaire, & je me suis pressé de donner des ordres à vos officiers, de rassembler vos troupes ; je me flatte qu'avant huit jours mon fils pourra être en état de marcher à leur tête. Quoique je sois convaincue, dit la reine, du courage de Céton, je ne suis cependant pas sans crainte, si Zachiel ne nous assiste de ses conseils ; tremblante pour les jours de mon époux, effrayée des dangers où mes peuples vont être exposés, je prétends du moins les partager avec eux, & vous charger de la régence du royaume pendant mon absence.

J'entrepris en vain de faire changer de résolution à la reine ; effrayé des dangers où elle alloit être exposée, je priai Zachiel de se joindre à moi : j'ignorois les secours qu'il nous préparoit & les services qu'il avoit dessein de nous rendre, c'est pourquoi je fus très-surpris lorsqu'il me dit que, loin de s'opposer au dessein de la reine, il ne pouvoit qu'approuver la résolution qu'elle avoit formée de se mettre elle-même à la tête de ses

troupes; qu'il étoit jufte qu'elle partageât avec fon époux les périls d'une guerre qui devoit nous combler l'un & l'autre de la plus grande gloire; que fes foldats, animés par fon exemple, alloient devenir invincibles; & que tous fes fujets, frappés d'une réfolution auffi courageufe, publieroient par-tout fes qualités héroïques & vraiment royales.

Au moment de notre départ nous trouvâmes des armes que Zachiel nous avoit fait préparer par des gnomes dans la caverne fainante du mont Etna. Ces armes étoient polies comme des glaces, elles brilloient comme les rayons du foleil. L'on remarquoit aifément fur le bouclier de la reine les fertiles campagnes de Cérès; la déeffe paroiſſoit raffembler plufieurs hommes éparſ cherchant leur nourriture, & montrer à ces hommes l'art de cultiver la terre & de tirer de fon fein fécond tout ce qui leur étoit néceſſaire. On appercevoit auffi les moisſons dorées qui couvroient de fertiles campagnes, & le fer deftiné à tant de travaux ne paroiſſoit employé qu'à préparer l'abondance & à faire renaître tous les plaifirs. Sur de mien étoient gravés les exploits de Mars; ces deux boucliers étoient l'emblème de toutes les faveurs que nous devions recevoir de la part du génie.

Guidés par Zachiel, nous nous trouvâmes, aux

premiers rayons du soleil, au haut d'une colline qui domine sur une plaine qui nous parut couverte de charriots, d'hommes & de chevaux. L'ennemi se dispoſoit à y former un camp ; tout étoit en mouvement , & l'on entendoit un bruit confus, ſemblable à celui des flots en courroux , lorsque Neptune excite au fond de ſes abymes de noires tentêtes ; c'eſt ainſi que Mars commence par le bruit des armes & l'appareil frémiſſant de la guerre , à ſemer la rage dans le cœur de l'ennemi.

Alors le génie m'ordonna de faire ranger nos troupes en ordre de bataille , puis s'avancant au milieu pour les haranguer , je vis briller ſur ſon front quelque choſe de divin ; ſa voix me parut avoir la force du tonnerre , ſes regards en avoient l'éclair , & le feu qui les animoit paſſa dans le cœur des officiers , les embrafa d'une ardeur guerrière & y alluma en même tems la ſoiſ d'une vengeance légitime. Alors le courage , le zèle & la fureur les portent à l'attaque & les aveuglent ſur tous les périls qui peuvent en ſuivre les approches. Déjà l'on voit s'élever un nuage de pouſſière : l'horreur , le carnage & l'impitoyable mort ſembloient s'avancer à grands pas , lorsque la reine , pénétrée d'épouvante & d'horreur , s'arrêtant tout à coup , s'écria , en élevant ſes mains vers le ciel : grand dieu ! Protecteur de tous les humains , ſoyez

notre juge; c'est à regret que nous sommes forcés de combattre; nous voudrions pouvoir épargner le sang des hommes, nous ne pouvons même haiter nos ennemis, quoiqu'ils soient cruels, perfides & injustes; décidez entre nous, nos vies sont dans vos mains; s'il faut délivrer la Géorgie de l'esclavage, ce ne peut être qu'en abattant nos ennemis, & ce n'est que par votre puissance que nous espérons la victoire; la gloire, ô mon dieu! n'en fera due qu'à vous seul. S'adressant ensuite à ses troupes, c'est pour vous assurer un bonheur tranquille & une félicité durable que je combats aujourd'hui pour vous; secondez donc mes desseins, & par une noble ardeur à me suivre, signalez votre courage.

Cette généreuse princesse fit faire en même tems une décharge de toute son artillerie; entourée alors de ses premiers officiers, elle poussa son cheval dans les rangs les plus serrés des ennemis, culbuta leur avant-garde, perça jusqu'au centre de leur armée; ses troupes, animées par son exemple, la suivirent & firent un carnage affreux de tout ce qui se rencontra sous leurs coups. Je commandois l'aîle droite qui combattit aussi avec beaucoup de courage.

Mais la reine s'apercevant que son aîle gauche commençoit à plier, entendant les cris de l'ennemi qui se croyoit déjà vainqueur, quitta l'endroit où elle

elle venoit de combattre avec tant de danger & de gloire, s'avancant pleine d'indignation pour rallier ses troupes; & quoiqu'elle fût couverte du sang d'une multitude d'ennemis qu'elle avoit étendus sur la poussière, elle combattit encore avec autant de force; rappela à grands cris ses soldats, ranima par son exemple leurs forces & leur courage, fit renaitre dans leurs cœurs cette audace guerrière, & glaça en même tems l'ennemi d'épouvante & de frayeur. L'on les vit passer rapidement d'une aveugle confiance à la frayeur la plus stupide; ils jettent leurs armes, s'abandonnent tumultueusement à la fuite pour chercher un asyle sur le haut des montagnes.

Il sembloit, après tant d'exploits signalés, que la victoire n'avoit cessé pendant le cours de cette bataille de couvrir la reine de ses ailes, & qu'elle tenoit une couronne suspendue sur sa tête; un courage doux & paisible animoit ses beaux yeux, on l'auroit prise pour Minerve elle-même, tant elle paroissoit sage & mesurée au milieu des plus grands périls; c'est ainsi que fut détruite cette puissante armée qui menaçoit depuis si long-tems toute la Géorgie. C'est ainsi qu'une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se propose par ses violences, se creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité

sapent peu-à-peu les fondemens d'une autorité injuste, & la font tomber par son propre poids, parce qu'elle a elle-même détruit de ses mains ses vrais soutiens, la bonne foi & la justice.

Après que nous nous fûmes emparés du champ de bataille, la reine ordonna que tout le butin fût abandonné aux soldats qui firent un profit considérable. On ne s'amusa point à poursuivre l'ennemi dans des pays dévastés. Le Sultan humilié envoya son grand visir pour dresser des articles qui devoient tendre à une *paix générale* ; le génie les dressa lui-même, & lorsqu'ils furent signés de part & d'autre, nous licenciâmes nos troupes, & nous nous rendîmes à petites journées dans la ville capitale, où nous rentrâmes triomphans ; les temples retentirent des vœux & des prières du peuple, & les autels furent chargés d'offrandes qu'on présenta à la divinité, en actions de grâces pour les *faveurs* qu'elle venoit de nous accorder.

Plusieurs jours se passèrent en réjouissances ; pendant lesquels nous fûmes complimentés par les différens ordres de l'état, qui tous s'empresèrent à nous rémoigner leur reconnoissance, & la part qu'ils prenoient à la joie commune : mon père marqua la sienne en particulier à la reine par les louanges les plus délicates, ce qui parut un peu l'embarrasser, & lui fit demander qu'on re-

tranchât par la suite, des discours qui lui seroient adressés, tout ce qui sentiroit l'adulation & la flatterie. Ce n'est pas, ajouta cette princesse, que je ne sois sensible aux louanges, sur-tout lorsqu'elles me sont données par un aussi bon juge de la vertu : mais je crains de les aimer trop, & je ne dois pas oublier que souvent elles nous corrompent, nous rendent vains & présomptueux ; je dois donc employer tout le tems de ma vie à les mériter : mais celles qui me seront les plus agréables & les meilleures que vous puissiez me donner, seront toujours celles que vous publierez en mon absence, si je suis assez heureuse pour en mériter.

Quelques jours après, inquiet de l'absence du génie que nous n'avions point vu depuis notre retour de l'armée, je m'en plaignis amèrement. J'étois seul avec la reine : seroit-il possible, lui dis-je, que Zachiel nous eût si cruellement abandonnés, sans nous en avertir ? Ne pourrions-nous donc jamais goûter de plaisirs sans qu'ils soient mêlés d'amertume ? Je ne le puis croire, dit cette princesse ; & quoiqu'il nous ait déjà prévenus sur son départ, il n'ignore pas que peu fermes dans l'art de régner, il nous doit encore des conseils ; nous sommes l'un & l'autre son ouvrage, c'est de lui que nous tenons tous les talens qu'il doit nécessairement tâcher de perfectionner.

Il me reste bien peu de choses à y ajouter, dit le génie, en paroissant tout-à-coup au milieu de nous ; je crois qu'il ne manque plus rien à votre félicité, & je viens pour la dernière fois vous annoncer mon départ. Vous me désespérez, dit la reine, accoutumée à me laisser guider par vos soins, comment pourrai-je si-tôt m'en passer ? A peine m'avez-vous rétablie sur le trône, que vous voulez déjà me laisser livrée à mes propres lumières. Ce n'est pas que je doute des talens de milord, ni des connoissances que son père a acquises par une expérience conformée ; mais j'espérois de votre amitié & de votre zèle des soins encore plus détaillés.

Que pouvez-vous attendre de plus, dit Zachiel ? Mes soins vous sont actuellement inutiles, votre timidité vous fait craindre des choses qui ne peuvent arriver ; d'ailleurs je ne puis rester plus long-tems avec vous, des ordres supérieurs, & auxquels je suis forcé d'obéir, me rappellent ailleurs. Accordez-moi du moins, dit la reine, les grâces que je vais vous demander : la première est de vouloir bien être le protecteur de ce royaume, & de venir à notre secours lorsqu'il nous arrivera quelque événement imprévu : la seconde est de disposer le cœur de mes sujets en faveur d'un époux que vous même avez choisi, & que je brûle de voir régner avec moi. Vous m'avez encore promis de me donner une infinité de secrets qui peuvent nous

être par la suite d'une grande utilité. Je ne puis rien vous refuser, reprit Zachiel : je promets d'abord de vous avertir de tous les dangers qui pourroient menacer vos états; à l'égard des secrets que vous desirez d'apprendre, je présume que l'elixir universel est de tous celui qui peut vous être le plus utile : passons dans votre laboratoire, nous y trouverons tout ce qui est nécessaire pour nos opérations.

Le génie fit plusieurs expériences en notre présence; il remplit, entr'autres, un grand vase d'elixir universel, & nous fit écrire ensuite le nom des plantes & des métaux qui en forment la composition. Zachiel, voulant alors profiter de tous les momens qui lui restoient pour nous donner ses dernières instructions, nous parla ainsi :

Je vous laisse dans un royaume où la paix & la tranquillité vont régner de toutes parts; souvenez-vous, pendant cet heureux calme, de consacrer une partie de vos jours à l'étude; tâchez de vous rendre savans dans tous les arts, en réfléchissant sur l'utilité que vous en pourrez tirer. Occupez-vous à maintenir l'ordre, veillez sans cesse sur la discipline des troupes, qui, dans la paix, tend presque toujours à s'énervier; que votre exemple serve à faire naître des généraux qui soient dignes de commander, & qui, loin de changer la guerre en un

trafic honteux, prodiguent eux-mêmes leurs propres biens pour récompenser la valeur des troupes. Ne négligez jamais rien de ce qui peut contribuer au bonheur de vos peuples. Appliquez vos soins à faire fleurir le commerce, à augmenter le nombre de leurs manufactures. Soyez sans cesse attentifs à la population, c'est un soin que vous ne devez jamais négliger, & qui fera toujours la force de vos états. Accordez des privilèges aux étrangers, lorsque vous les croirez capables d'encourager vos peuples & de les rendre plus industrieux. Bien loin de songer à les opprimer, écoutez toujours leurs plaintes, & ne manquez jamais d'y remédier dès que vous en ferez instruits. Faites briller l'un & l'autre dans toutes vos actions & dans votre conduite ce caractère auguste & aimable d'un prince sage, juste & débonnaire; suivez en tout les fins que l'on doit se proposer dans la monarchie, qui n'a été introduite que pour le repos & la prospérité des peuples.

La philosophie, la morale & l'histoire, poursuivit Zachiel, peuvent encore répandre des fleurs sur vos pas. Vous êtes actuellement en état de choisir vos goûts & d'en décider; livrez-vous aux lettres dans vos quarts-d'heures de loisirs; continuez à semer dans votre esprit des connoissances dont la moisson fera la joie & l'agrément de votre

vieillesse. Le lord Céton est un modèle qui doit servir d'exemple à tous les hommes ; il a essuyé dans sa jeunesse toutes les calamités que peut supporter la nature humaine : mais il s'est trouvé heureux d'avoir su se ménager des ressources qui lui ont servi de consolations dans toutes ses traverses, ce que ne trouve jamais un homme ennemi des beaux arts, qui n'a souvent pour perspective que la honte, l'ennui, la crainte de l'avenir, la douleur & le tombeau. Vous devez encore vous méfier de la vanité de certains savans qui mesurent la force de la nature sur la foiblesse humaine, & qui font regarder comme chimériques les qualités qu'ils ne sentent pas eux-mêmes ; de leur orgueilleuse raison, source affreuse de l'incrédulité, du renversement des loix de la nature, & du désordre de la société ; qui proscrivent le sentiment ; qui veulent tout assujettir aux loix du calcul, qui veulent tout approfondir, & qui, en cherchant les preuves de l'évidence, tombent eux-mêmes dans l'abyme qui leur dérobe la vérité & les écarte de la vraie route que doit tenir un savant, puisque le vrai but de la philosophie est de régler nos mœurs, d'épurer nos goûts, d'élever notre ame & de la mettre en garde contre les illusions de l'amour-propre, en nous donnant des leçons de constance, de fermeté, de tempérance & de modération dans les plaisirs.

afin que nous fussions nous en priver pour les goûter avec plus de vivacité, parce que l'habitude de jouir des plaisirs en énerve l'attrait. N'oubliez donc jamais que la plus sûre méthode pour assurer le règne de la vertu, est de prévenir les occasions du vice.

Ce furent-là les dernières leçons que nous reçûmes du génie, qui disparut à l'instant, sans paroître écouter les tendres témoignages de notre reconnaissance. Nous passâmes plusieurs jours à ne nous entretenir que des bienfaits que nous avions reçus de Zachiel, & des faveurs singulières que ce génie bienfaisant n'avoit cessé de répandre sur nous; & la reine, pour dissiper nos chagrins, m'engagea à écrire nos singulières aventures; elle y travailla elle-même; & comme nous jouissions alors d'un calme heureux, elles furent bientôt achevées.

J'ajoutai seulement que peu de tems après le départ du génie, la reine fit assembler son conseil pour délibérer sur les services que j'avois rendus à l'état; elle déclara ses intentions, & il fut résolu qu'en ne pouvoit mieux les reconnoître qu'en me faisant partager sa couronne, pour affermir leur puissance; car cas que la reine vint à mourir sans enfans, ce qui pouvoit leur susciter de nouvelles guerres & les entraîner dans de nouveaux périls; d'ailleurs,

Et ailleurs, ajouta un des ministres, nous ne pouvons rien faire qui soit plus conforme aux vœux de notre Souveraine, que de confirmer son choix en couronnant l'époux qu'elle s'est choisi; il est sage, il est vaillant, il est l'ami de Dieu, parce qu'il l'aime & le craint; il est le vrai héros de notre âge & paroît au-dessus de l'humanité; il est bon, il est ami tendre, il est compatissant & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il fait les délices des personnes qui vivent avec lui; c'est-là ce qui doit toucher nos cœurs, ce qui doit nous attendrir & nous rendre sensibles à toutes ses vertus.

Je ne rapporte toutes ces louanges que pour faire connoître les motifs qui déterminèrent les Géorgiens à me faire partager la couronne; tous les grands du royaume se rassemblèrent & vinrent en corps me l'offrir, en m'apportant, suivant leurs usages, le livre des loix, pour me faire jurer dessus de ne jamais les enfreindre. Alors ils renouvelèrent le serment de fidélité dans la même forme qu'ils avoient observée au couronnement de la reine. Je n'ignore pas, leur dis-je, les obligations auxquelles je m'engage; le premier de mes devoirs est de travailler à votre bonheur, je ne m'en propose point d'autre, ma gloire va être attachée désormais à la félicité de mes peuples, & je ne me croirai votre roi que lorsque je vous aurai rendus heureux. En acceptant la couronne, je vous

donne un gage de l'envie que j'ai d'y travailler avec tout le zèle que vous devez en attendre.

La reine leur marqua combien elle étoit sensible à la justice qu'ils me rendoient, & je fus couronné du consentement de tous les grands du royaume, & à la satisfaction de tous les peuples qui vinrent des provinces les plus reculées pour participer aux fêtes qui se donnèrent à cette occasion. Depuis nous eûmes encore plusieurs guerres à soutenir contre les Turcs ; mais la fortune nous a enfin fait triompher de tous leurs efforts. Nous jouissons à présent de la paix, nous en goûtons les fruits ; la tranquillité & l'abondance règnent parmi nos sujets ; un prince & une princesse font les fruits de notre union ; fasse le ciel que nous puissions jouir long-temps du bonheur de les voir croître dans la vertu !

Fin du Voyage de Milord Céton.

T A B L E

DES VOYAGES IMAGINAIRES

Contenus dans ce Volume.

SUITE DES VOYAGES DE MILORD CÉTON.

INVOCATION, page 1.

Cinquième Ciel. LE SOLEIL.

CHAPITRE PREMIER. *Description du palais d'Apollon,* 3

CHAP. II. *Forêt merveilleuse,* 19

CHAP. III. *Raconter extraordinaire,* 29

CHAP. IV. *Remarques sur l'Astronomie,* 37

CHAP. V. *Des Mœurs des habitans du soleil,* 48

CHAP. VI. *Le génie nous conduit dans la ville des philosophes,* 53

CHAP. VII. *Suite d'Observations,* 70

CHAP. VIII. *Suite d'Observations,* 84

CHAP. IX. *Rencontre de Séphis, & son Histoire,* 97

CHAP. X. *Qui contient ce qu'on verra,* 119

CHAP. XI. *Le génie nous conduit à l'embouchure de différens fleuves,* 133

Sixième Ciel. JUPITER.

CHAPITRE PREMIER. *Description de l'Empire des Joviniens,* 141

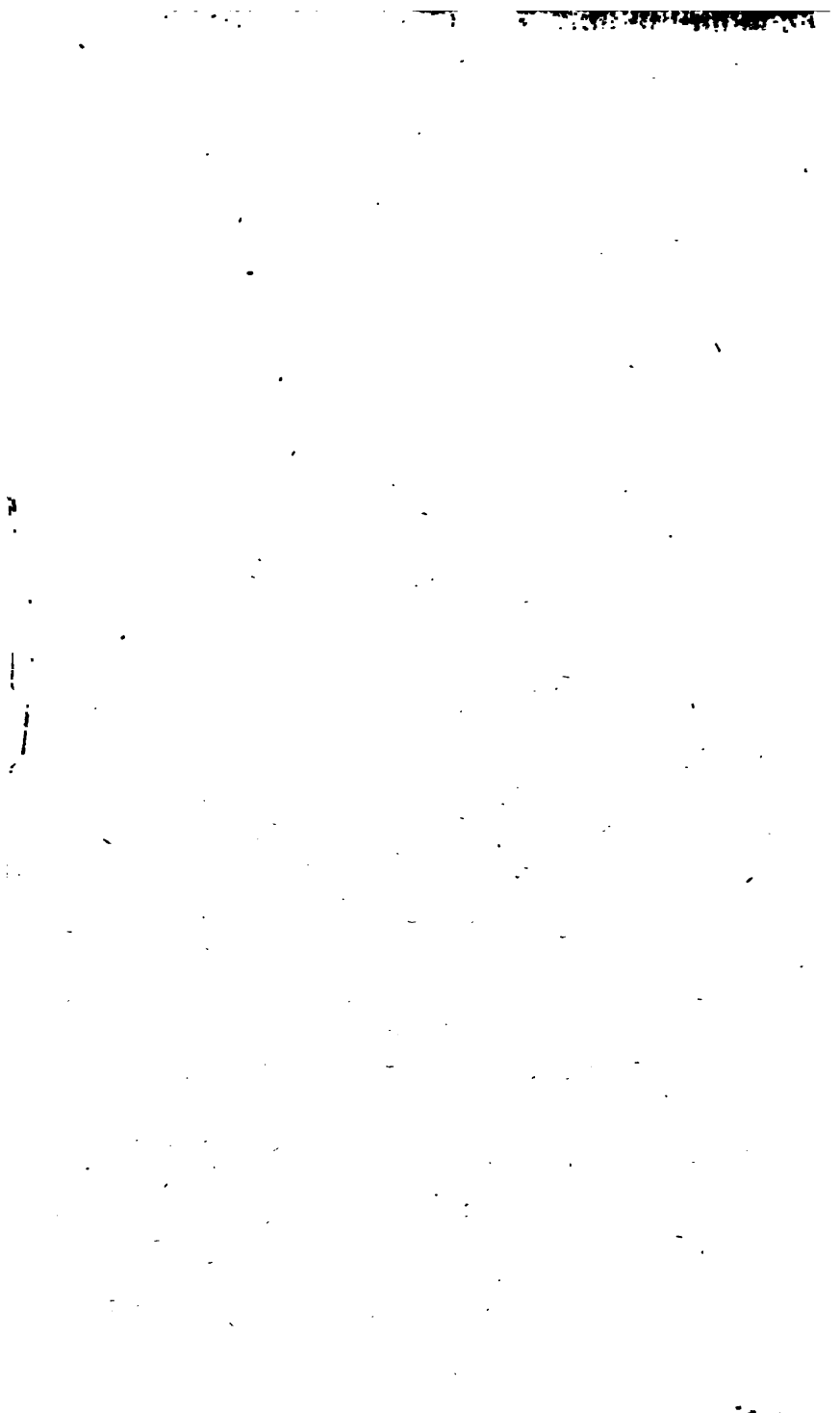
CHAP. II. <i>Portrait des Joviniens,</i>	page 158
CHAP. III. <i>Histoire de Lucinde,</i>	168
CHAP. IV. <i>Suite d'Observations,</i>	194
CHAP. V. <i>Description du Palais de l'Empereur,</i>	208
CHAP. VI. <i>Leur Réception à la Cour,</i>	214
CHAP. VII. <i>Inquiétudes de Céton sur l'amour de l'Empereur pour Monime,</i>	224
CHAP. VIII. <i>Qu'on peut lire si l'on veut,</i>	237
CHAP. IX. <i>Nardillac découvre le mystère du rendez-vous donné à milord Céton,</i>	254
CHAP. X,	264

Septième Ciel. SATURNE.

CHAPITRE PREMIER. <i>Description champêtre,</i>	273
CHAP. II. <i>Mœurs des Habitans,</i>	284
CHAP. III. <i>Le génie nous conduit dans la capitale de l'Abadie,</i>	288
CHAP. IV. <i>Le Triomphe de l'Amitié,</i>	297
CHAP. V. <i>Suite du Triomphe de l'Amitié,</i>	309
CHAP. VI. <i>Tableau de la Cour,</i>	321
CHAP. VII. <i>Caractère des femmes,</i>	332
CHAP. VIII,	339
CHAP. IX. <i>Histoire abrégée de la famille de Monime,</i>	344
CHAP. X. <i>Monime reconnue pour héritière du Royaume de Géorgie</i>	356
CHAP. XI. <i>Mariage de Monime,</i>	371
CHAP. XII. <i>Guerre contre les Turcs,</i>	380

Fin de la Table.







T. 2m (5.11)

